
3 1761 08009713 2



LA VIE RECOMMENCE

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR



DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Sur le Rhin. — Le Plessis-de-Roye.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Bataille devant Souville.

(Renaissance du Livre.)

ROMANS ET NOUVELLES

La Nouvelle Croisade des enfants.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'Esprit.
Ménages d'après guerre.
La Maison.
L'Amour en fuite.
La Petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Ecran brisé.
Les Roquevillard.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Peur de vivre. — Le Pays natal. — La Voie sans retour. — Le Lac noir. — Jeanne Michelin. — Une honnête femme.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE

Jules Lemaître. *Sa vie et son œuvre.*
*Les Pierres du foyer.
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919). — 4 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes. (Librairie Perrin.)
Les Amants de Genève, édition de luxe. *(Épuisé.)*

(Librairie Dorbon aîné.)

Les Amants d'Annecy, édition de luxe. (Librairie Plon-Nourrit et Cie.
Voici l'heure des âmes. (Beauchesne.)
Au pays des amours de Lamartine, édition de luxe.

(Rey, à Grenoble.)

THÉATRE

L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

LA VIE RECOMMENCE

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

PAR

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

AUX MORTS DE L'HARTMANN

et

AUX TROIS VALLÉES D'ALSACE

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

I

LE LAVOIR DE CHAPAREILLAN

Elles étaient cinq lavandières, groupées autour de la fontaine, abritées contre le vent.

La fontaine au bassin bas coule sous une arche de pierre qui supporte le poids d'un pigeonnier, en sorte que, de trois côtés et par-dessus, elle est protégée de murs. En bordure du chemin qui dessert Chapareillan-le-Vieux, elle fait face au chemin qui, venant de Chapareillan-le-Neuf, s'y raccorde à angle droit.

Il y a deux Chapareillan en effet qui ne se peuvent confondre et qu'une distance de mille à douze cents mètres sépare : leur différence, leur opposition résume à elle seule l'histoire locale et accuse le travail du temps, de la civilisation, du progrès

scientifique. L'un s'étale abondamment au bord de la grand'route des Marches à Grenoble par le Touvet, qui lui sert de rue principale : c'est la bourgade avec des maisons badigeonnées, des magasins, des hôtels et des cafés, une prétentieuse mairie Renaissance ornée d'un clocheton, une église toute blanche et reluisante, de style roman, qui a l'air d'être en sucre, de vastes bâtiments d'écoles, une gare de tramway et, à l'extrémité, le dominant, donnant le sens de sa prospérité, les immeubles de la Société des Forces Motrices du Haut-Grésivaudan. Il est florissant et banal, gras et commun : tel un nouveau riche trop bien nippé. L'autre suspend en grappes, au flanc de la colline de Bellecombe, dernier contrefort du mont Granier qui, de son ombre formidable de lion dressé, couvre la région, ses chaumières, couvertes de tuiles brunes, ses granges à auvent antiques et délabrées, qui se pressent, comme pour se soutenir les unes les autres, autour d'un clocher pointu : c'est l'ancien village qui vivait et vit encore de la terre, tandis que l'utilisation des chutes d'eau, captées aux gorges du Cernon, a développé le bourg rival. Ses habitants n'en sont pas fiers et même, les yeux tournés vers Chapareillan-Ville, ils quittent peu à peu subrepticement, sans tambour ni trompette, Chapareillan-Campagne. Le clocher qui porte sa toiture, effilée au bout et retroussée au bas, comme un chapeau enfoncé contre la tempête dont on a relevé les bords, a été désaffecté ; la nef sert de hangar, la tour et la

sacristie trouvent parfois des locataires, mais la cloche est restée, et l'horloge, et même un petit orgue oublié où gîtent les rats.

Elles étaient cinq lavandières qui avaient adopté cette fontaine privée, construite pour favoriser la commune et encastrée dans le domaine de la Colombière : la Colombière est la seule habitation de plaisance qui retienne encore son propriétaire sur Chapareillan-Village, les autres, peu à peu déchues, s'étant muées en fermes ou métairies. Elles s'étaient installées toutes les cinq, avec leur linge qu'elles avaient entassé dans des baquets et apporté sur des brouettes, et avec leur planche enfoncée dans l'eau devant elles, de manière à commander le chemin, — le chemin qui vient de Chapareillan-Ville. Quelle besogne accomplirait-on au lavoir, si, le nez sur son torchon, les mains savonnant, battant et pliant, on ne voyait ni ne commentait les événements du jour?

Il y avait la Claudine Bergeron qui a perdu deux fils à la guerre, dans ces combats sanglants des Vosges livrés en 1915 pour conquérir la crête du Linge et celle de l'Hartmannsweilerkopf, et qui en compte deux encore aux armées, plus un, trop petit, au logis, et quelques filles dont elle juge inopportun de détailler le nombre. Il y avait Virginie Grenouillet, dont le fils boiteux n'est pas parti ; Martine Glénat, dont le mari — est-ce possible? un père de six enfants — était mobilisé dans un régiment territorial, et Pauline Grattier, à qui l'on a renvoyé

son garçon, un pied gelé, et Anastasie Mollard, vieille fille sans famille qui travaille pour autrui.

Les cinq femmes bûchaient à force, pour avancer l'ouvrage premièrement, et secondement pour se réchauffer. On était aux premiers jours de mars 1916, et le froid piquait. Elles secouaient rudement le linge et le faisaient retentir sur la planche. L'eau mousseuse giclait autour d'elles ; leurs bras, qu'elles en retiraient, prenaient des tons violacés. Le soleil levant qui les atteignait jetait son or sur cette eau bleue, sur ces chairs violettes, sur ce linge blanc, sur ces figures rouges. Il ne dégelait ni les peaux ni les bouches. Cependant il étincelait, en face de la fontaine, non pas seulement sur Chapareillan-Ville dont les vitres miroitaient et dont les maisons bariolées se transformaient en palais, bien dignes d'exciter la convoitise de Chapareillan-Campagne, mais sur le cirque de montagnes qui de chaque côté du cours de l'Isère, ferment au loin l'horizon, — admirable cirque des petites Alpes de Savoie, Nivolet, Margeria, Roche-du-Guet, et des Hautes-Alpes dauphinoises, Grande-Lance, Grand-Arc, Grand-Charnier, Sept-Laux, Belledonne aux trois pointes, celles-ci cachées jusqu'à mi-corps par la chaîne boisée d'Allevard. Et, dans la coulée que le cours du fleuve creuse entre elles, apparaissait tout au fond, comme il apparaît aux beaux jours, le seigneur, le roi, le mont Blanc au profil d'empereur couché. Toutes ces montagnes immaculées, parées de neige fraîche, rosissaient au matin comme des fleurs de pêcher ;

les printemps futurs y semblaient suspendus comme des jardins aux fraîches couleurs. Et, dans les champs, le jeune blé pointait.

Indifférentes à ce spectacle familier, sauf à l'éclat de Chapareillan-Ville, les blanchisseuses luttaient de vitesse. L'une d'elles, enfin, et ce fut Virginie, souffla, cracha et lança :

— Moi, je vous dis qu'on est trahi, comme dans l'autre guerre. Même qu'on a fusillé un général.

— Tout ça, c'est des histoires, gronda Claudine à qui ses pertes maternelles conféraient une autorité militaire. Moi, je vous dis qu'*ils* ne prendront pas Verdun.

— En attendant, *ils* sont tout près. Et pourquoi qu'*ils* ne le prendraient pas?

— Parce qu'il y a nos fils.

— Et nos maris, protesta Martine. Nos maris, si c'est pas une honte, quand on a six enfants !

— Il y a le pays, riposta Claudine à cette nouvelle assaillante.

— Il y a ma maison.

— C'est l'un dans l'autre.

Deux camps se formèrent. Martine Glénat, vigoureusement rappelée à l'ordre, se rangea aux côtés de Claudine : en somme, son homme était aux ravitaillements, là-bas, sur la Meuse, donc il avait part à Verdun. Anastasie Mollard, la cervelle exaltée, tenait, comme Virginie, pour la trahison. Quant à Pauline Grattier, elle flottait : un pied gelé, ce n'est pas une blessure ; un pied gelé vous autorise-t-il à

de patriotiques déclarations de résistance à outrance, ou ne vous engage-t-il pas, au contraire, à dénoncer l'incurie des chefs et la fatigue de la guerre? Elle s'en tira par un grand tintamarre de chemises battues et un éclaboussement d'eau qui lui valut des remontrances, mais elle ne s'était pas compromise, à quoi elle tenait fort.

Les considérations générales ne pouvaient d'ailleurs retenir longtemps ces femmes trop penchées sur la besogne quotidienne, et il n'avait fallu rien moins que le drame de Verdun, commencé le 21 février et qui tenait l'univers entier haletant, pour les mettre aux prises. Anastasie, qui guettait la route, y signala la carriole du boucher qui venait chercher des veaux : un boucher, ça remue l'or, ou plutôt le papier à la pelle ! — puis elle donna cet autre renseignement :

— Voilà notre dame Bermance qui revient de la messe. Elle y va tous les matins.

— Elle a le temps, remarqua Virginie aigrement.

— Ben quoi, répliqua encore Claudine, elle va prier pour son fils.

— Tu en as perdu deux, et tu n'y vas pas.

— Je prie ici, moi ; c'est le curé qui me l'a dit. Qui travaille prie : c'est commode. Et puis, moi, j'ai toute une famille à mes trousses. Elle n'a plus personne, ni mari, ni enfant.

Anastasie, qui continuait sa surveillance, annonça :

— Le facteur l'arrête. Il lui remet une lettre.

— Elle n'attend plus rien, dit Pauline Grattier, désireuse de se concilier les bonnes grâces de tout le monde. Elle a toute la journée pour la lire.

— Cependant elle la regarde, elle l'ouvre, elle s'arrête. Il faut croire qu'il y a encore des choses qui l'intéressent.

Que Mme Bermance se fût arrêtée en effet sur le chemin et que, malgré le froid, elle eût relevé son voile noir pour lire cette lettre que venait de lui tendre le facteur désireux de s'épargner une course, au lieu d'attendre, pour l'ouvrir, d'être rentrée chez elle, au coin de son feu, il n'y avait rien là, en apparence, qui pût retenir la curiosité si l'observation paysanne n'était faite de mille rapprochements anodins.

— Elle s'arrêtait ainsi l'an dernier, quand elle recevait des lettres de M. André.

M. André : laquelle avait prononcé ce prénom avec un mélange de familiarité et de respect, sinon la Claudine qui a plus de tradition? M. André : toutes les cinq le revirent à cet instant, car leurs mains violettes restèrent levées pareillement, le temps d'une seconde ou deux : grand, mince et gai, des traits accentués, et un beau rire clair par-dessus, un béret de chasseur sur la tête, une pipe à la bouche, une canne à la main. En voilà un qui s'entendait à enlever les hommes, et à enjôler les femmes donc ! à preuve ces cinq créatures fanées, ridées et crevassées, qui l'imaginent avec plaisir, quand il est mort depuis deux bons mois, le 25 décembre 1915,

à l'Hartmannsweilerkopf. La Claudine, dont le cœur a saigné deux fois, a même un peu de vergogne : elle veut évoquer celui de ses deux fils qui a été tué au même endroit et voici qu'elle a de la peine à le fixer aussi nettement. C'est qu'il n'avait pas, le pauvre gars de vingt ans, une personnalité aussi accusée.

— Monsieur André ! répéta Anastasie comme en extase, il était si joli garçon !

Mais la Virginie, agacée de cette popularité qui l'a elle-même remuée, se mit à bougonner :

— Il n'en a pas fait plus que les autres.

Son adversaire accoutumée ne laissa pas cette affirmation sans réplique :

— Allons donc ! Il a été blessé l'an passé et il est reparti avant la fin de son congé avec une mine de papier mâché et boitant plus bas que ton garçon.

Cet argument direct alluma la colère de Virginie.

— Oui, mais on l'a décoré et nommé capitaine, à son âge !

— Ce n'est pas les vieux boucs qui mènent le troupeau.

— Il a eu plus d'honneur.

— Il l'a bien mérité. Demande aux soldats. Toi, qu'est-ce que tu en sais?

— Je sais ce que je sais sur tous ces Bermance que tu lèches.

— Tu en sais ce que nous en savons. Quand le père est décédé, il y a quinze ou vingt ans, en pleine force, — et quel homme c'était ! le fils lui ressemblait,

en plus gentil, — c'est lui qui dirigeait les travaux pour les forces motrices. S'il avait seulement vécu, il serait le seigneur du pays, et ce n'est pas dans le vieux Chapareillan qu'il se serait fixé. La Colombière ne lui aurait pas suffi. Et voilà que le fils est tué au Vieil-Armand quand il allait prendre la suite. Maintenant que la dame est seule, tu ne vas pas l'attaquer.

— Elle est assez riche pour se défendre.

— Oh ! Jérémie Bosset, son fermier, est plus riche qu'elle au jour d'aujourd'hui, pour ce qu'il lui baille de redevances ! Et puis, elle donne à tous les pauvres.

— Le beau mérite de donner quand on a !

— Je voudrais t'y voir : ceux qui envient les biens des autres, ça n'est pas pour en faire cadeau.

La Virginie interrompit ce dialogue sans aménité :

— Elle lit toujours sa lettre, commenta Anastasie Mollard. Faut croire qu'il y en a long.

— Peut-être qu'elle est en marché pour la Colombière, insinua Pauline Grattier. C'est bien grand pour une femme seule.

— Les champs et les prés se divisent.

— Mais pas les maisons.

Sur cette hypothèse, on évalua le domaine de la Colombière, — bâtiments, jardin, fermes et pâturages, — quand la sage Claudine intervint :

— Elle a quitté Grenoble pour se fixer ici : elle ne va pas s'en aller comme ça, sans crier gare. Non, c'est encore son fils qui la travaille.

— Puisqu'il est mort, il n'écrit plus.

— On n'en finit pas si vite avec les morts. Il y a les détails, et la sépulture, et tout.

Ce *tout* vague, immense, signifiait le mystère qui accompagne la mort, et peut-être encore ce qui, de la vie, bien ou mal, surnage, et se prolonge, et dure. Un de ses fils tués avait promis le mariage à une fille de la commune de Bellecombe, sur la colline qui domine Chapareillan. Elle en avait eu des ennuis. Était-ce à cela qu'elle songeait en ajoutant ce *tout* que son geste élargissait?

— Elle a replié sa lettre, observait Anastasie. Elle se remet en route. Elle sera ici tout à l'heure.

La silhouette noire, en grand deuil, se rapprochait en effet. Déjà elle dépassait à sa droite l'amas de bâtiments démantelés et quasi ruinés qui marquent encore l'emplacement de l'ancien château des marquis de Pizenson au pied du village. Ce château fort, bâti dans la plaine, à l'abri du Granier, faisait face aux forteresses des Marches, de Bellegarde et d'Apremont qui gardaient la frontière de Savoie sur ces confins disputés par les ducs savoyards aux armées de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV. Il demeure là, inutile et lourd, comme un vestige de ce passé violent, avec ses épaisses murailles de différents âges, ses toitures superposées, ses tours décapitées, sorte de gentilhommière à la don Quichotte devenue le lit de Sancho Pança cultivateur.

Juste au-dessus, accroché au flanc de la colline, se dresse, pour mieux voir les montagnes, le domaine

de la Colombière. La maison du dix-huitième siècle rappelle les Charmettes de Jean-Jacques au-dessus de Chambéry : même douceur rustique, même accueil paisible, — un haut toit, couvert de ces larges tuiles brunes arrondies qui prennent de beaux tons de châtaigne, et portant de longues cheminées qui le haussent encore, des volets blancs et pleins, de ces petites fenêtres, à la mode d'autrefois, qui donnaient aux habitations un air de vie intérieure tandis que nos grandes baies nous détournent de nous-mêmes pour nous attirer au dehors. Une glycine orne sa façade, mais les feuilles n'en avaient pas encore poussé et son grêle dessin courait sur le mur comme une arabesque légère. Une allée la relie au pigeonnier qui surmonte la fontaine, et cette allée passe sous un arceau de vigne, elle aussi réduite par la saison à ses minces sarments. Le jardin s'étend derrière, et le verger de pommiers et de pruniers, puis les prés et les champs.

Mme Bermance, pour arriver chez elle, devait suivre la route jusqu'au lavoir, et là prendre à sa droite. Machinalement, elle leva la tête pour regarder sa maison. Personne ne l'y attendait. Elle pouvait y rentrer quand bon lui semblerait : personne ne la désirerait, personne ne s'impatienterait de son retard, sauf Gertrude, l'unique servante, plus attachée à son fourneau qu'à sa maîtresse, qui bougonnerait. Comme l'avait remarqué Pauline Grattier, c'était bien grand pour une femme seule. Mais peut-être n'y habitait-elle pas seule ; il y a tous les défunts,

il y a le passé, il y a les souvenirs. On a beau dire qu'on les emporte : comme les meubles de prix, ils souffrent des déménagements, et bien souvent ce sont eux qui nous retiennent aux mêmes lieux, contre la raison. Là, elle avait été heureuse les premiers temps de son mariage et, plus tard, pendant les vacances de son fils, qui aimait ce coin un peu sauvage du Dauphiné et ne mettait guère les pieds à Chaparcillan-Ville, préférant la colline de Bellecombe, les pentes rocheuses du mont Granier, les forêts de sapins qui s'y accrochent, le lac Noir que ces forêts cachent comme d'épais sourcils un œil sombre, et plus loin, de l'autre côté de la muraille, le massif aux beaux hêtres rouges de la Grande-Chartreuse. Un peu de ce bonheur disparu flottait encore au-dessus de la maison familiale, comme ces drapeaux troués qui sont la gloire des régiments et leur honneur. Les déchirures en étaient sanglantes, l'étoffe en était réduite à rien, et pourtant, de le voir s'agiter au vent, son cœur tremblait. La lettre qu'elle rapportait menaçait-elle ce lambeau?

Quand elle fut devant le lavoir, les blanchisseuses la saluèrent d'un *Bonjour, madame Bermance*, unanime et cordial, même la Virginie qui tout à l'heure faisait des réserves, et surtout la Virginie pour manifester du zèle. Elle releva son voile afin de leur répondre plus poliment, et montra un visage décoloré qui avait dû être beau et qui, gardant la pureté des traits, avait perdu leur grâce, devenu trop grave, trop tendu, le coin des lèvres

tombant, le tour des yeux creusés : si le rire n'y monte plus, un visage est bientôt comme un jardin à l'abandon. C'était une grande femme maigre, de quarante-cinq ans, pas davantage, qui de loin, à cause de sa tournure, paraissait presque une jeune fille et qui portait, de près, le poids de toutes ses années, surtout lorsque, tout à l'heure, elle ôterait chez elle son bandeau et laisserait à l'air ses cheveux gris, jadis blonds. Visiblement elle ne tenait plus à plaire à personne, pas même à elle : jamais plus elle n'entendrait la voix claire et gaie qui lui disait : « Maman, il faut vous faire belle et nous sortirons ensemble, et nous éblouirons Chapareillan, Chapareillan-Ville naturellement. Les boutiquiers nous regarderont passer et vous prendront pour ma sœur ou ma femme. — Tais-toi, moqueur », répondait-elle, mais elle cherchait, pour lui être agréable, sa plus belle robe qui, d'ailleurs, n'était pas neuve, car elle était économe comme toutes ces femmes de France qui ont fait le passé et la fortune de notre pays.

Elle les appela toutes successivement par leur prénom, mais Claudine bénéficia d'un mot plus affectueux :

— Je viens de la messe. J'ai prié aussi pour les vôtres.

Elle associait leurs enfants dans sa pensée fidèle. Anastasie, curieuse, sournoisement demanda :

— Et vous n'avez pas reçu comme ça, madame, des mauvaises nouvelles?

Mme Bermance rougit. Timide dans la vie ordinaire, elle n'avait pas appris à cacher ses impressions intimes :

— Mais non, pourquoi?

— On vous a vue arrêtée sur la route, comme autrefois quand vous lisiez les lettres de M. André.

La vieille fille se gargarisait des deux syllabes de ce nom.

— C'est bien de lui qu'il s'agit, convint Mme Bermance. On me demande d'aller voir sa tombe en Alsace.

— Vous irez, affirma Claudine.

— Sans doute : comment n'irais-je pas?

— Bientôt?

— Oui, bientôt.

Elle-même, étonnée d'une décision aussi rapide qu'elle n'avait pas encore prise tout à l'heure sur le chemin, et qui s'imposait maintenant, rougit de nouveau, faisant une comparaison à quoi elle n'avait pas songé tout d'abord, et ajouta :

— Votre fils Julien est là-bas aussi. Je le chercherai. Je lui porterai des fleurs.

Les deux mères se regardèrent affectueusement, par-dessus les autres courbées sur leur tâche, comme si elles seules pouvaient se comprendre jusqu'au fond du cœur.

— Merci, madame, dit la paysanne : c'est comme à la messe, vous irez pour moi.

Mme Bermance, déjà, s'éloignait, quand la Claudine la rappela :

— Madame. N'est-ce pas, madame, qu'*ils* ne le prendront pas?

— Et quoi donc?

— Verdun.

— Oh! non, j'en suis bien sûre.

Où puisait-elle cette certitude? Mais où la puisaient tous les Français, et ceux qui, de leur poitrine de chair, dressaient un mur devant la vieille citadelle de Louis et de Charlemagne, et celles qui, les sachant là-bas sous une tempête de feu et de fer, croyaient en eux comme en Dieu? Où, sinon dans l'instinct de durée qui possède une nation comme une famille, et qui a confiance dans la génération aux remparts? Quand cet instinct faiblit, quand la foi n'y est plus, nation et famille sont ébranlées sur leurs anciennes fondations comme si la terre avait tremblé.

— Vous voyez! triompha Claudine en toisant ses collègues.

Mais ses collègues, secouées comme elle, approuvaient déjà, comme s'il y eût au fond des cœurs, et malgré les paroles et malgré les pires sentiments, une force invincible.

Virginie Grenouillet attendit que la dame fût à quelque distance pour prendre à son tour la parole, mais elle changea de sujet :

— Elle a de la chance, déclara-t-elle péremptoirement.

De la chance : le mot paraissait si étrange, appliqué à Mme Bermance, femme et mère sans

mari ni enfant, que les autres la regardèrent, un peu interloquées et ébahies :

— Eh ! oui, reprit-elle s'expliquant avec autorité. Elle peut s'offrir le voyage, elle s'en va demain en Alsace comme on irait à Grenoble. Ce n'est pas toi, ni moi, qui visiterions la tombe de notre garçon.

— Oh ! le tien est à l'abri.

— Le mien est à part et s'il boite, c'est assez malheureux. Mais les tiens, les as-tu cherchés? Sais-tu seulement où ils sont?

— Ils sont dans la terre, ici où là, c'est tout pareil. Que j'y aille voir, ça ne me les rendrait pas. Et j'ai tous les autres après moi, les vivants qui réclament et ne me laissent pas respirer. Chacun, dans ce monde, fait à son idée, ou comme il peut. Mais toi, quand tu regardes autrui, c'est pour estimer sa marchandise et la jalouser.

— En attendant, son monsieur André aura une croix de métal, une balustrade et un jardinet. Ton Julien et ton Étienne n'auront que leur croix de bois, et s'ils l'ont.

— Monsieur André ! roucoula Anastasie, si ce n'était pas si loin, je lui porterais bien mes géraniums.

Ni Martine Glénat, ni Pauline Grattier n'avaient donné leur avis. Elles secouaient leurs torchons avant de les plier, d'un air affairé. Le raisonnement égalitaire de la Virginie leur semblait invincible : aux uns les couronnes, aux autres le sol nu, où donc était la justice? Aucune ne pensait à la mort. Mais,

dans leur bon sens paysan, elles sentaient confusément que tout le monde ne peut pas être pareillement traité, et surtout, Mme Bermance leur inspirant de l'amitié, elles auraient consenti volontiers une exception pour Mme Bermance.

Au bout du chemin, Mme Bermance entrait chez elle et déjà, comme si elle pensait la relire sans retard, de son petit sac à main elle extrayait la lettre que lui avait remise le facteur et qu'elle avait glissée dans son paroissien.

II

LA LETTRE

Sa lettre à la main, elle monta au premier étage, dans la pièce qui lui servait tout à la fois, l'hiver, de salle à manger et de petit salon. Pourquoi chauffer deux chambres quand on peut n'en occuper qu'une? Mais Gertrude, la servante, n'avait ni allumé le feu, ni même poussé les persiennes. Elle s'en tenait à peu près à son service de cuisine, laissant la plupart du temps à sa maîtresse le soin de l'appartement. Plus les domestiques deviennent exigeants, moins ils fournissent de besogne. Mme Bermance, active et ménagère, s'en acquittait volontiers et même rencontrait dans l'ouvrage manuel un allégement momentané à sa solitude de cœur. Elle poussa les volets et demeura à la fenêtre, un instant, presque éblouie par l'apparition soudaine de ce matin lumineux, de ce ciel pur, de ces montagnes de neige rose. Sur le chemin, préoccupée, elle vivait intérieurement et n'avait rien vu de cette fête. Et parce qu'elle rapportait toutes ses pensées à un unique objet, elle sourit — ce qui ne lui arrivait plus guère — à une réponse de son fils André qui lui revint à

la mémoire avec une bouffée d'air froid et salubre. Il pouvait avoir seize ou dix-sept ans. Elle s'inquiétait d'une certaine indifférence religieuse. « Fais-tu tes prières? lui avait-elle demandé, non sans rougir de son audace, car elle le respectait déjà comme un homme. — Le matin, quand il fait beau temps, avait-il gaiement répliqué. — Quand il fait beau? pourquoi? — Parce que, le matin, quand il fait beau temps, je pense à Dieu. — Les autres jours, tu n'y penses pas? — Oh! non. » Il pensait à Dieu dans la joie, dans l'épanouissement, dans l'exaltation. Elle-même y avait pensé tous les autres jours, et surtout dans la tempête qui, deux fois, avait foudroyé sa vie comme un arbre.

Dans le poêle de faïence, elle assembla quelques bûches du bois un peu vert, coupé sur la propriété, qui lui permettait d'économiser le charbon. Avec le sarment bien sec de sa vigne, elle les contraignit à brûler, puis alla chercher elle-même son plateau à la cuisine, sous l'œil malveillant de Gertrude, but son café au lait pendant qu'il était bouillant, car elle était sortie à jeun pour communier et avait besoin de se réchauffer, et ainsi restaurée, en femme équilibrée qui a l'habitude de mettre chaque chose à sa place, elle relut enfin la lettre qui, selon l'expression de Claudine Bergeron, la *travaillait*.

C'était une lettre qui portait le timbre de Thann d'Alsace. Elle en avait tant reçu, de ces lettres d'Alsace, quand son fils vivait! Celle-ci avait été déca-

chetée et visée par l'autorité militaire. Cependant elle n'intéressait pas la défense nationale. C'était une lettre tout intime, d'une correction et d'une calligraphie appliquées, telles qu'on les enseignait en pays annexé pour honorer la France :

Thann, mars 1916.

Madame,

Je viens avec tout mon cœur vous adresser une prière. Les chasseurs de son bataillon sont maintenant au repos dans notre vallée, les uns à Bitschwiller et les autres à Willer qui sont des villages voisins de Thann. Son commandant et ses camarades sont faciles à joindre et à interroger. Ils vous parleraient d'André et vous donneraient tous les renseignements et détails sur les combats de l'Hartmannswillerkopf de la fin de décembre et sur cette affreuse journée de Noël où nous l'avons perdu. Ces détails et renseignements prennent plus de vérité quand ils sortent de ces bouches qui lui ont parlé, quand ils viennent de ces yeux qui, les derniers, l'ont vu. Il y a aussi un aumônier, le P. Hellouin, qui est âgé et expérimenté, et qui a un haut et consolant langage; comme j'étais faible, il m'a réconfortée. C'est un vieillard qui n'a que les os et il est fort pour porter notre douleur.

Vous rendrez aussi visite à sa tombe au cimetière militaire de Moosch. Ce n'est pas très loin : cinq ou six kilomètres. J'y ai porté hier encore toutes les

fleurs qui fleurissent maintenant : mes amies de Bitschwiller et de Wesserling qui ont des serres m'en ont donné. Elle disparaissait sous les gerbes. Mais les fleurs ne durent pas et sont rares dans cette saison. Nous irons ensemble la visiter.

Pour la tombe, pour le commandant et les camarades, pour l'aumônier, il faut venir, madame, et il faut immédiatement venir. Vous prendrez votre billet de chemin de fer pour la station de Bussang par Épinal et Remiremont, ou par Lure à votre choix. La station de Bussang est la dernière. Là nos amis, les Helding, de Willer, vous enverront chercher dans leur automobile. Il vous suffira de nous prévenir de l'heure par une lettre ou un télégramme, mais la poste et le télégraphe sont retardés par la censure. Votre chambre sera réservée chez nous : ce sera la chambre qu'il occupait. Il était chez nous comme l'enfant de la maison.

Pour moi aussi, pour moi surtout, il vous faut venir, madame. Je suis trop malheureuse depuis le jour de Noël. Ce jour-là qui est la fête des enfants et de la jeunesse, nous entendions le canon gronder et les obus venaient tomber jusque sur Thann. Nous avions peur et je croyais porter la mort en moi. Il fallait descendre dans la cave, et nous n'avons pas pu finir la distribution des jouets envoyés de France aux élèves des écoles. Cependant j'avais le pressentiment qu'il mourait pour nous. La montagne était dans la neige et dans le brouillard. Depuis le 21 décembre, la vallée était comme en feu à cause de la canonnade. Le 22, nous avions vu défiler dans Thann les prison-

niers allemands et nous en avions compté douze cents. Nous pensions déjà à la délivrance de Guebwiller, de Cernay et de toute l'Alsace. Les nouvelles étaient bonnes, et bientôt elles se sont gâtées, avec l'affaire du régiment qui a été perdu.

André était venu pour la dernière fois le 18, au moment de quitter la brigade et d'aller commander sa compagnie. Il nous a parlé de vous, de la Colombière, de votre pays et de vos montagnes encore plus beaux que les nôtres, disait-il, et qu'il désirait me montrer. Il était si gai, si jeune, si courageux. Il m'a demandé d'être sa femme et je lui ai donné ma promesse : mon cœur, il l'avait depuis longtemps. Et le jour de Noël, avant de mourir, il a encore écrit un mot au crayon qu'un chasseur m'a porté : il m'appelle sa chère femme. *Il est votre fils et vous le croirez. Maintenant je n'ai plus que vous au monde et, si vous ne venez pas, il me semble que je ne pourrais plus vivre : vous seule pouvez comprendre mon chagrin. Ah! si vous saviez comme c'est terrible de perdre son ami, son fiancé, son mari! Mais vous qui avez tout perdu, ne le savez-vous pas? Alors, écoutez ma prière et venez, sans attendre, au secours de celle que votre fils chéri a choisie et qui est désespérée.*

Maria Ritzen.

Cette lettre n'était pas la première que Mme Bermance recevait de Maria Ritzen de Thann. Au cours de l'année précédente, une intermittente correspon-

dance avait été échangée entre elle et la jeune fille ou sa mère qui accueillaient au cantonnement de repos le jeune officier.

Par ces liens d'hospitalité, l'Alsace des trois vallées reconquises au début de la guerre et gardées, l'Alsace des vallées de la Doller, de la Thur et de la Larg, l'Alsace de Masevaux, de Thann et de Dannemarie, se faisait connaître à la France : que de familles françaises eurent ainsi l'occasion de s'attacher aux hôtes qui les remplaçaient auprès de nos soldats et soignaient ceux-ci comme leurs propres enfants !

Ces dames donnaient des nouvelles d'André, parlaient de lui amicalement, l'avaient même assisté quand il avait été blessé à la prise de Metzeral et transporté à l'hôpital de Moosch avant d'être évacué à l'intérieur. Lorsque la mort était venue, après la lettre du commandant du 15e bataillon de chasseurs qui confirmait la nouvelle officielle, la pauvre mère avait reçu de Mme Ritzen le témoignage de la plus tendre sympathie. « Nous le traitions, disait-elle, comme notre enfant. Et peu de jours avant de partir pour l'affaire de l'Hartmannswillerkopf, il s'était, vous le savez, fiancé à notre fille. » Celle-ci n'avait ajouté que quelques lignes désolées, et même on avait craint pour sa santé.

Cependant Mme Bermance, relisant lentement sa lettre, ressentait à nouveau l'inquiétude qui, sur le chemin, l'avait étreinte. Était-ce l'égoïsme maternel qui s'attristait de partager une douleur dont elle était jalouse?

La mort n'est pas toujours un achèvement. Comme l'avait enseigné Claudine Bergeron au lavoir, *on n'en a pas fini si vite avec elle : il y a les détails, et la sépulture, et tout.* Bien des parents qui pensaient garder l'absent dans la paix cruelle de leur deuil ont cru qu'on leur ravissait une part de leur propre chair parce qu'ils se sont trouvés en face de fiançailles inconnues ou de liaisons anciennes ou nouvelles. Tantôt ils rencontraient des profondeurs d'amour qui leur semblaient déraisonnables ou qui triomphaient de leur hostilité première, selon la noblesse et le désintéressement de leurs sentiments, et tantôt des cupidités qui, après s'être dissimulées, se dévoilaient et réclamaient.

Maria Ritzen revendiquait ce titre de fiancée. Elle appelait André par son prénom. Ses indications pour le voyage d'Alsace ressemblaient à des injonctions, à des ordres presque. Elle ne mettait pas en doute ses droits sur le mort, et peut-être même la priorité de ses droits. Celui-ci ne l'avait-il pas appelée *sa femme?* N'avait-elle pas reçu sa dernière pensée écrite, ce billet griffonné au crayon le jour même de Noël? Toutes ces expressions et ces comparaisons choquaient Mme Bermance, tant elle aurait eu besoin d'apaisement, de solitude dans sa maison à jamais vide. Sans la charité chrétienne qui avait façonné peu à peu sa nature ardente, elle aurait protesté intérieurement contre cette intrusion d'une étrangère. N'y avait-il pas, cependant, une certaine disproportion entre le titre et le rôle

que celle-ci s'attribuait dans les derniers mois de la vie d'André et ceux qui, réellement, avaient été les siens? André avait-il engagé sa foi, son avenir, son cœur pour toujours? Comment l'eût-il fait sans consulter sa mère?

Elle se leva, chercha une clé dans son petit sac à main, ouvrit son secrétaire, choisit une liasse de lettres. Avant de la défaire, en femme d'ordre, elle emporta le plateau, essuya la table, puis elle défi-cela le paquet. Les lettres, nombreuses, s'étalèrent en glissant, comme les feuilles tombées dans une allée quand un peu de vent souffle. Toute la guerre, toute sa guerre, celle de son fils, tenait là, dans ces feuillets datés et rangés, de la mobilisation au dernier combat. Elle les avait tant de fois pris et repris qu'elle en savait par cœur des passages entiers, mais ce n'étaient pas ceux où il était question de l'hospitalité des Ritzen à Thann. Elle voulut les rechercher et ne put se décider à passer si vite sur les débuts de la campagne.

André lui écrivait tous les deux ou trois jours, et même quotidiennement quand il était au repos. Des lettres tantôt brèves et rédigées en style télégraphique, contenant le schéma de ses faits et gestes, sans précision de lieux, et tantôt pleines de détails pittoresques, d'impressions de nature, de pensées intimes, d'amitié pour ses camarades, pour ses hommes, pour le pays où il se battait, et toujours terminées par des gentillesses filiales, des gamineries tendres où ce grand diable d'officier de chasseurs

se faisait petit et câlin et donnait à sa mère l'illusion — d'un instant — qu'il était encore tout à elle, préservé par elle, gardé par elle. Souvent cette correspondance prenait la forme d'un journal. Souvent? Presque pendant toute la première année. Elle était devenue plus courte, plus hachée, durant les quelques mois qui avaient précédé sa mort. Sa mère attribuait ce changement à ses occupations, à ses responsabilités : voici qu'une autre explication lui traversait maintenant l'esprit. N'avait-il pas réservé son journal à une autre?

Quand la guerre avait éclaté, sa lettre de service l'affectait comme sous-lieutenant de réserve au 15e bataillon de chasseurs à pied qui tient garnison à Remiremont dans les Vosges. Là il avait accompli son service militaire entre dix-huit et vingt ans, n'ayant pu trouver place dans les bataillons alpins de l'Isère ou de la Savoie. Libéré depuis deux ans, ingénieur de l'école d'électricité de Grenoble et destiné à reprendre, après un intervalle de près de vingt années, la carrière de son père enlevé prématurément par une pneumonie, il avait rejoint son corps le second jour de la mobilisation, non à Remiremont d'où le bataillon était déjà parti, mais à Bussang, point de concentration dès le 1er août.

Mme Bermance, qui avait étalé devant elle ces innombrables feuillets pour une recherche précise, s'arrêta dès les premières lettres. Elles lui étaient parvenues bien tard, et seulement vers la fin d'août, ces lettres du début de la guerre, et tandis

qu'elle vivait dans l'angoisse, sans nouvelles et le cœur serré, son fils, ivre de joie, entrait en Alsace. En vérité, dès les premiers jours, elle le comprenait maintenant, il s'était donné à cette Alsace où il devait mourir. Comment il y avait pénétré, il le disait, oh ! bien simplement, mais avec quel enthousiasme !

4 août. — *Ordre de départ. Il est une heure et demie. Belle nuit constellée, vagues formes de montagnes. On se croirait chez nous, sur l'Alpette. Émotion, maman, c'est la marche en avant.*

La frontière. Minute magnifique. Je fais présenter les armes à ma section. Il est cinq heures : on avance avec précaution, au jour levant; rien, pas un coup de feu. Un homme me signale seulement un cheval démonté qui galope à travers les prés. Puis c'est l'arrêt. Nous demeurons là, en couverture, au seuil de la terre promise.

7 août. — *Enfin nous repartons. Le premier village alsacien à la descente du col. Des maisons gaies, des fleurs, la route vide. Deux vieilles dévotes sortent de l'église et filent vite en rasant les murs, sans nous regarder. Quelqu'un, à l'intérieur, joue de l'harmonium : c'est le* Magnificat, *bravo! Voici le curé : il vient à moi, mains tendues. Un dragon allemand agonise, ventre troué, dans le presbytère où on l'a transporté; il demande du secours. Je fais aviser le major à l'arrière. A la sortie du village, je m'arrête.*

Nous descendons dans une jolie vallée aux pentes

couvertes de sapinières. C'est tout à fait chez nous, en plus doux, en moins rude.

Les paysans commencent à se rassurer et à se montrer. Le premier qui vient à nous ne sait pas le français, mais il apporte deux paniers de prunes, les distribue et, quand je lui montre de l'argent, il refuse et rit. Puis c'est toute une famille avec du vin, du pain, du beurre. Ceux-ci parlent français et ils en sont fiers. Les jeunes filles versent le vin aux hommes. Le père, un fermier d'allure aisée, s'ingénie à nous renseigner sur la topographie des environs et sur ce qu'il sait des mouvements allemands.

On repart. Autres villages le long de la rivière. Plus tard, je vous dirai leurs noms. Celui-ci est un nom français. Cette fois, tout le monde est sur le pas des portes. On salue, mais on reste silencieux. Une vieille paysanne, à mon passage, se signe et me dit : « Prenez garde, ils sont si méchants! » Sur la place un groupe d'hommes applaudit. Un vieil homme, barbiche blanche à l'impériale, vient avec son fils se placer devant moi, salue militairement et crie : « Vive la France! » Aux fenêtres, des femmes battent des mains.

La marche en avant continue. Tout à coup des coups de feu. Enfin! C'est presque un soulagement de les *trouver.* Ils *sont là, tapis dans des tranchées, au flanc de la montagne. Fusillade. La première musique des balles. Puis un assaut brusque, violent. On ne sait pas, on ne voit pas. Un de mes hommes tombe lourdement, sans bruit, sur la mousse. Personne ne s'arrête. Et on se trouve, mêlés les uns aux autres, dans*

leurs tranchées. Ils *ont filé, laissant quatre morts, les premiers que je vois.*

On entre, non plus dans un village, mais dans une ville, et quelle petite ville coquette, bien bâtie, fraîche, alerte dans son ancienneté, avec un bijou d'église au clocher en dentelles de pierres! Le commandant veut un défilé « à hauteur » et nos chasseurs, fanfare en tête, passent comme une trombe. Partout les habitants se montrent, figures radieuses. Ils n'en reviennent pas d'avoir vu la fuite précipitée des Prussiens. Tous saluent notre fanion. Il fait chaud, clair et beau. Je suis éreinté et joyeux. Il y a vraiment de la fête ici.

On me loge chez un brave homme, un ancien combattant de 1870. « *C'est bien, cette fois* », *me dit-il. Il veut me raconter ses campagnes, mais je ne puis l'écouter, je dors debout.*

Nuit d'alertes. Tout le temps on se fusille. Sont-ce eux *qui reviennent? Sont-ce les illusions de nos sentinelles? Le résultat, c'est qu'il est impossible de dormir. Mon hôte est désolé : je n'aurai pas profité de son bon lit* (1).

Et les troupes continuent d'avancer. Les bruits les plus étranges, les plus favorables circulent : les Allemands ont évacué toute l'Alsace et se retranchent derrière le Rhin :

... Colonne par quatre, pas de route : on ne se croirait plus en guerre. Les hommes chantent gaiement; devant toutes les maisons les femmes offrent à boire,

(1) Ces notes sont inspirées d'un récit publié par le *Bulletin alsacien-lorrain* du 11 août 1915.

des enfants donnent ou jettent des fleurs. Quelle étonnante marche!...

Quelques jours plus tard, le 20 août, le 15e bataillon de chasseurs prenait Dornach qui est un faubourg ouvrier de Mulhouse, et entrait dans Mulhouse. Mais ce n'était pas sa première entrée, celle du 8 août qui avait ressemblé aux entrées fabuleuses des armées d'Italie dans les villes délivrées, sous les fleurs et les cris.

Ce fut impressionnant, maman. On s'était battu dans le faubourg. Quand nous entrâmes dans la ville, elle était muette, grave, vide. Peu à peu, les fenêtres se garnirent, la rue se peupla. Mais personne ne soufflait mot. Puis un vieux bonhomme se découvrit et jeta : « Vive la France! » Alors toute la foule se compromit pour la seconde fois, et nous acclama. Les braves gens! Ils savaient pourtant que nous ne les avions pas gardés une première fois. Ils avaient confiance. Et nous donc! On fait halte, ma section devant une charcuterie fermée. Le patron, gros homme réjoui, montre sa tête, ouvre les battants de fer, retrouve sa marchandise, appelle mes hommes, leur distribue saucisses et jambons, refuse tout argent, mais, d'une voix tonnante, réclame de l'ordre : — « Chacun son tour, tout le monde en aura! » et il ajoute : — « C'est pour venger mes deux fils que ces cochons ont emmenés. » D'autres boutiques se rouvrent instantanément. Une jeune fille, les yeux brillants, distribue des cigarettes à mes

hommes, puis vient à moi : — « Ah! monsieur l'officier, vous resterez cette fois? » Je le lui promets. — « Embrassez-moi », dit-elle. Et je l'ai embrassée. Ma promesse, je la tiendrai...

Cette promesse, il l'avait tenue, en effet. Il était resté en Alsace, non pas à Mulhouse qu'il avait fallu abandonner une seconde fois, mais du moins sur les pentes des Vosges reconquises, au-dessus du *beau jardin* que la plaine alsacienne offrait à ses yeux lorsqu'il montait aux observatoires du Molkenrain, de l'Hartmann ou du Sudel. Son bataillon, par suite des circonstances, ne devait pas quitter ce champ de bataille. Pendant la Marne, pendant l'Yser, pendant les offensives d'Artois et de Champagne, il barrait à l'ennemi la route des trois vallées que celui-ci, enragé, voulait nous reprendre. Et voici que, pendant Verdun, il continuait encore de monter là-bas la garde. André Bermance, maintenant, montait cette garde éternelle. En vérité, était-ce bien Maria Ritzen de Thann qu'il avait aimée, ou cette jeune fille anonyme de Mulhouse qui lui avait demandé sa vie pour l'Alsace?

Comment Mme Bermance n'avait-elle pas compris, dès la lettre de Mulhouse, que l'Alsace lui prendrait son fils? Elle le lisait maintenant, si clairement, dans la suite de ces feuillets, tous sans exception venus du même coin de terre. Le 30 août, il commandait la dernière patrouille qui ne pouvait se décider à quitter Guebwiller pour exécuter l'ordre

de repli. A cinq heures et demie du soir il y était encore. « *Ils* arrivent », vint lui dire un des habitants qui avait couru. Les Allemands entraient par une porte, quand il sortait par l'autre, ses hommes devant lui, et, comme un amoureux éconduit, retardant sa marche pour ne pas être vu dans cet état par sa section, il pleurait.

Depuis lors, il avait fait partie avec son bataillon de cette admirable 66e division qui ne cessa pas, durant toute la fin de 1914 et tout 1915, d'arracher, comme des lambeaux de chair saignante, des morceaux du sol alsacien : attaque d'Aspach-le-Haut le 1er décembre, attaque sur les bois d'Uffholz en direction de l'Hartmann à la fin du mois de décembre, quatre nuits et trois jours dans la boue, le sang et la neige ; attaque de l'Hartmann le 3 janvier et les jours suivants : reprise de l'Hartmann le 26 mars ; attaque sur Metzeral le 14 juin et prise de Metzeral le 24. Les lettres d'André Bermance ne donnaient pas ces précisions : mais il avait ajouté les noms en marge, avec quelques indications militaires destinées à fixer ses propres souvenirs.

Il s'était livré à ce travail pendant sa convalescence. Blessé de deux balles, à la jambe et au bras, dans cette glorieuse journée du 24 juin où Metzeral fut enlevée d'assaut, — Metzeral qui semblait nous ouvrir le chemin de Munster et de Colmar, — il avait été évacué sur Moosch, puis sur Gérardmer où sa mère, enfin prévenue, avait pu le rejoindre, d'où elle l'avait ramené à Chapareillan.

Ainsi l'avait-elle revu, pour la première fois depuis son départ, sur un lit d'hôpital, mais non pas abattu et plaintif, tout au contraire joyeux et réclamant déjà son poste. Lieutenant dès l'affaire du 26 mars, il commandait une compagnie et il venait d'être décoré. « Vous comprenez, maman, expliquait-il, je veux rester au bataillon : si je m'absente longtemps, on me remplacera. »

Et il avait écourté son congé, était reparti boitant. Le commandant Duffauge, son chef de bataillon, le général Serret, qui commandait la division, le voulaient renvoyer : il insista tant et si bien, avec son art d'enjôler, mélangé de volonté et de câlinerie, qu'on s'entendit pour le placer momentanément à l'état-major de la brigade dont le quartier général était à Willer, près de Thann, dans la vallée de la Thur.

De cette vallée les descriptions orales, qu'il avait faites à sa mère pendant sa trop rapide convalescence, et les descriptions écrites qu'il lui envoyait traçaient un tableau enchanteur.

— Nulle part, assurait-il, les gens ne sont aussi plaisants et gais qu'ici. Les cantonnements de Moosch, de Willer, de Saint-Amarin, de Wesserling, c'est le paradis, pour les boueux que nous sommes.

On pouvait croire, à l'entendre ou à le lire, que c'était la guerre en dentelles : des villages épargnés, qu'on s'entendait de chaque côté des lignes pour épargner, — les Français et les Allemands

ménageant pareillement le pays convoité, — la prospérité riant dans ces villages gavés de tous ravitaillements, charbon, sucre, vin, etc., comme s'il n'y avait pas pour eux de difficultés de transport, ni de restrictions ; les bérets et les grandes coiffes se mêlant à merveille, trop bien parfois, mais pour l'avenir de la race ; les riches industriels recevant, même en deuil, officiers et soldats, se faisant une obligation de pratiquer la plus large, la plus généreuse hospitalité : musique, tennis, dîners, fleurs, champagne, et la division organisant elle-même, pour le plaisir des habitants et la distraction des troupes, des courses de chevaux, des tournées de théâtre et de cinématographe, et les revues et parades militaires, et les musiques et les fanfares jouant sur les places publiques, et les cortèges officiels, visites du président de la République, du généralissime, et des ministres, et les fêtes religieuses, et les distributions de prix. A peine, sur ces heureuses scènes virgiliennes d'une nouvelle vallée de Tempé, voyait-on se profiler la grande ombre de l'Hartmannswillerkopf couvert de sapinières à demi ravagées, creusé de ravins profonds, allongeant ses flancs ténébreux et pleins de précipices, redressant ses hauts plateaux disputés et fracassés.

« Il me raconte toutes ces choses, pensait Mme Bermance, pour me donner le change et me rassurer. Comment croire que, si près des lignes et sous le feu des batteries, on consente à se divertir et qu'on oublie les menaces de la mort? Déjà, ici,

à l'arrière, à des centaines de kilomètres à l'arrière, nous vivons dans l'inquiétude, redoutant l'avance de l'ennemi, écoutant comme si nous pouvions l'entendre le bruit de ses canons, le vol de ses avions et le choc de ses armes. Que serait-ce si nous étions à peine à deux lieues de lui? Mais c'est par tendresse qu'André cherche à m'égarer... »

Puis une phrase, brusquement, éclairait d'une rouge lueur ces visions de plaisir, et Mme Bermance fermait les yeux pour n'en pas supporter l'éclat : « Tué pour tué, écrivait-il légèrement, je préfère que ce soit en Alsace... »

Certes, des figures de femmes, de jeunes filles s'évoquaient çà et là dans les lettres d'André : au début guère, à cause de toutes les attaques, mais quand le front se stabilisait et que le bataillon prenait, de temps à autre, dans la vallée de la Thur ses cantonnements de repos, on l'accueillait si familialement.

Quand Maria Ritzen faisait-elle son entrée dans la correspondance? Peut-être dès le mois de mars. Le bataillon avait alors séjourné quelque temps à Moosch. Il avait découvert, déclarait-il, *la plus jolie fille de Thann* : une auréole de cheveux dorés, de grands yeux bleu sombre qui semblaient noirs, une peau si blanche, et tant de fierté, et tant de joie à vivre, et tant d'amour pour la France ! Était-ce elle? il ne la nommait pas. Mais plus tard il parlait d'une maison où on l'invitait : c'était une villa, une petite villa hors de la ville, sur la route de Saint-

Amarin, près de la rivière, bien cachée et que les obus ne trouvaient pas ; il y avait là de braves gens, le père contremaître ou ingénieur d'une industrie locale, type de l'ancien Alsacien, jovial et rigide ensemble, la mère, bouche bée devant son mari, une délicieuse jeune fille, si blanche, et trois enfants encore petits. Les volets bien clos, on faisait de la musique, on chantait, et, par surcroît, la cuisine était excellente « à se lécher les babines, maman, et je suis gourmand ». La bataille, pendant ces heures-là, on la narguait, et l'ennemi bien davantage, car, « de séances comme celles-là, comment ne pas emporter la certitude de la victoire »?

Puis, ces dames étaient entrées en relations avec Mme Bermance. Puis, il n'avait plus parlé d'elles que d'une façon vague, évasive. « Les vois-tu toujours? demandait Mme Bermance après qu'il fut rentré, convalescent encore, à l'état-major de la brigade. — De plus en plus, avait-il répondu, car je suis leur voisin. A cheval, le trajet est très court. » Mais il n'en disait pas davantage. Un sentiment plus profond, et qu'il gardait pour lui, excluait-il les confidences?

Pourquoi avait-elle si peu parlé de Maria Ritzen avec lui pendant son congé? Toujours cette pudeur, cette réserve, cette timidité maternelle qui la retenaient de pénétrer dans le cœur de son fils. Elle se les reprochait maintenant. Et voici que dans l'une de ses dernières lettres, l'avant-dernière exactement, écrite comme il prenait le 20 décembre, pour

l'offensive, le commandement d'une compagnie, récemment promu capitaine et ayant quitté sur sa demande l'état-major de la brigade, après avoir, sur un ton de léger persiflage, adressé quelques tendres recommandations à sa mère « en cas d'accident », il jetait cette phrase :

« Et puis, maman, il y a cette Maria Ritzen de Thann dont je vous ai parlé quelquefois, pas assez. Nous nous sommes fiancés si vite que vous me pardonnerez de n'avoir pas pris le temps de vous demander votre approbation. Vous l'aimerez un jour comme votre fille... »

Pas autre chose, il n'y avait pas autre chose. A la première lecture, elle en avait tout de même ressenti une violente secousse, comme si elle était brusquement rejetée de la vie de son fils, de son fils unique, de ce garçon de vingt-trois ans qu'elle estimait bien jeune pour engager sa vie. Puis, à mesure qu'elle avait relu ce passage, elle y avait attaché moins d'importance. Étaient-ce là vraiment des fiançailles? Non, non, seulement l'ivresse persistante d'un soir de musique.

La mort, ensuite, était venue, annoncée par un avis officiel, et confirmée par une lettre du commandant Duffauge, chef du 15e bataillon de chasseurs...

Gertrude, la servante, entra comme elle réapprenait, pour la millième fois, depuis tant de jours, l'affreuse nouvelle. Soupçonneuse, elle regarda tous

ces feuillets épars sur la table et qui compliquaient le service. Elle les avait déjà vus ainsi étalés, elle ne jugea pas utile de proclamer sa sympathie et se contenta de demander :

— Madame mettra-t-elle le couvert?

— Oui, Gertrude, laissez-moi. Vous ne servirez que lorsque je sonnerai.

— Le déjeuner est prêt.

— Il attendra.

La servante, étonnée de cette résistance, se dut tâter pour savoir si elle la tolérerait. Mais le ton était si net et si autoritaire : elle jugea prudent de s'incliner. Sa maîtresse, après ce petit coup d'État, replia soigneusement sa chère correspondance.

Avant d'ouvrir le buffet et d'y chercher les assiettes, pour dresser elle-même le couvert, ainsi qu'elle le pratiquait fréquemment, elle voulut relire une troisième fois la lettre de Maria Ritzen. Elle y découvrit, non plus ces expressions qui l'avaient froissée, comme trop familières et exclusives, mais un accent si douloureux, si découragé qu'elle en fut à distance remuée. La jeune fille l'appelait au secours. Elle avait plus confiance en elle que dans son père et sa mère. Elle l'appelait au nom d'André. André lui avait donné ce titre : *ma chère femme*. Mais André n'avait-il pas écrit : « Vous l'aimerez un jour comme votre fille?... » A cause de lui, elle se décida :

— J'irai, se dit-elle.

Et, tout doucement, à petits gestes, encore occupée intérieurement, elle prit la nappe dans l'ar-

moire, la déplia, y posa la vaisselle, l'argenterie, le verre.

N'avait-elle pas déjà déclaré à Claudine Bergeron au lavoir qu'elle ferait le voyage d'Alsace, comme si nos décisions se prenaient en nous toutes seules, répondant d'avance à notre secret penchant? Mais en se disant : J'irai, elle se sentait le cœur plein de crainte. Sa douleur n'était plus à elle seule. Et que serait ce voyage d'Alsace qu'elle n'eût désiré d'accomplir que pour visiter un cimetière?

III

LE VOYAGE

Dès le lendemain matin, Mme Bermance prit le tramway qui va de Chapareillan-Ville à Grenoble, sur la rive droite de l'Isère, desservant les gros bourgs et les villages étagés en terrasse au-dessus du fleuve, au pied de la falaise de pierre que forme la suite dentelée du Granier, du Haut-du-Seuil, du rocher de Bellefonds et du Saint-Eynard.

Ce voyage d'Alsace exigeait un laissez-passer, des formalités, des autorisations. Elle était de ces femmes qui ne sont courageuses que dans la vie morale et qui doivent vaincre leur timidité naturelle, quand les circonstances extérieures les pressent. A Grenoble, elle trouverait conseil et appui. Longtemps elle avait habité Grenoble à cause de l'éducation de son fils et pour y maintenir quelques relations en vue de l'avenir. Au début de la guerre, un de ses fermiers, Jérémie Bosset, mobilisé dans les services d'arrière, ayant cessé de lui payer *la cense*, selon l'expression locale, ainsi qu'une loi nouvelle l'y autorisait, elle avait abandonné son appartement pour vivre toute l'année à la Colombière, par écono-

mie, et plus encore par goût de la retraite. Depuis la mort d'André, elle ne quittait plus la campagne.

Elle s'en fut à Grenoble tout droit chez M. Lancey, avocat, ancien ami de son mari. Mais, au moment de sonner à sa porte, elle hésita. M. Lancey, autrefois, — il y avait si longtemps, — quand elle était une jeune veuve, lui avait demandé sa main. Par fidélité conjugale d'outre-tombe, par amour maternel, elle avait refusé de se remarier. M. Lancey, un peu plus tard, — pas longtemps, un an, elle l'avait remarqué, — avait épousé une jeune fille très riche et très mondaine qu'il était venu lui présenter. Il n'avait pas cessé de lui rendre visite, seul ou avec sa femme. Lorsqu'elle s'était heurtée, dans l'administration de sa fortune, à des difficultés matérielles, elle n'avait pas osé consulter un autre avocat. Ainsi était-il demeuré, pour elle, un conseiller lointain, discret, qui, l'estimant désarmée, l'engageait à la défiance vis-à-vis de ses fermiers, de son entourage paysan... Cependant elle n'approchait jamais de lui sans un peu d'ennui, inquiète de la peine ancienne qu'elle avait pu, sans le vouloir, lui causer et dont il s'était — il est vrai — bien vite consolé, mais qui eût interdit à ses scrupules de lui demander service si la vie ne se réservait pas les occasions et ne rendait pas difficiles les ruptures et inévitables les rencontres. Le voyage qu'elle pensait entreprendre touchait à son intimité : elle éprouvait, à en parler, une grande répugnance. M. Lancey, avocat des plus grandes industries dau-

phinoises, était puissant à la préfecture, au parquet, aux ministères. Il obtiendrait aisément, et dans le plus bref délai, les autorisations requises et lui épargnerait bien des démarches. Elle se reprochait d'user ainsi de son influence, et ne se décida pas sans peine à pousser le bouton de la sonnerie.

M. Lancey, la cinquantaine atteinte, gardait un air, non de jeunesse, mais d'élégance, le corps droit et mince, les cheveux gris relevés en brosse, le visage entièrement rasé à l'américaine, les yeux perçants et presque gênants tant on les devinait perspicaces, les vêtements de bonne coupe et la cravate choisie. Sa parole incisive et logique était redoutée au barreau. Il passait pour distant, spirituel, sceptique, désenchanté, se plaisant dans le monde, qu'il jugeait sans complaisance et même sans justice. Mme Bermance fut introduite dans son cabinet de travail, orné de quelques tableaux de montagnes et de livres aux riches reliures. Dès qu'il la reconnut, il perdit son masque habituel d'indifférence ou d'attention condescendante, et, n'ayant pas été reçu par elle depuis la mort d'André, il trouva, pour lui parler de son fils, des mots simples et forts qui l'émurent. Ainsi fut-elle amenée à se confier à lui plus complètement qu'elle ne l'eût souhaité en entrant. Lui ayant exposé le but de son voyage à Thann, et cherchant une indication d'itinéraire, elle tira de son sac à main la lettre de Maria Ritzen.

— Sa fiancée m'appelle, expliqua-t-elle en rougissant.

— Sa fiancée?

Machinalement, par un geste professionnel, il tendit la main, comme pour prendre le dossier d'un client. Elle subit sa volonté et lui donna la lettre à lire. Il la lui rendit sans observation ; certes, il lui obtiendrait toutes les pièces utiles, et même il la ferait recommander sur le parcours et, là-bas, aux administrateurs militaires de l'Alsace. Mais ce voyage serait bien long, bien fatigant, pénible pour une femme seule. Il énuméra, pour l'en dissuader, des raisons d'ordre pratique, puis brusquement il ajouta d'une voix négligente qui ne parut pas attacher d'importance à la phrase :

— Il faut laisser les morts où ils sont. Nous ne pouvons plus rien pour eux.

— Prier, dit-elle.

Avec respect pour une foi qu'il ne partageait pas, il répondit courtoisement :

— On prie partout.

Pourquoi lui déconseillait-il de partir? Sur le seuil, comme il la reconduisait, il précisa même sa pensée, mais de ce ton rapide et sans couleur qui, ne détachant pas les syllabes, semble atténuer leur sens :

— Vous êtes trop droite, madame, pour n'être pas crédule. Méfiez-vous des fiancées des morts.

Pourquoi la mettait-il en garde contre Maria Ritzen? Dans sa lucidité d'observateur désabusé, avait-il deviné qu'elle-même n'irait rejoindre la jeune fille qu'à son cœur défendant? Il flattait,

comme s'il les avait découvertes, ses pensées secrètes d'égoïsme maternel, de révolte contre l'intruse qui prétendait partager sa douleur. Mais il ruina lui-même son influence en ajoutant :

— N'êtes-vous pas trop seule à Chapareillan? Vos fermiers, s'il me souvient, paient mal leurs redevances. Vous devriez revenir à Grenoble. Le prix des terres commence à s'améliorer : les émissions de papier les font monter. Il vous serait aisé de vendre avec profit la Colombière.

— Je suis toujours seule maintenant, dit-elle. Et j'aime cette vieille maison où *ils* se plaisaient.

Son mari, son fils : il comprit qu'elle n'était point si seule qu'elle disait et que ses morts l'accompagnaient. Il esquissa un geste poli, comme s'il ne discutait pas des arguments sentimentaux, et lui promit qu'elle pourrait partir en règle dans un délai prochain.

Comme elle rentrait chez elle à pied, de la gare de Chapareillan, elle retrouva sous le toit du pigeonnier, autour de la fontaine, le chœur des lavandières qui achevaient leur lessive avant de s'en aller l'étendre sur une corde fixée aux arbres dans le champ voisin. Elle interpella Claudine Bergeron pour obtenir d'elle quelques précisions sur son fils Julien dont elle rechercherait la tombe : 11e bataillon de chasseurs, compagnie Belmont, tué le 28 décembre,au Vieil-Armand lui aussi, mais où était-il enterré? — « A Moosch? — Un nom comme ça, un nom boche. » Et la Claudine, pour finir, lui

répéta presque textuellement la phrase de l'avocat :

— Les morts sont morts, madame. Pas la peine d'y aller voir.

Elle ne trouvait donc nulle part un encouragement. Elle-même, dans son ardente croyance à la résurrection de la chair et à la vie éternelle, s'apercevait qu'elle n'éprouvait pas le besoin tout terrestre, et si vain, de se rapprocher des restes mortels de son enfant. *On prie partout*, et de loin sa prière le savait bien trouver. Non, ce n'était pas le mort qu'elle chercherait en Alsace, mais des vivants, son chef, ses camarades, l'aumônier du bataillon : par eux, elle connaîtrait mieux ses dernières journées et peut-être en tirerait-elle une pensée plus consolante, une paix intérieure moins incertaine. Et c'était encore et surtout cette fiancée inconnue qui l'appelait au secours, comme si quelqu'un ou quelque chose la menaçait, envers qui elle se sentait obscurément des devoirs puisque son fils l'avait élue, et qui, en même temps, lui inspirait de l'appréhension et de l'éloignement. Pourquoi fallait-il se méfier d'elle? L'allusion de M. Lancey prenait maintenant, dans sa mémoire, plus de consistance. Avait-il démêlé, dans cette lettre qu'elle lui avait communiquée, qu'elle avait eu le tort de lui communiquer, un esprit d'intrigue et de mensonge? S'il avait deviné juste, saurait-elle parer à ce danger, et comme elle souffrirait du mauvais choix de son fils !

Indécise, angoissée, comme on peut l'être, la nuit, quand on entend le cri de la chouette qui sym-

bolisait jadis la sagesse et qui passe aujourd'hui pour un oiseau de mauvais augure, comme si les avertissements de la sagesse ne pouvaient annoncer que le malheur, elle regardait, sans répondre, Claudine Bergeron qui accentua sa manière de penser sous la forme elliptique qu'elle adoptait volontiers :

— On a assez de misère ici. Pas besoin de se déplacer.

A quel événement faisait-elle allusion? Au souci de sa nombreuse nichée, les uns aux armées, les autres à la maison, ou bien aux histoires galantes de son fils Étienne à Bellecombe dont on parlait plus au village depuis qu'il était mort que du temps qu'il vivait?

— C'est bien vrai, approuvèrent ensemble Virginie Grenouillet et Pauline Grattier qui avaient gardé ou recouvré leur garçon et de cette paire d'ivrognes ne recevaient ni agrément ni profit. Martine Glénat reprocha une fois de plus au gouvernement d'avoir mobilisé les pères de six enfants, et Anastasie, d'une voix mouillée, prononça un *Monsieur André* à fendre l'âme. Puis, le chœur, l'ayant ainsi blâmée, souhaita bon voyage, sans conviction, à Mme Bermance qui rentra chez elle toute refroidie.

L'accueil soupçonneux de Gertrude qui, toute la journée, s'était demandé pourquoi sa maîtresse allait à Grenoble, acheva de la décontenancer. Pour la première fois, depuis la mort de son fils qui lui avait valu tant de sympathies, elle sentait autour d'elle

une sourde hostilité. A la ville, son pèlerinage eût passé inaperçu ou paru naturel. A la campagne, il prenait un air de luxe antidémocratique, comme si l'égalité dans la souffrance et dans la mort ne suffisait pas. Et, par surcroît, ce pèlerinage l'effrayait elle-même à l'avance.

...A partir de Dijon, le voyage fut interminable. Les trains civils se garaient pour laisser passer les trains militaires. A chaque bifurcation, c'étaient des arrêts qui se prolongeaient dans l'incertitude. Des soldats de tout uniforme, fantassins bleus, chasseurs noirs, marsouins ou zouaves kaki, sautaient des wagons, cherchaient de l'eau, du vin, de la nourriture, du tabac, des journaux, des cartes postales, pillaient buffet et bibliothèque, se débarbouillaient, buvaient, mangeaient en plein vent, écrivaient, riaient, se disputaient. Si quelqu'un leur demandait : Où allez-vous? la réponse était invariable. Elle retentissait comme un son de cloche : *Verdun*. Toute l'armée semblait, comme un fleuve de casques et de fusils, couler sur Verdun. Des canons passaient, pareils à une meute enchaînée, minces et longs comme des lévriers, ou ramassés et courts comme des dogues, la gueule largement ouverte, les uns camouflés, les autres recouverts de branches de sapins, et des caissons, et des fourragères, et des chariots de toutes dimensions. Quand les convois s'ébranlaient, tous ces hommes jeunes

qui, sans en être avertis, devinaient leur destination, entonnaient des chansons de route : *Auprès de ma blonde*, ou *En passant par la Lorraine*, ou *Madelon* : leurs voix criardes, mal accordées, commençaient par ébranler les toitures des compartiments, puis, en s'affaiblissant avec la distance, elles devenaient indiciblement mélancoliques, comme des appels, dans le soir, de bêtes amoureuses.

Mme Bermance, recroquevillée dans son coin, réduite à une moitié de place, bousculée, brisée de fatigue, ne pouvait plus ne penser qu'à son fils. Elle assistait au drame national. Elle s'apitoyait sur cette jeunesse en force et en péril qui s'en allait à la bataille, qui, toute fraîche et toute nouvelle, — il y en avait qui semblaient des enfants, — s'en allait à la mort. Sa maternité s'élargissait, comme si elle avait enfanté une foule. Avec des yeux avides, avec des yeux nouveaux, elle regardait ces petits, cette multitude d'André qui partaient. L'un d'eux, imberbe, moins de vingt ans, rose avec des yeux de fillette, s'approcha d'elle, devinant sa sympathie et, remarquant son deuil, lui demanda :

— Alors, on l'a perdu?

— Oui, répondit-elle, quand elle ne redoutait rien tant que les confidences et les avait toujours écartées.

— Où ça? à Verdun?

— Non, au Vieil-Armand.

— Au Vieil-Armand? c'est vieux. Maintenant c'est à Verdun qu'on les perd.

Le Vieil-Armand, c'était déjà de l'histoire ancienne. Huit ou dix semaines avaient passé. Elle eut l'impression d'être roulée dans un de ces ouragans d'automne qui, dans sa large vallée, arrachent les feuilles aux arbres et en font des tourbillons avant de les sécher dans les bois. Nos peines individuelles, emportées dans cette tempête, se perdaient, s'oubliaient, n'existaient plus, ou plutôt se transformaient en une immense douleur populaire que soutenait l'espérance commune. Ce garçon, planté devant son wagon, ne lui avait adressé que des paroles banales. Cependant, à la façon dont il la dévisageait, elle comprenait bien qu'il voyait, derrière elle, des figures de chez lui, une mère, une sœur. Elle avait gardé par prudence son dîner pour le manger en chemin : une tranche de jambon, du pain, une orange.

— Tenez, dit-elle, c'est peu de chose. Vous devez avoir faim, à votre âge.

Elle lui tendit le paquet et il l'accepta sans façon, le regard plein de convoitise. :

— Je veux bien. On n'a jamais trop. Vous êtes gentille.

Et il rejoignit ses camarades. Elle avait tressailli toute en écoutant son remerciement, car elle avait retrouvé dans sa dernière phrase une intonation d'André. Il avait dit : « Vous êtes gentille », comme André quand il la câlinait et supprimait, tendrement, les distances de l'âge et de la vénération.

Cependant le compartiment, puis le wagon, puis

le train tout entier suivaient l'exemple qu'elle avait donné. Les civils, maintenant, tendaient par les portières leurs provisions aux soldats qui accouraient à cette bonne aubaine comme une volée d'oiseaux découvrant une cachette de grains, et qui, serrés les uns contre les autres, les uns escaladant les marchepieds, les autres poussant les premiers pour obtenir leur part, formant des groupes compacts pareils aux raisins d'un espalier, criant, appelant, les mains hautes s'agitant, allégeaient en un instant les voyageurs. Tout le monde riait, tout le monde était content. Mme Bermance, malgré le froid qui entrait par les fenêtres ouvertes, se sentait réchauffée. C'était comme une communion, dans la joie fraternelle, sous les espèces du pain et du vin, de la France de l'arrière et de la France de l'avant, et c'était bien cela, en effet, car le pain et le vin se changeraient en chair et en sang qui, devant Verdun inviolée, s'offriraient en holocauste pour le salut du pays.

Le train reprit sa marche lente et essoufflée.

On échangea des paroles d'amitié pour les soldats, puis l'un ou l'autre entama des confidences, passant d'un fils tué aux difficultés croissantes de le vie matérielle. On s'interrogeait sur ses morts et sur ses ennuis, comme si personne n'avait plus droit à ses intimités, comme si les sentiments et les pensées étaient mis en commun.

La nuit vint. Ce compartiment de seconde classe où douze personnes s'entassaient, enviées par les voyageurs debout dans le couloir, n'était pas

éclairé. Avec les ténèbres peu à peu le silence s'établit. Chacun se resserrait, se rapetissait, tâchait à prendre sa fatigue en patience et chacun, sans regretter sa générosité, avait faim. Il faisait froid, et cependant une odeur lourde épaississait l'atmosphère, pénible à respirer. Mais chacun, songeant aux souffrances des tranchées, supportait de son mieux sa misère. Tout à coup la lueur jaillissant d'une lampe électrique décela un vieux monsieur qui, sournoisement, tirait d'un panier un dîner copieux et le grignotait sans bruit à la façon d'un rat. Une voix autoritaire commanda :

— Par ici le repas froid.

L'économe vieillard, pris en flagrant délit d'égoïsme, fut aussitôt dépouillé. Le propriétaire de la lampe, dont nul ne voyait le visage, s'empara du rosbif et de la miche, les découpa en douze petites portions égales qui furent distribuées aux douze voyageurs. L'homme au panier clandestin reçut la sienne, comme de droit. Personne ne pouvait plus s'isoler. Il y avait une vie commune dont il fallait accepter les avantages et les peines.

Ballottée d'un train à l'autre, ne sachant plus au juste la route parcourue et se demandant si elle ne s'était pas trompée de direction et si elle arriverait jamais, Mme Bermance débarqua un soir à Bussang.

Bussang est une petite ville d'eau, proche l'ancienne frontière, à la source de la Moselle et au pied

des Vosges. Mais Bussang n'était pas éclairée à cause des raids d'avions et du voisinage des lignes. Aucune voiture ne stationnait devant la gare. Mme Bermance, d'après ses calculs sur l'indicateur, devait arriver de jour. Elle n'avait pas prévu les retards. Elle avait compté sur l'automobile annoncé par Maria Ritzen qu'elle avait prévenue par télégramme. Aucun automobile ne l'attendait. L'air qu'elle respirait était, au sortir du wagon, vivifiant comme l'air natal. Elle apercevait des formes de montagnes sous les rares étoiles que menaçaient les nuages. Où irait-elle avec sa valise pesante et ses couvertures? Elle se sentait perdue, égarée, oubliée dans ce pays inconnu. C'était de là qu'André était parti pour entrer en Alsace. Tout bas elle murmura une prière, prit ses bagages et se décida à chercher un gîte. Une femme s'était approchée d'elle, et une voix chantante au léger accent étranger lui demanda :

— Madame Bermance?

— Oui.

— Je suis Maria Ritzen.

Cette rencontre qu'elle n'imaginait pas sans effroi la soulageait, lui procurait l'assistance dont elle avait besoin. Elle se passait si simplement dans l'obscurité, devant une gare, deux femmes en toilette sombre qui ne distinguent même pas leurs traits réciproques, l'une chargée de paquets, l'autre l'aidant.

— Hans ! appela la jeune fille.

Un homme s'avança, qui débarrassa Mme Ber-

mance des couvertures et de la valise et qui voulut prendre encore le petit sac à main.

— Non, pas ceci, implora-t-elle.

C'étaient les lettres de son fils dont elle ne se séparait pas.

— Hans est le chauffeur des Helding, expliquait Maria Ritzen. Nous vous attendons depuis hier. Mais les trains sont tous en retard, à cause de Verdun. Vous devez être très fatiguée ; nous ne partirons pour Thann que demain matin.

— Je veux bien, consentit Mme Bermance qui était infiniment lasse.

— Nous avons retenu des chambres à l'hôtel.

Le long du chemin, comme elles marchaient côte à côte, la jeune fille donna des nouvelles :

— Les communiqués sont meilleurs. Le fort de Vaux n'est pas pris. Ces Boches sont si menteurs : ils avaient annoncé sa chute. On retire des troupes de notre vallée pour les envoyer là-bas. J'avais peur que le 15e bataillon de chasseurs fût embarqué, mais pour le moment, n'en est-il pas question. Je vous attendais avec tant d'impatience, madame.

Elles étaient réunies pour parler d'André, et voici que leur premier dialogue s'échangeait sur Verdun.

Les chambres étaient retenues à l'hôtel des Deux-Clefs, dans le bourg.

— Il est simple, observa Maria Ritzen.

— C'est ce qu'il me faut.

— Sans doute n'avez-vous pas dîné?

— Si, j'ai mangé en route.

Son douzième de repas lui suffisait. Brisée, moulue, elle n'aspirait qu'au repos. La fatigue physique lui ôtait son énergie ; accoutumée à peu s'écouter elle-même, elle n'aurait pas cru subir une telle déperdition de forces et de volonté, et cependant nos soldats, se reprochait-elle, se battaient encore dans la fatigue physique.

La jeune fille l'installa et les deux femmes se regardèrent enfin. Mme Bermance, vieillie, portait les stigmates de son long voyage. Mais Maria Ritzen? Ressemblait-elle si peu au portrait éblouissant qu'en avait tracé l'enthousiasme d'André? *La plus jolie fille de Thann, une auréole de cheveux dorés, de grands yeux bleu sombre qui semblaient noirs, une peau si blanche.* La chevelure disparaissait sous la coiffe noire, le teint était comme décoloré, marqué çà et là de petites taches de rousseur, les traits creusés, la bouche tombante, et sur ce visage presque enfantin une expression de tristesse, de découragement qui le mûrissait et lui enlevait son charme de jeunesse. Mais les yeux — douloureux — étaient magnifiques. A mesure qu'elles se regardaient, elles s'étonnaient. Comment avaient-elles pu marcher côte à côte dans la rue, dans la vie, sans s'être connues, sans s'être vues? Elles étaient déjà liées l'une à l'autre, mystérieusement. Quelqu'un, qui n'était plus là, tenait leurs mains et les joignait. A mesure qu'elles se regardaient, l'émotion les gagnait et elles ne trouvaient plus rien à se dire.

— Madame, murmura enfin la jeune fille, madame, embrassez-moi.

— Je veux bien, mademoiselle.

— Dites Maria.

— Maria.

Mme Bermance sentit, sur sa joue qui n'avait plus été embrassée depuis la dernière permission d'André, les lèvres chaudes de la jeune fille. A son tour elle lui rendit sa caresse. Et toutes deux se mirent à pleurer. Maria entr'ouvrit la bouche, comme pour parler; puis elle dut renoncer à ce qu'elle désirait de dire encore :

— Je vous parlerai demain, madame.

Aucune des deux femmes n'avait prononcé le nom d'André. Aucune des deux n'avait évoqué son souvenir, soit que leur pudeur eût souffert de toute allusion, soit qu'il eût été bien inutile de rappeler celui qui était entre elles invisible et présent.

Cependant, avant de s'endormir, Mme Bermance, rompue de fatigue, pensait à Maria Ritzen et entendait, comme les hululements des chouettes qui passaient, la nuit, parfois, devant ses fenêtres à la Colombière, les avertissements qui avaient précédé son départ. *Méfiez-vous des fiancées des morts*, avait conseillé M. Lancey; et Claudine Bergeron avait déclaré : *Les morts sont morts; pourquoi les déranger?* Déjà cette jeune fille s'était installée dans son intimité, se faisait donner son prénom, tendait ses lèvres. N'avait-elle pas montré une dangereuse faiblesse en se laissant ainsi attirer? Et le sommeil

même la tourmentait, comme si elle s'enfonçait dans les ténèbres, les ténèbres que laisse la mort après elle.

Le lendemain, les deux femmes montèrent dans l'opulente limousine mise à leur disposition par M. Helding, l'un des riches industriels de la vallée de la Thur. Les papiers de Mme Bermance avaient été visés et reconnus en règle ; une recommandation autorisée, obtenue par M. Lancey auprès de l'administration militaire de l'Alsace, lèverait au besoin toutes les difficultés pendant son séjour.

Le temps était couvert et glacial. Les grandes forêts vosgiennes apparaissaient saupoudrées de neige, et les sommets étaient blancs.

— C'est la montagne, dit Maria comme pour excuser les abords revêches de son pays.....

— C'est comme chez nous, répondit Mme Bermance.

Et cette comparaison fut, ce matin-là, sa première parole d'amitié. Elle s'était promis, en se levant, de se tenir sur la réserve. La jeune fille avait-elle compris que le terrain gagné la veille était à reconquérir? Elle semblait plus découragée encore. A travers les vitres, les deux voyageuses virent peu à peu les vallées se creuser, avec leurs villages riant dans les fonds ou sur les coteaux. Le vent déchirait les nuages, entre lesquels des pans de ciel bleu apparaissaient.

— C'est le bon vent, dit encore Maria. Tout à l'heure nous aurons du soleil.

L'automobile gravissait le col à grande allure, puis s'engouffra dans le tunnel qui traverse le montagne. A la sortie, la jeune fille se pencha vers Mme Bermance et annonça presque avec solennité :

— Nous sommes en Alsace.

En Alsace. Comme la route perçait une forêt de sapins, Mme Bermance, entre les fûts élancés des vieux arbres verts aux branches desquels pendaient des mousses décolorées, n'aperçut qu'une étroite gorge sauvage.

L'Alsace : dix-sept mois sa pensée y était allée tous les jours et la plupart des nuits ; dix-sept mois elle en avait reçu sa nourriture maternelle ; son fils était mort pour elle, sur elle et reposait en elle. Malgré ses angoisses et sa douleur, ou peut-être à cause d'elles, elle avait imaginé un pays féerique, d'une beauté, d'une grâce incomparables, tel que le dépeignait André qui en était amoureux, tel qu'il méritât d'avoir été pleuré pendant un demi-siècle, tel qu'il valût qu'on souffrît pour lui tous les maux de la guerre. — « Tué pour tué, écrivait son fils, je préfère que ce soit en Alsace... » Elle ne voyait qu'un ravin triste, pareil à ceux du Dauphiné. Elle en éprouvait une déception profonde. L'Alsace n'était que cela ! Mais la veille, le visage de Maria ne lui avait-il pas apporté aussi une déception? Était-ce donc la jeunesse d'André qui transformait toutes choses, — la jeunesse avec ses mirages qu'elle-même avait si peu connus, presque tout de

suite rendue à la vie sans joie des femmes fidèles et solitaires? Ou bien s'attachait-on davantage aux lieux et aux personnes dont il faut lentement découvrir le charme secret.?

Mais voici qu'à la descente sur la vallée de la Thur, après la traversée d'un village, — Urbis, indiqua Maria, — le paysage s'ouvrit. Il était plein de lumière : les nuages effilochés s'accrochaient, avant de se désagréger, aux confins de l'horizon. Et cette lumière luisait sur l'eau du torrent large où elle allumait des étincelles, sur les prairies épaisses, sur les vergers nus, sur les champs nuancés de ce vert tendre qu'a le blé naissant, et, à mesure que le regard s'élevait sur les sapinières que débordaient les hêtres, plus hauts mais dépouillés encore, enfin sur les cimes au dessin sinueux, couronnées de neige fraîche.

La brume légère qui annonce les beaux jours montait du fond du val. Il semblait qu'une fine poussière bleutée, comparable à la vapeur des encensoirs, ou plutôt encore à la fumée des toits à l'heure du retour des champs, caressât les flancs des Vosges — des Vosges bleues — et ôtât toute âpreté à leurs sommets. Cette gaze impalpable, ce voile délicat et ténu, la violence des Alpes ne les tolérerait pas. Elles ont plus de franchise, plus de sévérité, plus de majesté. Mme Bermance ne retrouva plus le Dauphiné. L'Alsace nouvelle lui apparaissait, et c'en était à peine le commencement.

— Chez nous, la campagne est sévère, dit Maria.

Mais si vous voyiez la plaine jusqu'au Rhin!

Mme Bermance se souvint de cette plaine alsacienne qu'André découvrait des observatoires de l'Hartmann : un jardin, maman, un jardin, et le Rhin immense où l'on distingue des bateaux, et Bâle dans la courbe du fleuve, et Strasbourg même qu'on devine par temps clair... Mais l'Alsace lui avait pris son enfant.

— Où est l'Hartmann? demanda-t-elle.

— On ne le voit pas, à cause des contreforts de la montagne. Il est là derrière.

Rien que par le rappel de l'Hartmann elle élevait une barrière entre elle et l'Alsace. L'Alsace n'était-elle pas sa débitrice, comme elle l'était de la France et de tant de familles françaises qui, pour elle, avaient répandu à flots leur sang? Rien qu'à Chapareillan, presque tous les morts étaient des chasseurs tués dans les Vosges, au Linge, à l'Hartmann, à Metzeral.

— Wesserling, Saint-Amarin, Malmerspach, Moosch, annonçait la voix de Maria à chaque village.

Tous ces noms, durs pour la plupart, étaient familiers aux oreilles de Mme Bermance. Là, André avait cantonné. Elle *reconnut* même le clocher de Saint-Amarin au toit arrondi et renflé. C'étaient de beaux villages, comme vautrés dans l'herbe, avec des troupeaux de maisons indépendantes, bien construites, aux fenêtres ornées de plantes exposées au soleil pour favoriser l'éclosion des fleurs. Tout y respirait l'aisance, la paix, la joie.

A Wesserling, la voiture dut s'arrêter pour laisser passer une interminable file de mulets chargés de caisses et de sacs.

— C'est le ravitaillement, expliqua Maria, pour les troupes qui occupent le secteur. On leur transporte à dos de mulet les vivres et les munitions.

Et l'on se serait cru revenu aux temps primitifs, d'avant les routes, où des convois de bêtes de somme, à la file indienne, suivaient une piste.

A Saint-Amarin, il fallut stopper devant une ribambelle de petites filles conduites en promenade par des religieuses.

— Les sœurs de Ribeauvillé, commenta Maria. Elles ont toujours enseigné le français, même quand l'Allemagne l'avait défendu. Les enfants jouent en français, maintenant.

Les enfants jouent en français : Mme Bermance ne pouvait se représenter ce qu'une phrase si modeste signifiait d'efforts, de courage, d'esprit de libération. Elle regardait un groupe de jeunes gens réunis autour d'un attelage. Dans les villages de chez elle, on ne rencontrait plus jamais de jeunes gens. Que faisaient ceux-ci tandis que la France tout entière était sous les armes? Maria devina-t-elle sa pensée? Elle jeta un regard de haine par la portière et murmura :

— C'est une honte. Ils ne peuvent être soldats que volontairement et ils ne sont pas tous partis !

Respectueuse de la Convention de la Haye, la France n'appelait pas les classes mobilisables des trois vallées occupées. Elle en avait mis quelques-

unes à l'abri, au cas d'une offensive allemande; mais ne prenaient l'uniforme que les volontaires, et c'est pourquoi on pouvait rencontrer de la jeunesse aux champs.

A la sortie de Moosch, l'automobile quitta la grand'route, prit à gauche un chemin qui allait droit à la montagne. Mme Bermance crut qu'elle arrivait à la maison des Ritzen.

— Pas encore, expliqua Maria. Je vous conduis au cimetière.

C'était une pensée pieuse et délicate. La tombe d'André ne devait-elle pas recevoir la première visite maternelle? Mme Bermance ne s'y attendait pas, n'y était pas préparée, ou bien, sans doute, elle eût préféré accomplir seule ce pèlerinage. Elle eut comme un mouvement, non de révolte, mais de contrariété et de subite émotion. Trop vaillante pour ne pas surmonter un instant de faiblesse, elle n'en laissa rien voir. Peut-être Maria espérait-elle un remerciement. Ce qui devait les unir, en ce moment, les séparait.

Le cimetière militaire de Moosch est adossé à la pente d'un petit mamelon dénudé à forme conique, minuscule contrefort qui se détache de la chaîne du Sudel et de l'Hartmann. Lui-même dessine un triangle régulier. A l'angle supérieur du tertre est planté un grand mât qui porte un immense drapeau tricolore dont le bleu fané s'est éclairci et dont le rouge usé s'effrange : il flotte au vent comme un voile et varie ses ombres sur les tombes.

A l'entrée sans cloisons, un poteau porte une inscription dédicatoire du 15e bataillon de chasseurs à ses morts. Au centre est un grand mausolée, surchargé de couronnes et entretenu comme un jardin : le monument du général Serret, commandant la division d'Alsace, blessé à mort dans le ravin du Faux-Sihl le 29 décembre 1915, comme il redescendait de l'Hartmann fracassé sous une tempête de feu. Tout autour se pressent les croix, alignées, serrées, en ordre, comme si elles montaient encore à l'assaut. La communauté du bataillon, le souvenir du chef légendaire, voilà ce qui accueillait les mères qui venaient chercher une tombe unique. Elles croyaient ne penser qu'à leur enfant. Elles ne pouvaient plus ne penser qu'à leur enfant. Il y avait tous les enfants, couchés ici, des autres mères de France, il y avait les morts du bataillon et ceux des autres bataillons et régiments, et ceux de toute l'armée, et il y avait encore l'esprit qui les avait conduits, la direction qui leur avait fixé le but à atteindre, et la volonté exigeante de la patrie, et l'association de tous les siècles qui avaient composé notre histoire et qui servaient d'assistance et de témoignage au sacrifice de ceux-ci. Mme Bermance, soumise, ne tentait pas de résister en s'isolant. Avant de s'agenouiller dans sa douleur privée, sur le coin de sol particulier réservé à cette douleur privée, elle élevait son cœur jusqu'à l'assemblée auguste des morts, de tous les morts. Et même elle n'osait plus demander : où est-il?

Maria la conduisit; des fleurs trop belles, des fleurs de serre, achevant de consumer à l'air froid leurs couleurs sur la terre recouverte, une croix de bois sculpté, un peu différente des autres, un nom, un grade, deux dates. Là-dessous reposait celui qu'elle avait porté neuf mois dans sa chair et toujours dans son cœur. De ce qu'il n'était pas seul, de ce que tant de camarades l'entouraient, offerts comme lui à la cause commune, elle éprouvait un sentiment d'acceptation, comme s'il fût naturel qu'elle aussi n'eût pas été épargnée. Elle n'avait reçu que sa part. Sur le calvaire maternel, elle s'acheminait en cortège. Des ombres invisibles l'escortaient. Son fils, au lieu de l'attirer vers la terre, l'aidait à soulever sa croix. Elle ne s'était attendue à rien de ce qu'elle ressentait, ni à cette participation au deuil collectif, ni au secours inespéré qu'elle recevait sur cet espace étroit où la jeunesse française avait jeté à pleines mains les germes d'un sacrifice qui lèverait tôt ou tard. En elle s'accomplissait la communion des morts avec les vivants.

Rassérénée quand elle croyait succomber au souvenir, elle releva la tête et vit alors les yeux de Maria Ritzen posés sur elle, et dans ces yeux elle lut une telle détresse qu'elle en fut toute remuée.

— Maria, dit-elle, qu'avez-vous?

— Je n'ai que vous, soupira la jeune fille. Si vous saviez !

Et elle s'abattit sur son épaule en pleurant. Tandis que les deux femmes se tenaient ainsi enla-

cées, un sifflement aigu déchira l'air au-dessus d'elles, suivi d'un choc sonore à quelque distance. Trois fois, presque sans intervalle, le même phénomène recommença.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Mme Bermance qui n'avait pas pris garde au premier et que frappait cette répétition.

— Oh ! rien : une batterie allemande qui tire quelquefois sur la vallée, expliqua Maria sans lever la tête.

Ainsi l'on était sous le feu de l'ennemi, et l'on y attachait si peu d'attention, et la vie continuait dans la vallée comme en temps normal.

Quand elles furent remontées en voiture, Maria calmée lui expliqua que son père n'approuvait ni le grand deuil qu'elle avait pris, ni sa douleur. Mme Bermance attribua à ces difficultés de famille les subites expressions de la jeune fille qui semblait prête à des confidences et les retenait, sans doute par respect filial. A mesure qu'elle s'éloignait du cimetière, elle s'étonnait de n'avoir pas été plus bouleversée en foulant la terre où reposait son fils. Elle se le reprochait et retrouvait son cœur saignant comme au premier jour de la mauvaise nouvelle. Rien ne la soutenait plus maintenant. Elle aurait voulu gémir comme une pauvre bête agonisant dans un coin. Le voisinage de Maria lui devenait pénible. Pourquoi ne l'avait-on pas laissée accomplir seule son pèlerinage? Pourquoi cette compagne s'était-elle imposée? Et voici que ses doutes sur Maria lui revenaient, et avec ses doutes les avertis-

sements qu'elle avait emportés de Chapareillan.

La vallée se resserrait. Des vignes y descendaient en pentes rapides. Les villages se rapprochaient, Willer, Bitschwiller, au point que la route devenait pareille à une rue. Mme Bermance pouvait apercevoir les abords d'une ville que dominait un clocher ajouré, Thann. L'automobile entra, avant l'arrivée en ville, dans un petit parc, s'arrêta devant une villa écartée, de modeste apparence.

— Nous sommes chez nous, annonça Maria, presque avec regret, comme si elle eût désiré prolonger le tête-à-tête.

Et Mme Bermance, angoissée en franchissant ce seuil inconnu, songeait :

« Pourquoi m'a-t-elle dit : Je n'ai que vous. Si vous saviez?... »

IV

AU PAYS DE MARIA RITZEN

Depuis cinq jours qu'elle recevait l'hospitalité des Ritzen, dans la chambre qu'avait occupée son fils pendant l'un ou l'autre de ses cantonnements de repos, Mme Bermance n'avait pas encore pu se recueillir dans sa douleur maternelle. Certes, elle se louait de cette hospitalité qui était cordiale et confortable, prévenante, mais presque trop prévenante, tant elle respectait peu sa solitude et accaparait ses instants dans un désir trop vif de lui être agréable, de la distraire, de l'initier au passé et au présent de l'Alsace. Elle était venue pour son fils, et toute la vie de la vallée coulait en elle.

M. Ritzen, contre maître devenu par son mérite ingénieur dans les fonderies Helding, gardait de ses fonctions des habitudes autoritaires qu'il tempérait par une politesse attentive, un peu étudiée, comme il arrive à ceux qui, par leur valeur, ont franchi l'étape, mais continuent de redouter une erreur dans la pratique des usages mondains. Son origine populaire se reconnaissait à sa carrure large, que sa haute taille empêchait d'être lourde, à sa

bonhomie contente d'elle-même et sans finesse, au plaisir bruyant qu'il manifestait à table en satisfaisant son appétit : il lui manquait cet amenuisement qui arrondit les contours des gestes et des mots. Après avoir marqué à Mme Bermance une certaine défiance courtoise, il avait bien vite reconnu en elle une dame, une vraie dame, dont la simplicité même était signe de race, et rien ne le pouvait impressionner plus favorablement. Cependant, à la surprise de celle-ci, il ne lui avait pas caché qu'il comptait sur elle pour réconforter sa fille Maria dont le chagrin semblait croître au lieu de s'adoucir et dont la santé dépérissait.

— Qu'y puis-je? avait objecté Mme Bermance.

— Vous le savez mieux que moi. Les mères de France ont tant de courage. Ici, en grand deuil, elles ont continué de recevoir les officiers, les soldats, afin de leur rappeler leur famille et de les attacher à l'Alsace. Mme Helding a perdu ses deux fils, et le dernier à l'Hartmann où il était avec le vôtre. Cependant elle vous invite à déjeuner.

— Oh ! je ne puis accepter.

— Vous accepterez, madame, je vous assure. On ne peut refuser une invitation des Helding. Ils ont les plus grandes usines de la vallée et ils soutiennent le moral de tous. L'un des chefs de la Croix-Rouge américaine, M. Hill, et un écrivain américain, une dame, miss Eliane Word, viennent visiter notre pays. Il faut leur montrer que nous sommes Français, que nous avons toujours été Français,

afin qu'ils le redisent en Amérique. Cela est important.

Il parlait lentement, correctement, évitant avec soin les tournures allemandes. Devant le silence désapprobateur de Mme Bermance, il n'insista pas. Mais il reviendrait à la charge.

Mme Ritzen ne le contrariait jamais et l'avait accoutumé au despotisme. C'était une femme foncièrement bonne et sensible, très occupée des détails intérieurs de la maison, qu'elle tenait à merveille, surveillant et aidant sa servante, confectionnant les plats difficiles, instruite néanmoins, ayant reçu une éducation soignée dans un pensionnat de Colmar, prompte à l'émotion, et s'attendrissant sur les nouvelles patriotiques. Elle ne pouvait entendre prononcer le nom d'André sans pleurer. De cet hommage, Mme Bermance lui était reconnaissante. Les petits, Lissel, blonde poupée aux yeux d'un bleu de faïence, qui serait bientôt une jeune fille, Frantz et Nickel devenus depuis peu François et Nicolas, deux robustes garçons tumultueux, que la guerre avait émancipés et qui s'en allaient à l'école coiffés l'un d'un béret de chasseur, l'autre d'une chéchia rouge, don de quelque zouave de passage, prononçaient fréquemment ce nom, et l'on devinait bien que le jeune officier avait dû prendre part à leurs jeux.

Maria, seule, dans cet intérieur sympathique et presque exubérant, demeurait à part, le visage tendu et pâle, les pommettes se détachant, les yeux se creusant, toute crispée comme si elle exerçait sur

elle-même une contrainte au-dessus de ses forces.

— Si vous saviez, confiait sa mère à Mme Bermance, comme elle a changé ! Elle était la joie de notre maison, toute en rires et en chansons, et si plaisante, et si musicienne ! Maintenant elle n'est plus reconnaissable.

Et M. Ritzen ajoutait, sans mesurer le poids de ses paroles :

— Elle a tout l'avenir devant elle. Elle devrait se faire une raison.

Mme Bermance comprenait que le chagrin de Maria paraissait excessif à ses parents. Là était l'origine de leur désaccord. C'était cela que voulait lui exprimer la jeune fille quand elle avait dit : *Je n'ai que vous.* Cependant elle surprenait encore le regard de détresse posé sur elle, comme chargé d'une pensée secrète.

Elle n'avait pu joindre le commandant Duffauge, ni l'aumônier du bataillon, tous deux en permission et dont elle devrait attendre le retour, ce qui prolongeait la durée de son séjour en Alsace. Mais elle était retournée au cimetière de Moosch. Maria et les enfants l'accompagnaient, portant du buis pour en faire une bordure. Pas plus que la première fois, elle n'avait pu y prier seule et, seule, y évoquer l'absent. Comme la première fois, elle y avait trouvé l'assemblée des morts qui entouraient son fils et refusaient de la laisser elle-même s'abandonner à sa douleur personnelle.

Vainement elle avait cherché la tombe de Julien

Bergeron qu'elle eût désiré de fleurir. Celle de son capitaine, le capitaine Belmont du 11e bataillon de chasseurs, était là, à côté de celle d'un Américain, Richard Hill, de la section sanitaire, tué le jour de Noël comme André. D'autres soldats du 11e bataillon étaient enterrés dans le voisinage, mais il lui fut impossible de découvrir l'inscription du fils de la Claudine. Elle en fut peinée, à cause de la méfiance paysanne qui ne croirait pas à ses recherches ou qui ne manquerait pas de récriminer contre la sépulture anonyme des simples soldats.

On l'avait aussi conduite dans les hôpitaux. Les blessés y étaient peu nombreux, car la bataille, sur le front des Vosges, s'était assoupie depuis les meurtrières journées de l'Hartmann à la fin de décembre, et maintenant tous les efforts convergeaient sur Verdun. Ces jeunes gens, la plupart légèrement touchés, gâtés par les visites des habitants, montraient des visages joyeux, comme si la guerre et ses misères étaient pour eux finies. Mme Bermance qui, longtemps, avait servi comme lingère, puis comme infirmière à l'hôpital des Marches, près de Chapareillan, et qui avait eu, dans sa salle, des amputés ou des aveugles, trouvait dans ces chambrées de l'avant un spectacle moins attristant et devait elle-même, pour se mettre à l'unisson, cacher sa peine.

Aux écoles qu'on lui voulut montrer, elle dut réapprendre à sourire. Les fillettes qu'enseignaient les sœurs de Ribeauvillé lui récitèrent une fable :

le Loup et l'Agneau, groupées en deux camps, les grandes jouant le rôle du loup avec des yeux rieurs qui essayaient d'être terribles, les petites celui de l'agneau qu'elles bêlaient à plaisir. Et ces menues voix intelligentes, nuançant le texte à miracle, révélaient, plus que tous les traités d'histoire, ce qu'il y a de finesse française dans la race alsacienne.

Les écoles de garçons étaient tenues par des instituteurs militaires : leurs uniformes bleu horizon maintenaient leur autorité mieux que leurs amicales gronderies. L'un d'eux, qui avait donné à ses élèves comme sujet de composition : *Pourquoi aimez-vous la France?* contraignit avec fierté Mme Bermance à feuilleter les meilleures copies.

Le petit Frédéric Dietmann, fils du facteur, avait écrit : « J'aime surtout la géographie. En apprenant les riches produits qu'on trouve en France, j'ai pris la ferme résolution de n'appartenir qu'à ce beau pays... » Et le jeune Joseph-Auguste Salm, fils d'un marchand de chaussures, attribuant à ses deux maîtres successifs sa connaissance de la France, traçait d'eux ces portraits : « Mon premier maître fut un sergent doux, aimable et familier. J'étais heureux de ne plus être battu par les Allemands et je me levais chaque jour de bonne heure pour étudier. Il ne me donnait pas beaucoup de devoirs, mais je les soignais. Nous nous disions : Hein? ce n'est plus le bâton comme avant la guerre. Mais quand il dut nous quitter au mois de décembre, nous fûmes touchés et j'allai pleurer en cachette. Après

les vacances de Noël, il vint un instituteur d'un air vif, jeune et gai, à la mine éveillée. Il nous apprenait le dessin, à mieux écrire, et des chansons de France... »

Au sens pratique de Frédéric Dietmann, le petit Joseph-Auguste Salm ajoutait la délicate analyse psychologique, réservée aux races anciennes et cultivées. Et Mme Bermance, intéressée malgré elle, s'émerveillait des résultats français obtenus si aisément dans les écoles.

L'avenir alsacien était là, dans ces enfants nombreux, ardents, spontanés et réfléchis ensemble. L'avenir ! Et, songeant à sa famille éteinte, à la privation, pour ses dernières années, si elle était appelée à vieillir, de petits-enfants qui eussent refraîchi ses jours comme une source vive un coteau penchant, elle aperçut tout à coup, en pleine classe, le cercle de solitude que la mort de son fils traçait autour d'elle.

Cependant, comme tous les visiteurs de l'Alsace, même ceux qui débarquaient l'esprit prévenu, même ceux qui venaient avec d'autres pensées, et avec des pensées de deuil qui semblent pareilles à des voiles noirs et ferment l'horizon, elle se soumettait à la volonté opiniâtre de ce peuple qui n'avait pas accepté ses fers et qui, jusque dans cette vallée en bordure du front de bataille, affirmait ses préférences et affichait son caractère original, à la fois tenace, plaisant, utilitaire et fin, amoureux de la vie, et de sa vie à lui.

Elle connut Thann, si jolie au débouché de la vallée, à l'entrée de la plaine, au bord de la Thur, effilant, entre les derniers contreforts arrondis des Vosges, la flèche ajourée de Saint-Thiébaut qui se dresse en l'air si aiguë, si mince, si délicatement ouvragée qu'elle semble appeler les rayons du soleil pour les sertir dans ses pierres comme des diamants. Elle aima ses rues propres et étroites, quelques-unes douloureuses aux maisons éventrées, qui aboutissaient aux riants vignobles du Ringen, ses quais minuscules baignés par le torrent, son aspect ouvert et aimable jusque dans les ruines, ses vieilles maisons aux toits pointus, faites pour la vie intime, et que l'on devine transmises dans la même famille de génération en génération, son cimetière même, blanc et clair, dont les inscriptions sont parfois pareilles à des invocations à la France : *Tué au siège de Belfort, Chevalier de Saint-Louis, Officier de la Légion d'honneur, dernier Député du Haut-Rhin...* Et même elle trembla pour elle.

Un jour que les obus sifflaient au-dessus de la ville, elle fut emmenée dans une cave où, de leur accent lourd, les uns en allemand, les autres, les tout vieux ou les tout jeunes, en français, les habitants rappelaient les anciens bombardements, les vrais, ceux de 1914 et ceux de 1915, qui avaient détruit Vieux-Thann, qui avaient fait des morts et des blessés en grand nombre et menacé la cathédrale dont les vitraux avaient souffert. La cathédrale ! un sacrilège. Ne sait-on pas que le clocher de

Thann est une gloire? *Celui de Strasbourg est le plus haut*, convient le dicton populaire, *celui de Fribourg est le plus gros*, mais *celui de Thann est le plus beau.*

— Pourquoi ne partez-vous pas? fut tentée de demander Mme Bermance à ses compagnons de captivité. La France vous recevrait.

Elle ne posa pas la question, parce qu'elle y avait en elle-même répondu, comme si déjà elle était de Thann. On ne quittait pas une ville comme celle-ci, et surtout on ne quittait pas ce morceau d'Alsace libéré. Mieux valait vivre sous le canon ici qu'en paix dans l'esclavage d'avant-guerre. Ainsi communia-t-elle dans le sentiment alsacien, et ce fut dans une cave de la ville.

— Et puis, lui expliqua M. Ritzen à son retour à la villa, ici l'on ne manque de rien. La France fait bien les choses. Nous sommes ravitaillés largement. Ce n'est pas comme aux premiers jours où l'on s'invitait à manger du pain blanc.

Il ajouta sur un ton confidentiel :

— On travaille aussi. Nos usines transformées fabriquent des obus, celles de la Doller surtout des accessoires, bagues, fusées, celles de la Thur des obus de 155. La nôtre, qui a été bombardée par avion, est par là même camouflée. Nous avons laissé tous les dégâts apparents et réparé par-dessous.

Et avec un bon gros rire, il conclut :

— Nous leur préparons des pruneaux sous le nez. Sous le nez : aucun industriel français ne fabrique des munitions si près des lignes. Et d'autres usines pro-

duisent des toiles pour avions, des gazes pour pansements, des masques contre les gaz asphyxiants...

Un matin que des soldats relevés, tout boueux de la boue de l'Hartmann, cherchaient dans Thann leur cantonnement, une vieille s'approcha d'eux et les salua :

— Bonsoir, mes frères.

Bonsoir? les fantassins se mirent à rire. Elle rit avec eux, montrant sa bouche édentée. Ils lui demandèrent un renseignement. Elle répéta son : *bonsoir, mes frères*. Une voisine intervint :

— Elle ne sait pas autre chose en français. Elle a appris ces trois mots pour vous.

Alors un des soldats s'approcha et lui serra la main :

— Bonsoir, la mère.

Elle dut comprendre, car sa figure crevassée s'illumina. La voisine, cependant, offrait une pièce de sa maison aux fantassins errants. A Mme Bermance que Maria accompagnait et qui avait assisté à la scène, devant la cathédrale, elle expliqua la hiérarchie populaire des cantonnements :

— Les chasseurs, c'est ce qu'on aime le mieux. Ils savent si bien quêter l'hospitalité et ils prennent si peu de place. Les artilleurs sont pleins d'entrain, mais il leur faut beaucoup d'espace à cause de tout leur fourbi. La cavalerie, on la trouve fière, mais elle est si distinguée...

— Tout le monde connaît cette vieille, assura Maria : elle a plus de quatre-vingts ans. Dès le commencement, elle avait appris à dire : *Bonsoir, mes frères.*

Dès le commencement? Dès l'arrivée des Français.

Les deux femmes s'étaient arrêtées, pour écouter ce dialogue, devant le portail principal de l'église. Relevant la tête, Mme Bermance en découvrit la beauté. Sous la rosace, les trois tympans sculptés offraient leurs trésors et, sur une fragile colonnette séparant les voussures des deux tympans inférieurs, se dressait la *Vierge à l'enfant*. C'est une statue du quatorzième siècle qui est un prodige d'harmonie. Elle inspire immédiatement le premier verset de l'*Ave* : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. » La Vierge porte dans ses bras un enfant Jésus qui est tout rire et caresse et qui, levant sa petite main, lui touche familièrement le menton. La piété s'accompagne ici d'une sorte de bien-être familial qui sent la maison alsacienne.

— Oh ! regardez ! dit Mme Bermance à Maria. Comme cet enfant est mignon !

Maria le regarda et fondit en larmes. Mme Bermance s'en étonna : pourquoi la jeune fille était-elle, ce matin-là, si nerveuse et sensible?

Cependant M. Ritzen insistait pour que Mme Bermance acceptât de venir à la Roseraie, qui est le nom de la villa des Helding au-dessus de Thann et de Bitschwiller. Il exigeait la présence de Maria.

— Tout le monde est en deuil, disait-il. Mais il y a l'Alsace. La guerre a ses obligations quand on veut la victoire.

Mme Helding vint en personne rendre visite à

Mme Bermance. C'était une femme déjà âgée, ou prématurément vieillie, d'une distinction extrême et dont la bienveillance attirait immédiatement la sympathie, rayonnait autour d'elle.

— Je désire, madame, que vous nous compreniez, afin que vous emportiez de nous un souvenir plus qu'amical, affectueux. A quatre ou cinq kilomètres du front comme nous sommes, nous devons entretenir le courage et l'entrain de ceux qui se battent et nous n'avons pas le droit de leur montrer nos douleurs et nos inquiétudes. Dès la première heure, nous nous sommes promis ici, dans cette vallée, que nos chagrins n'attristeraient personne, n'ôteraient à personne autour de nous la moindre parcelle d'énergie, puisqu'il faut vaincre. J'ai perdu mes deux fils. Le second a été tué à l'Hartmann comme le vôtre. Il appartenait au 152e régiment. Il défendait sa maison presque devant nous. Alors j'ai mis mes fils en chapelle au fond de mon cœur, tout mon être leur appartient, et je puis montrer aux autres un visage souriant.

— J'irai chez vous, madame, murmura Mme Bermance conquise. Et je m'explique mieux, maintenant, ce que m'écrivait André.

— Oserai-je vous demander ce qu'il vous écrivait et qui vous paraît plus clair aujourd'hui?

— Il m'écrivait, madame : « Tué pour tué, je préfère que ce soit en Alsace. »

— Ah ! le brave enfant ! Il nous aimait.

Les yeux, les beaux yeux tristes de Maria, s'humec-

tèrent une fois encore. Était-ce son pays qu'André avait aimé en elle? Et ne lui avait-elle pas rendu, en l'aimant elle-même, la tendresse de son pays? Tandis que Mme Bermance songeait, devant ce cri sincère de Mme Helding, que s'il est un égoïsme maternel, il était aussi un égoïsme alsacien qui acceptait pour la cause tous les sacrifices. Mais son fils n'avait-il pas promis dans Mulhouse, à une jeune fille inconnue, de rester pour toujours sur ce sol délivré?

...La Roseraie, propriété des Helding, — spacieuse villa aux tuiles coloriées, jardins, pelouses et bois, — s'élève au-dessus de Bitschwiller, au flanc du Rossberg, montagne qui, sur la rive droite du torrent, s'oppose à la chaîne de l'Hartmann et du Sudel sur la rive gauche, et borde au sud le vallon. Une route nouvelle la longe, qu'on achevait de construire, qui franchirait le Rossberg et réunirait la vallée de la Thur à celle de la Doller, Thann à Masevaux. Des territoriaux y travaillaient avec une équipe d'habitants. Déjà on l'avait baptisée la route Joffre : le généralissime n'avait-il pas promis à Thann même de respecter les libertés alsaciennes et de favoriser leur essor? Le premier ouvrage lui appartenait.

De la terrasse, on voit, comme des caps battus par la mer, les Vosges s'écrouler dans la plaine, l'immense plaine qui s'étale jusqu'au Rhin, portant la tache noire de la forêt du Nonnenbruch et la tache claire de Mulhouse qui, les jours de soleil, fait comme

une poussière d'or. Et entre les courbes noires des monts se dresse la tour octogonale de Saint-Thiébaut de Thann dont s'effile dans le ciel la flèche portée par la lumière.

M. et Mme Helding qu'assistait leur fille unique, pour recevoir dignement Mme Bermance dont le fils était mort pour l'Alsace et qui, intérieurement, se reprochait son acceptation, et avec elle M. Hill, l'un des chefs de la Croix-Rouge américaine dont le frère avait été tué le même jour à l'Hartmann où il menait sa section sanitaire, et la grande romancière des États-Unis, miss Eliane Word, avaient réuni quelques personnes, de celles qui pouvaient le mieux parler du vieux pays : le docteur et Mme Oberlin de Wesserling ; Mme Siegel, exilée de Mulhouse, dont le fils, Anselme, mobilisé dans l'armée allemande et dirigé sur le front oriental, avait dû s'enfuir, car il avait été porté déserteur quelques mois auparavant, — on le savait par les journaux venus de Suisse, — et dès lors n'avait plus donné de ses nouvelles ; Mlle Lisbeth Siegel, sa fille, quinze ou seize ans, presque une enfant ; M. et Mme Ritzen et Maria ; Mme Rauth, de Moosch, une jolie veuve de la guerre, dont le mari, demeuré Français, avait été tué à la bataille de la Marne ; le docteur Berger qui, avant la guerre, avait été l'âme de la résistance contre le joug allemand et qui, évadé de Strasbourg, avait pris du service dans l'armée française et dirigeait, avec une compétence exceptionnelle, un bureau de renseignements, — enfin deux

jeunes sous-lieutenants tout frais descendus des lignes qui se contentaient de dévorer à belles dents, d'écouter la conversation et de regarder le groupe des jeunes filles ou, de préférence, Mme Rauth.

Le menu était conforme aux vieilles traditions : il comportait ce civet de lièvre aux nouilles, — le lièvre avait été tiré par les officiers dans les ravins du Sudel, — qu'un bouquet garni, thym, laurier, oignon, échalotte, clous de girofle, assaisonne et parfume, mêlant sa saveur à celle du vieux cognac versé goutte à goutte sur les morceaux dorés, et ce parfait de foie gras, rose et fondant, cuit au four dans sa croûte, qui figurent à juste titre parmi les plats auxquels l'Alsace doit sa réputation gourmande ; au dessert, la tarte aux quetsches conservées comme fraîches, coupées en deux, saupoudrées de sucre et d'un peu de cannelle sur la pâtisserie devenue croustillante à la cuisson. Les rois de France et les maréchaux ne craignaient pas de prendre à Strasbourg leurs pâtés et leurs maîtres d'hôtel. Il fallait de toutes manières conquérir à l'Alsace ces étrangers d'outre-mer qui tardaient beaucoup à entrer en lutte pour la cause de la liberté. Les jeunes gens, au bout de la table, sortaient des tranchées avec un noble appétit. Mme Siegel, qui avait souffert à Mulhouse des restrictions avant de pouvoir gagner la Suisse et de venir ensuite s'installer à Saint-Amarin d'où elle guettait le retour à son domaine de l'Abbaye à Dornach, retrouverait, non sans satisfaction, la cuisine nationale. Ainsi Mme Hel-

ding avait-elle mille raisons de soigner ses hôtes.

Déjà l'Américain, désireux de s'instruire, posait des questions :

— Quand les Français sont arrivés, qu'avez-vous ressenti?

Ce fut comme si l'on avait demandé publiquement à une jeune mariée l'aveu de son amour conjugal. Tous les assistants se recueillirent. Le docteur Oberlin, de Wesserling, regarda sa femme qui, brune et les traits réguliers, ressemblait à une madone espagnole, et encouragé par elle il répondit le premier :

— Ma femme, heureusement, était allée à Urbis ce matin-là, de très bonne heure. Urbis, vous le savez, est un petit village à deux ou trois kilomètres de Wesserling, sur la route du col de Bussang. Le curé l'avait priée de tenir l'harmonium à l'office. Sans cette circonstance, elle m'eût enfermé à la cave, sans pitié, car les projectiles tout à coup nous arrivèrent de la montagne. Quelques jours avant la déclaration de guerre, j'avais acheté à Épinal un petit manuel de l'officier de réserve. La balle du fusil Lebel y était dessinée dans son calibre exact. Une balle s'étant fixée dans la boiserie d'un établi voisin de ma maison, je la dégage et je l'applique sur mon dessin. Pas de doute : c'était bien une balle du Lebel. Je l'ai embrassée. Elle m'annonçait les Français comme les hirondelles annoncent le printemps. Et voilà que les soldats allemands qui étaient encore dans le village s'en vont. Et voilà que les pentes du côté d'Urbis et du côté d'Odern se fleu-

rissent de pantalons rouges et de culottes bleues, fantassins et chasseurs. Il en arrivait de partout. Je me suis mis à pleurer, et je leur ai ouvert ma porte : « Mes amis, vous êtes chez vous. »

Mme Oberlin, qui l'a écouté dans sa pose de Vierge de Murillo, complète son récit :

— A Urbis, je jouais de l'harmonium et je n'avais rien entendu. Pas un coup de canon, pas un coup de fusil. Quand on fait de la musique, on est tout à sa musique. Je sors de l'église et je vois là, sur la place, devant moi, un petit hussard tout jeune sur son cheval : « Malheureux ! lui dis-je, vous êtes tout seul? » Il s'est mis à rire de ma frayeur. J'entendrai ce rire frais d'enfant, je verrai ce gentil visage toute ma vie. — « Oh ! non, madame, rassurez-vous. Nous sommes beaucoup. » En effet, il en vient d'autres, et puis des chasseurs à pied. Je suis trop émue, je rentre à l'église et je remercie Dieu sur l'harmonium avant de descendre à Wesserling.

— Mon fils passait, madame, dit timidement Mme Bermance qui se souvenait d'une lettre d'André racontant son entrée en Alsace : n'avait-il pas, défilant devant l'église d'un village, entendu jouer à l'intérieur sur l'harmonium le chant du *Magnificat*?

Après la voix de la vallée de la Thur, voici Mme Siegel qui donne celle de Mulhouse :

— Notre propriété est proche le pont de Dornach, et Dornach, monsieur, est un faubourg de Mulhouse. On appelle notre maison « l'Abbaye », parce que c'est un ancien couvent désaffecté, mais

bien avant la Révolution, et vendu par les religieux volontairement.

Les Américains ne pouvaient comprendre cette parenthèse. Mme Siegel entendait se séparer des excès antireligieux de la Révolution, et ne se souciait pas de trouver dans son héritage des biens nationaux. La catholique Alsace s'affirmait nettement dans cette réserve. Elle reprend aussitôt :

— Mon père, très âgé, était alors dans une torpeur qui se prolongeait depuis de longs mois, dormant presque sans interruption, ne prenant plus aucun intérêt aux événements, même les plus rapprochés. Il avait vu partir son petit-fils mobilisé, sans manifester la moindre émotion. L'entrée des Français l'a réveillé : pas la première, qui se fit sans résistance, mais la seconde. Il n'avait pas entendu le grondement du canon qui accompagna la retraite après le triomphe. Mais, dix jours après, lors de la deuxième bataille, nous étions aux toutes premières loges, au pont de Dornach. Les obus sifflaient au-dessus de nous et éclataient avec fracas, et nos troupes, brusquement, reprirent possession de la ville. Ma fille aperçut la première nos soldats. Elle était si émue qu'elle ne pouvait parler. — « Maman, dit-elle enfin dans ses sanglots, *ils* sont là de nouveau. Criez-le à grand-père. Il est un vieux Français, peut-être il comprendra. » Je m'approchai de lui, je lui annonçai que les Français occupaient sa chère ville de Mulhouse et qu'il allait redevenir Français. Il m'a regardée, il s'est redressé et il a

dit : — « Un Français n'a pas à redevenir Français. » A partir de ce moment, il a retrouvé toute sa lucidité. — « Comment ces choses ont-elles pu s'accomplir pendant que je dormais? » demandait-il. Si vous l'aviez vu entouré des blessés de l'Abbaye ! Ils étaient fiers de lui. Ce réveil, n'était-ce pas leur œuvre? et papa les questionnait : — « Que fait Joffre? où est Pau? » Il parlait de *nos* troupes, de *nos* Alliés les Anglais, il s'indignait de la violation de la Belgique. Pauvre père ! Je n'osais pas troubler ses illusions en lui révélant que nos troupes avaient dû évacuer la ville. Mais il prêtait l'oreille à tous les bruits et bientôt nous ne pûmes le lui cacher. Le soir, il s'est alité et quelques jours plus tard il s'endormait, cette fois, pour toujours.

Mme Siegel, qui avait penché la tête à la fin de son récit, la relève pour ajouter :

— Il ne sera plus là quand Mulhouse sera définitivement rendue à la France. Du moins a-t-il vu nos soldats dans sa ville.

Elle se tait. Mais ce vieillard réveillé du demi-sommeil de la mort prochaine, pour déclarer qu'un vieux Français n'a pu cesser d'être Français, continue, de sa voix d'outre-tombe, d'annoncer à ses compatriotes la délivrance. Mme Bermance revoit son fils entrant dans Dornach, arrêté avec sa section devant une charcuterie dont le marchand ouvre la porte et distribue l'étalage, puis embrassant cette jeune fille qui lui demandait de rester, et qui devait ressembler à Maria, et qui était devenue Maria. Elle

réalise sur place les lettres qu'elle a reçues d'André pendant dix-sept mois.

M. Helding, M. Ritzen disent l'entrée des Français dans Thann le 7 août : d'abord une patrouille de chasseurs qu'on entoure tandis que les fonctionnaires observent cette population haletante, notent, pour les dénoncer, les imprudents qui se compromettent ; puis c'est un bataillon tout entier, une batterie de 75.

Un des convives n'a pas encore parlé. Pourquoi les regards du maître et de la maîtresse de maison se tournent-ils comme naturellement de son côté, lorsque miss Eliane Word, revenant au monde des idées, interroge l'un ou l'autre sur les forces intellectuelles et morales qui sont en conflit dans la guerre, et sollicite des explications sur la philosophie allemande, la religion allemande, le vieux dieu allemand? Il porte sur son uniforme de lieutenant la rosette de la Légion d'honneur et au col le caducée qui est l'insigne des médecins-majors. Brun, la moustache courte et noire, les traits irréguliers et tourmentés, un de ces visages de la Renaissance italienne incendiés d'ardeur mystique ou païenne, il a des yeux étranges de velours sombre éclairé de lueurs fauves, dont la fascination s'exerce à distance. C'est le docteur Berger, le mystérieux et ancien adversaire de la puissance germanique. Il prélude d'une voix nonchalante dont les inflexions câlines deviennent peu à peu autoritaires, et il a des gestes de magnétiseur qui impose sa volonté.

— La philosophie allemande, la religion allemande, le vieux dieu allemand ne sont qu'un. Pour l'Allemagne il n'est que la Force, il n'est que Wotan. Vous connaissez, miss, le miracle de sainte Odile. Son père, le duc d'Alsace, la voulait contraindre à épouser un seigneur de son entourage. Comme elle s'était consacrée à Dieu, elle s'enfuit pour échapper à la colère paternelle. Poursuivie, elle allait être rejointe, car un énorme rocher lui barrait le passage. Elle invoqua le secours de Dieu et le rocher s'ouvrit. Alors le duc d'Alsace lui cria : — « Maintenant, tu peux revenir. Ton Dieu est plus puissant que le mien. » Pour sauver Odile, il a fallu le témoignage de la force. Ainsi l'Allemagne ne cédera l'Alsace que par la force.

— Mais la force, objecte miss Word, n'exclut pas la générosité, ni la pitié.

— Si, reprend l'envoûteur, la pitié, la générosité, la chevalerie risqueraient de la diminuer. C'est pourquoi l'Allemagne se les interdit au nom, assure-t-elle, de la culture supérieure qu'elle prétend imposer au monde. Vous verrez ses sous-marins, quand elle le jugera utile, torpiller vos vaisseaux. Elle nous méprise de pratiquer les vertus des honnêtes gens auxquelles le rôle messianique qu'elle s'attribue ne lui permet pas de s'arrêter.

— Vous prêtez à l'Allemagne tout entière la doctrine de son empereur.

— L'Empire est tout entier possédé du démon de l'orgueil et du culte de la force. Frapper l'empe-

reur ne saurait suffire si l'on veut mettre l'Allemagne à la raison pour la paix future. Vous ne connaissez pas ces gens-là. Vous ne pouvez savoir leur dédain pour ce qu'ils appellent nos gentillesses, nos grâces de femmes. Une dame allemande, revenant de France, racontait à Strasbourg avant la guerre, dans un salon allemand où j'étais, par obligation professionnelle, en visite, une scène dont elle avait été le témoin. Elle se reposait de ses courses dans quelque grand magasin à la terrasse du Café de la Paix, place de l'Opéra, en face du petit kiosque d'une marchande de journaux. Celle-ci s'était endormie dans sa boutique en plein vent. Les passants s'arrêtaient pour prendre leur journal, laissaient le prix, faisaient même parfois leur monnaie, sans la tricher d'un sou et sans la réveiller. « Les Français, concluait-elle, sont le plus aimable peuple de la terre, mais ils ne sont que cela. » Pourquoi ajoutait-elle cette réflexion finale? Parce qu'elle était incapable, comme tous ses compatriotes, d'observer sous ces détails la solide armature cachée. Il leur faut des statistiques, des chiffres, des totaux : la connaissance des âmes leur échappe. Aujourd'hui, comme je les connais, ils sont indignés, révoltés, exaspérés de la longue résistance française. Ce peuple si gentil, si frivole, bon pour l'amusement, où donc prend-il sa ténacité? Toute l'histoire de France en porte la marque, pourtant, et ils ne s'en doutent pas. Et ils vont s'accrocher à Verdun qu'ils ne prendront pas.

— Vous croyez qu'ils ne le prendront pas? inter-

roge avidement l'Américaine, un peu comme s'il s'agissait d'un match ou d'une course.

Cette question provoque tout le long de la table un murmure, un frémissement, une protestation dont les deux étrangers sont stupéfaits. Ils se regardent l'un l'autre et leur langue leur revient dans l'admiration :

— *Beautiful!*

Eux commencent à comprendre ce que peut être l'âme d'un peuple multiple, divers, léger et versatile en apparence, flexible et solide au fond comme l'acier et unanime dans le péril. Mme Bermance se souvient du lavoir de Chapareillan où pareille question fut posée : le même frémissement, la même protestation l'avaient unie un instant aux paysannes rassemblées. Y avait-il donc un miracle de Verdun destiné à renouveler dans le sang même notre confiance et à subjuguer l'univers? Le docteur Berger achève sa démonstration :

— Et le colosse allemand s'écroulera tout d'un coup. Mais il y faut le temps.

— Combien de temps? réclame M. Hill qui veut des précisions.

— Le temps n'est pas à nous, monsieur. Peut-être un an, peut-être deux, et davantage.

Ce *davantage* jette un froid sur les convives.

— Cela peut dépendre de vous, monsieur, je veux dire des États-Unis. C'est dur, très dur, j'en conviens. Mais l'Allemagne n'est pas encore à bas. Il faut qu'elle soit à bas. Elle recouvrerait bientôt sa puissance d'oppression et menacerait encore le

monde si la paix intervenait maintenant, avant sa défaite absolue.

— Vous croyez à sa défaite? demande miss Word au risque de scandaliser.

— Je n'ai pas à croire ou ne pas croire à sa défaite. Je la vois : elle est là, au bout du chemin. Elle s'avance. Elle n'était qu'un point noir. Depuis quelques jours, devant Verdun, elle grandit. Il le faut.

Et positivement, le magnétiseur la montre du doigt, comme une misérable pauvresse au bout d'une allée de jardin. Il a parlé si nettement, avec un tel accent, les yeux au reflet fauve si étincelants, que son interlocutrice en est toute secouée.

— Comme vous les haïssez ! dit-elle.

Et le docteur, presque à mi-voix, comme un lourd secret, avoue :

— J'aime la haine qu'ils m'inspirent. Elle nous rend clairvoyants et forts.

Car toute sa vie, depuis les premières années écrasées au lycée allemand, est engagée dans la guerre de délivrance.

Puis la conversation quitte les thèmes généraux pour la chronique de la vallée de la Thur, mais la chronique de la vallée de la Thur ne fait qu'illustrer la thèse alsacienne. On y voit le charme opérer : voici un secrétaire de l'administration militaire qui sollicite un poste de combat pour plaire à une jeune fille de Saint-Amarin, et voilà un soldat qui écrit à Mme Rauth, sa marraine de guerre : « J'ai plaisir à me battre pour vous et pour vos sœurs de la

vallée. » Véritablement, les troupes qui défendent ce secteur reçoivent un surcroît de courage et d'élan.

— Il arrive, dit avec indulgence le docteur Oberlin, qu'elles laissent d'aimables souvenirs. Notre peuple les accueille avec trop de confiance.

— Jamais trop, lance avec audace Mme Rauth qui semble pousser le patriotisme à l'extrême.

— Bah ! répond en riant M. Ritzen qui accentue avec candeur cette allusion aux naissances irrégulières, ce sont toujours de petits Français. Et les mères reçoivent une allocation.

A cause des jeunes filles, Mme Helding échange un regard inquiet avec Mme Bermance. La conversation va-t-elle ainsi s'amoindrir? Le docteur Oberlin qui a compris ce regard trace maintenant le portrait du général Serret qui, pendant toute l'année précédente, a commandé la division d'Alsace et qui fut tué dans le ravin du Faux-Sihl au cours des terribles opérations de l'Hartmann :

— Je l'ai beaucoup connu à Wesserling où il tenait son quartier général. Chez nous, il est devenu légendaire. Il avait la foi. Il voulait franchir la montagne, pour aller tendre la main à ceux de Cernay, de Guebwiller, de Munster, de Colmar. Sa certitude était contagieuse. Ancien attaché militaire à Berlin, il ne diminuait pas notre ennemi, l'évaluait à sa valeur et m'assurait pourtant que son moral faiblirait avant le nôtre. La mort même achève la légende de Serret. Il est devenu le génie de la Thur. Il hante les veillées. On l'invoque

comme un protecteur. Quand la tempête fait rage, on pense aux jours sombres de l'Hartmann. Aux sorties d'églises, à Wesserling, à Saint-Amarin, on évoque sa silhouette représentative et bienveillante. Il continue de servir, car il nous empêche de douter.

— C'était un homme, conclut d'un mot M. Helding.

Et Mme Bermance de songer : « L'Alsace l'a pris, lui aussi. Les meilleurs de chez nous sont maintenant couchés dans ses montagnes ou ses vallées. Elle fait son avenir avec nos morts. » Elle est venue pour son fils et, parce qu'il est tombé pour l'Alsace, il semble que la douleur même ne lui soit pas permise. Mais cette dernière révolte d'amour maternel, la confidence que le docteur Oberlin consacre maintenant à la mémoire du général Serret, comme un sacrifice sur l'autel domestique, va l'adoucir, la calmer, la fondre :

— Quand j'ai perdu mon enfant, un beau garçon de dix-sept ans engagé dès le début et tué le vingt-cinq septembre à l'offensive de Champagne, me trouvant en larmes, il m'adressa des reproches : « Pourquoi pleurez-vous? Vous savez qu'il avait communié la veille. Il est tombé face à l'ennemi. Alors? Que souhaitez-vous donc pour lui? Quelle idée vous faites-vous donc de la vie? Votre fils, l'aviez-vous pour vous-même ou pour Dieu? » C'était un grand chrétien. Personne n'a fait à la cause sacrée un don plus complet.

Personne? Les Helding ont donné leurs deux fils, les Oberlin le leur, Mme Bermance le sien,

Mme Rauth son mari, Maria Ritzen son fiancé, M. Hill, son frère. Le docteur Berger a laissé tous les siens à Strasbourg et sa tête est mise à prix. Mme Siegel est sans nouvelles de son fils, déserteur de l'armée allemande, depuis quatre mois. Et les deux jeunes lieutenants reviennent de la région de la mort. Nul ne dresse ce bilan, sauf miss Word, subjuguée, qui a compté les convives. Tous acceptent la subordination au chef qui est la pensée directrice et la volonté.

On se lève de table pour prendre le café dans la verandah. Tandis que les deux lieutenants, découragés par le visage morose et fermé de la belle Maria, entourent la fringante Mme Rauth dont la robe noire de bonne coupe rehausse la grâce blonde, et pour qui le temps de la consolation semble venu, les jeunes filles, après avoir servi les convives, se sont groupées. Mme Bermance est assise dans leur voisinage. Elles parlent de leurs amies de la vallée : de Mlle Allard, de Bitschwiller, qui vient de rompre ses fiançailles avec un officier d'administration, celui-ci ayant promis d'entrer dans un corps de troupes afin de se battre et n'ayant pas tenu sa promesse ; de Mlle Herder, de Willer, tuée l'année précédente pendant un bombardement. Mlle Helding donne ces détails :

— Elle était sortie de la cave pour photographier un éclatement. Ses parents l'ont transportée, déjà morte, au salon. Mais le bombardement a repris : ils ont dû l'abandonner pour regagner leur abri. Le

lendemain ils l'ont enseveli de leurs propres mains, ne trouvant personne.

Et ce tableau d'épouvante ne fait tressaillir aucune de ces enfants. Elles ont accepté le risque et pour un peu regretteraient l'apaisement qui, dans la vallée, a suivi l'affaire de l'Hartmann. Maria Ritzen, cependant, après avoir accueilli froidement Mme Siegel qui a vainement tenté de la distraire en lui parlant de Mulhouse et de l'existence menée sur le front russe par son fils Anselme, s'est approchée de Mme Bermance et la prie d'une voix suppliante :

— Madame, emmenez-moi.

Elle est si pâle, prête à défaillir. De tout le repas, elle n'a rien mangé, rien dit, et Mme Bermance l'a remarqué.

— Venez, dit celle-ci.

Après avoir pris congé des Helding, les deux femmes descendent à pied sur la route de Thann.

— Qu'avez-vous, Maria? questionne, inquiète, Mme Bermance.

— J'étouffe, j'ai besoin d'air. Je vous remercie de m'avoir emmenée, madame.

Pourquoi ne s'est-elle pas adressée à ses parents? Et comment ose-t-elle prononcer ces paroles sacrilèges?

— Ils n'ont parlé que de l'Alsace.

Surprise, et presque scandalisée, c'est Mme Bermance qui va prendre la défense de la cause :

— Les Américains, Maria, ont compris la question d'Alsace-Lorraine. Ils la feront connaître chez eux. Et moi-même, depuis que je suis avec vous, je

ne me reconnais plus. On vit ici autrement qu'ailleurs. On a l'impression que la vie a plus de prix, et que cependant il la faut donner sans arrière-pensée. Je ne regrette pas d'être venue, bien que je regrette un peu ma solitude où je suis plus à l'aise pour me souvenir. Il me semble que je connais mieux mon fils. Il avait votre ardeur à vivre, votre enthousiasme et votre acceptation presque gaie.

— Ah ! dit Maria, vous nous comprenez mieux ! Écoutez-moi.

Ces dames arrivaient devant la maison des Ritzen. Un chasseur à pied, sa bicyclette posée contre le mur, un pli à la main, attendait. Il vint à Mme Bermance, lui demanda son nom et lui remit l'enveloppe : de la part du commandant. Le commandant Duffauge, rentré de permission, se mettait à la disposition de ces dames et les attendrait le lendemain, si elles pouvaient se rendre à Willer où il convoquerait l'aumônier et les camarades d'André. Plus tard, il ne serait peut-être plus temps, le bataillon attendant les ordres pour remonter en ligne.

— Nous irons, acquiesça Mme Bermance qui eût préféré s'y rendre seule.

Elle ajouta pour la jeune fille :

— Après, je repartirai.

— Déjà? murmura Maria qui était restée décontenancée, comme si une occasion qu'elle recherchait était perdue. N'avait-elle pas demandé à Mme Bermance de l'écouter? Mais celle-ci, maintenant, songeait à l'entrevue du lendemain.

V

AU PAYS D'ANDRÉ BERMANCE

Le soir, M. Ritzen, aussi fier du déjeuner offert par les Helding que s'il l'eût donné lui-même, compléta la chronique de l'Alsace en guerre par le tableau des misères et des vexations qu'enduraient ses compatriotes de l'autre côté des lignes. Par la Suisse filtraient les renseignements, les nouvelles. La finesse alsacienne, perfectionnée par plus de quarante ans de lutte contre le plus fort, parvenait sinon à briser les barreaux de la cage, du moins à entr'ouvrir la porte pour laisser passer les messages de vérité.

L'Allemagne jetait le masque d'hypocrisie et entendait mater le petit peuple qui, dans la paix, lui avait tenu tête. Mais elle ne tenait pas à ce que l'univers en fût informé : elle opérerait dans l'ombre, à sa manière. Dénonciations, calomnies, arrestations, incarcérations étaient à l'ordre du jour. La déclaration d'un mouchard suffisait aux tribunaux qui distribuaient à la volée les amendes et les jours de prison. A Mulhouse, à Guebwiller, à Colmar, on proscrivait les affiches, les inscriptions, les étiquettes françaises, on perquisitionnait à domicile. Des détectives, venus de Berlin, écoutaient aux portes et for-

çaient les serrures. Les tracasseries policières se tendaient sur l'existence quotidienne comme les fils d'une immense toile d'araignée.

— De Bâle à Wissembourg, conclut-il, ce n'est qu'un cri. L'Alsace attend, frémissante, le moment où la libération lui apportera, mais alors pour toujours, sous les plis du drapeau français, la fraternité, la liberté tant convoitées. Plus de ces entrées bruyantes pour disparaître ensuite après avoir compromis les populations ! L'Alsace souffre, mais elle espère. Pourvu que ce jour ne tarde pas trop, madame, de crainte que ne se réalise la prophétie lancée par un capitaine allemand : « Si jamais nous devions nous retirer, l'Alsace ne serait plus qu'un tas de pierres !... »

Il agitait sa puissante carrure en proférant ce vœu. Sans doute, n'ayant pas suffisamment paru à son avantage à la Roseraie, désirait-il naïvement de briller à son tour devant les dames. Mais rien que par son aspect physique et l'expression visible de sa volonté, il aidait à comprendre le long drame alsacien. Un peuple composé de tels individus ne se laisserait jamais tyranniser. Il exigerait toujours son dû. Et Maria regardait son père avec effroi, comme si tant de force et de sûreté décourageaient sa confiance filiale.

— Le 31 août, reprit-il, après la seconde évacuation de Mulhouse, nous avions vu passer à Thann les troupes françaises en retraite. Nous connaissions l'abandon de Guebwiller...

— Mon fils en est parti le dernier, dit Mme Bermance, se souvenant des lettres d'André.

—... A Thann il ne nous restait plus qu'une petite garnison, la valeur d'un bataillon. Nous interpellions les officiers, les soldats : « Ne partez pas. — Nous attendons les ordres. » Dans toute la vallée de la Thur, c'était la même angoisse. Sur le pas des portes, les femmes guettaient les nouvelles, et de village à village les enfants assuraient les liaisons. Telle ou telle famille, s'estimant plus exposée par ses manifestations françaises, préparait ses paquets, nouait ses baluchons pour passer la montagne. Je n'avais pas caché mes sentiments. Une jeune fille, des enfants, en guerre, c'est gênant pour affirmer ses convictions. Les Allemands sont terribles dans les représailles. Cependant j'étais résolu à rester sur place. Les Alsaciens fidèles ont vu passer les guerres et les révolutions, ils sont restés. Ils ont été les plus forts. Et Thann est demeuré français...

Rentrée dans sa chambre, Mme Bermance put songer librement à l'entrevue du lendemain. Elle allait interroger ceux qui, les derniers, avaient vu André vivant. Dans quelles dispositions avait-il marché à la mort? Pour une chrétienne comme elle, c'était la question capitale. Avec quelle émotion, avec quelle jalousie sacrée elle avait entendu, au déjeuner de la Roseraie, l'allusion du docteur Oberlin à la fin religieuse de son enfant !

Elle alla chercher, dans la correspondance qu'elle

gardait toujours avec elle, la lettre où le commandant Duffauge rendait témoignage à son officier, et la voulut relire à la veillée comme une préparation à sa visite à Willer. Cette lettre était datée des premiers jours de l'année. Le 15e bataillon de chasseurs, relevé, était descendu de la fatale montagne. Déjà elle avait reçu, par les soins du maire de Chapareillan venu en personne le 1er janvier, à la Colombière, l'annonce officielle.

Bitschwiller, ce 3 janvier 1916.

Madame,

J'ai voulu attendre, pour vous parler de votre fils, que vous ayez appris la triste nouvelle, et je vous apporte, non pas des consolations, mais en même temps qu'un juste hommage à ses qualités d'homme et d'officier, quelques détails sur sa fin. Sans vouloir comparer mes regrets aux vôtres, laissez-moi vous dire ce que m'a fait éprouver la perte d'André Bermance. Je le tenais pour le meilleur officier de mon bataillon. J'aimais son entrain, sa gaieté, le bonheur de vivre qu'il respirait, sa passion du métier, sa conscience à l'accomplir, son amour de l'Alsace, et sa foi dans la victoire.

Commandant de compagnie, il était infatigable. Il communiquait à ses hommes son audace, son adresse, son ardeur, sa certitude, et savait les distraire par un mot heureux et familier dans les pires traverses. J'avais pu l'apprécier tout spécialement dans les opérations de juin qui aboutirent à la prise de Metzeral où il fut

blessé. Une large part de notre succès lui revient, et nulle croix de la Légion d'honneur ne fut mieux méritée.

Deux fois il m'avait aidé à reprendre le sommet perdu — par d'autres — de l'Hartmannswillerkopf, le 26 mars de concert avec le 7e bataillon de chasseurs, et le 16 octobre. Le 16 octobre, il n'appartenait pas au bataillon. Détaché à la suite de sa blessure à l'état-major de la brigade, il trouva le moyen de nous rejoindre comme officier de liaison et me rendit les plus grands services.

A la brigade il pouvait suivre la préparation des nouvelles opérations destinées à dégager largement le front de l'Hartmannswillerkopf. Quand il les sut imminentes, il sollicita le commandement d'une compagnie. Le sort voulut que l'un de mes capitaines, dès longtemps malade et luttant vainement contre son mal pour garder son poste au combat, fût évacué le 15 décembre. Le 19, votre fils nous arrivait, rayonnant, et je vois encore son entrée dans mon poste de commandement : « — Alors, mon commandant, me dit-il, nous irons coucher à Guebwiller? C'est moi qui en suis parti le dernier en 1914. » Certes, je croyais au succès. Et cependant sa jeunesse, son enthousiasme l'exaltaient encore.

Nous eûmes des journées très rudes. Le 21 décembre, mon bataillon attaquait sur les pentes est de l'Hartmann, par le vent et la neige. Nous nous heurtâmes à des réseaux de fils de fer et à des défenses mal détruites. Cependant les hommes, soulevés par des officiers tels que votre fils, s'emparèrent des premières

positions ennemies et les gardèrent. Les jours suivants, le bombardement ennemi devint terrible. Il fallait tenir et l'on tint. Votre fils, qui redoutait une contre-offensive allemande sur le front de sa compagnie, était monté le matin du 25 sur un sapin qui lui servait d'observatoire. Mais ce sapin ébranché le dissimulait assez mal. Il tomba, atteint d'une balle au front. Sa dernière parole fut : « Gardez-vous. Ils viendront. » C'était le testament d'un chef. Nous fûmes relevés le 26. Le 28, le régiment qui nous avait relevés fut attaqué en effet, mais nous l'avions prévenu. Les hommes ont ramené son corps en arrière. Il repose au cimetière de Moosch.

Tels sont les détails exacts de cette fin de soldat. Je m'incline très bas, madame, devant votre douleur. Je sais quelle tendresse, quelle adoration filiale il avait pour vous. A la guerre, on confie mieux son cœur, et il m'avait parlé de vous qui l'aviez mis une seconde fois au monde, en l'élevant toute seule. Le grade confère une sorte de paternité spirituelle. C'est elle qui me permet de vous parler ainsi et de vous dire que, mieux que tout autre, je m'associe à votre deuil.

Mais, à connaître l'élévation des sentiments de votre fils, je devine les vôtres, madame. Et si je ne vous propose pas de consolation, du moins je puis vous dire : Soyez fière de lui, vous en avez le droit et le devoir. Il est glorieusement tombé face à l'ennemi, dans l'accomplissement d'une tâche sacrée, et sur cette terre d'Alsace qu'il n'avait jamais quittée depuis le début et qu'il aspirait à délivrer, fût-ce au prix de sa vie. Soyez

fière de lui : le sacrifice de cette jeunesse régénérera la France.

Que Dieu vous aide à accepter cette dure épreuve, madame. C'est le désir, croyez-le, de celui qui repose dans le cimetière militaire de Moosch, à l'ombre du drapeau tricolore.

Commandant Duffauge.

Le ton du chef se teintait de cette *paternité spirituelle que le grade confère.* Mme Bermance n'avait jamais relu cette lettre sans en recevoir du réconfort. Comme un bon Samaritain, le commandant Duffauge l'aidait à porter sa croix. Demain elle l'interrogerait, demain il lui parlerait d'André. Et cependant la perspective de cette entrevue lui causait une sorte de malaise : « Que me dira-t-il de plus? songeait-elle. Qu'André ait fait son devoir, j'en suis bien certaine. Je n'ai jamais douté de son courage, et j'aurais plutôt craint sa témérité. Mais s'est-il préparé à la mort? Le commandant, qui, je le vois bien à l'accent de sa lettre, est un croyant, y eût fait allusion. Et l'aumônier ne m'a pas écrit. Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit, comme son chef, comme ses camarades? »

Elle redoutait l'ardeur de ce grand garçon, actif et gai comme son père, et comme lui éclatant de la joie, de l'orgueil de vivre, et comme lui, plus tôt que lui, frappé en pleine force. Elle se souvenait qu'adolescent il ne pensait à Dieu que les jours de beau temps. Les nuages s'étaient amassés autour de lui,

la tempête avait éclaté sur lui, dans cette région tragique de l'Hartmann, terreur de tant de mères. Comment, avec quelle lumière avait-il accueilli et traversé les ténèbres de la mort? Maintenant qu'elle allait le savoir, elle avait peur. Car elle eût souhaité qu'il eût lui-même fait de son sacrifice une divine offrande.

Elle en était là de ses réflexions, quand elle entendit un craquement du parquet presque devant sa porte, comme si quelque présence nocturne était décelée. Sans doute quelque vieux meuble, travaillé par le temps, dans la chambre voisine, ou dans le corridor, lui avait-il donné cette impression. Mais le bruit se renouvela comme si l'on s'éloignait. Elle se décida à ouvrir sa porte. Il n'y avait personne. Cependant elle crut apercevoir, à l'extrémité du couloir, vers la cage de l'escalier, une ombre qui s'évanouissait au tournant. Il était déjà bien tard, minuit passé, pour que ce fût une servante remontant à sa chambre après son service. Les Ritzen ne veillaient pas au delà de dix heures. Elle avait dû se tromper.

A moins que ce ne fût Maria dont une parole lui revenait brusquement à la mémoire. Lorsqu'elle était rentrée avec elle à la villa, après le déjeuner des Helding, la jeune fille ne lui avait-elle pas dit : « Écoutez-moi »? La présence du chasseur qui apportait le pli du commandant Duffauge l'avait empêchée de parler. Qu'avait-elle de particulier à lui révéler? Et si c'était elle, pourquoi venait-elle, la nuit, dans le silence de la maison, et pourquoi s'enfuyait-elle, comme un voleur surpris, sans être entrée, sans avoir osé entrer?

D'autres circonstances, comme des personnes qu'on n'a pas appelées et qui viennent se joindre à un cortège, se présentaient l'une après l'autre à sa pensée. A Bussang, dès leur première rencontre, Maria, après l'avoir installée à l'hôtel, avait ajouté : « Je vous parlerai demain. » Au cimetière de Moosch, elle avait murmuré : « Je n'ai que vous, madame. Si vous saviez ! » Et ces paroles n'étaient rien encore auprès du regard de détresse plus éloquent, plus pressant, plus angoissé qui tant de fois, l'implorant, s'était posé sur elle. Oui, c'était Maria qui, tout à l'heure, était derrière la porte. Pourquoi cette visite cachée et pourquoi cette fuite? Avait-elle donc un secret à lui confier, qu'elle ne pouvait confier ni à son père ni à sa mère?

Mais pourquoi se créer ces craintes chimériques? Dans les vieilles maisons, bien souvent, les planches geignent sans avoir été foulées, comme si d'invisibles présences appuyaient encore sur leur bois vermoulu, présences invisibles de ceux qui nous ont précédés et qui, ne se décidant pas à nous abandonner, continuent d'habiter avec nous. Que de fois, à la Colombière, elle s'était réveillée en sursaut, croyant entendre marcher son mari et, plus tard, son fils absent ! L'ombre qu'elle avait cru apercevoir n'était que la projection de sa lampe dans l'obscurité au fond du corridor. Même si Maria, ne pouvant s'endormir, s'était approchée de la chambre pour veiller avec elle et s'était discrètement retirée, pour ne la point déranger, sans avoir frappé, qu'y avait-il

là d'étrange et d'anormal? La jeune fille, mal comprise des siens qui l'eussent voulu voir réagir contre son chagrin, cherchait dans son amour brisé à se rapprocher d'elle, à s'appuyer sur elle, lui donnait la préférence même sur ses parents, quoi de plus simple! C'était cela que signifiaient ses appels des yeux et des lèvres : la tristesse de son isolement, le désir d'un secours. Et même Mme Bermance se reprocha de ne pas lui avoir suffisamment témoigné de tendresse. André l'avait aimée. En souvenir d'André, elle l'aimerait et chasserait définitivement la méfiance venue du chœur de Chapareillan et du scepticisme de M. Lancey.

Le lendemain, quand l'après-midi elle prit avec Maria le chemin de Willer où les attendait le commandant Duffauge, elle voulut sans retard élucider son doute de la nuit et attirer à elle la jeune fille. Était-elle donc plus brave dans son cœur que dans ses gestes extérieurs? Maria avait son visage fermé : Mme Bermance n'osa pas l'interroger, ni lui faire des avances d'affection.

Ces dames furent reçues à Willer dans un petit salon de campagne transformé en bureau militaire, avec une grande table au centre, deux autres, plus petites, dans les coins, pour les secrétaires, et des cartes épinglées aux murs. Elles croyaient trouver le commandant seul, et la salle était remplie d'uniformes. Le travail, dans l'armée, comme le combat, comme les repas, comme la vie et la mort, se fait en

commun. Nulle part il n'y a place pour la solitude. Le commandant écrivait : il avait les traits fins et méditatifs d'un philosophe, un air ascétique dans sa maigreur qu'accentuait une courte barbe noire, tempéré par les yeux bienveillants et par cette attitude aisée, dès qu'il se leva, qui dénote un homme de société et aussi, dès ses premiers gestes, un homme de commandement.

Mme Bermance, surprise par cette foule, avait fait mine de se retirer :

— Nous vous dérangeons, commandant, nous reviendrons.

Déjà il expédiait avec un mot aimable les secrétaires et les hommes venus pour affaires de service, ne gardant avec lui que l'aumônier, l'officier et les soldats qu'il avait convoqués pour cette entrevue et les présentant à ces dames :

— Le père Hellouin, notre aumônier. Le lieutenant Paget, de la compagnie de votre fils. Le soldat Coudrey, son ordonnance, qui fut blessé ce jour-là, et le soldat Liatard qui est de votre pays et qui a reçu le dernier soupir de son capitaine.

Par les fenêtres, on pouvait voir les convois de ravitaillement qui prenaient les routes de Goldbach et d'Altenbach, derniers villages de notre occupation déjà perdus parmi les ravins tourmentés et, au-dessus, les sapinières qui recouvrent les flancs du Molkenrain, massif qui précède l'Hartmann. La montagne maudite était là-bas derrière, au delà de ces premiers contreforts : la montagne maudite d'où

l'on découvrait le vallon de Guebwiller et la plaine d'Alsace pareille à un jardin que l'eau du Rhin baignait, pareille à la terre promise.

C'était bien le fond de toile qui convenait au groupe des chasseurs. Les deux soldats, figures brunes, anguleuses, comme taillées à coups de serpe, impassibles en apparence, avaient gardé leur béret. Des trois autres le visage était découvert : l'aumônier, maigre, frêle, grêle, mince, émacié, n'était qu'une volonté spirituelle ; le commandant Duffauge montrait, sans le chercher, l'ascendant qu'exerce l'intelligence au service de l'autorité ; le lieutenant Paget, tout jeune, imberbe et qui fût à peine sorti du collège en temps normal, portait les signes de cette maturité précoce qui, des enfants de la veille, a fait en un jour de combat des conducteurs d'hommes.

Brusquement, devant ce décor et cette assemblée, Mme Bermance se trouva rapprochée de son fils plus qu'elle ne l'avait jamais été depuis son arrivée, et pas même au cimetière de Moosch. Pour la première fois elle était en présence de ses compagnons d'armes, et dans le voisinage des lieux historiques qu'ils avaient ensemble conquis ou gardés. De ses yeux timides elle fixait avec confiance, en toute sécurité, ces hommes graves et, même les plus jeunes, réfléchis et calmes, réunis pour elle, qui tout à l'heure, dans un instant, parleraient de *lui*.

— Je vous remercie d'être venus, dit-elle. Mon fils aimait son bataillon comme sa famille de guerre.

Autrefois, toute jeune mariée, elle avait présidé

avec une grâce réservée les réceptions qu'offrait volontiers son mari aux conseils d'administration et aux personnages officiels lors des visites aux usines des forces motrices de Chapareillan. Elle avait eu beau vivre retirée depuis son veuvage, sa simplicité directe attirait immédiatement la sympathie avec les mots qu'il fallait dire. Le père Hellouin relevait tout bas le courage de Maria Ritzen que sans doute il avait déjà vue et qui maîtrisait mal son émotion.

— Désirez-vous nous interroger, madame, reprit le commandant, ou préférez-vous que chacun de nous rassemble ses souvenirs et vous les offre?

Sur un signe d'acquiescement à la seconde proposition, avec cet esprit d'ordre qui sait le prix du temps et de la méthode, il commença :

— Je parlerai le premier, si vous le voulez bien, parce que je pourrai vous résumer brièvement les affaires de l'Hartmannswillerkopf, et vous exposer le rôle du capitaine Bermance dans ces opérations, avant de donner la parole à ceux qui l'ont vu au combat et mourir.

Ces dames s'étaient assises en face de lui. Il déploya une carte devant elles et leur montra le massif de l'Hartmann, entre le ruisseau de Wünheim et le ruisseau du Silberloch ou du Faux-Sihl, massif autrefois couvert en entier de hautes futaies, rattaché au Molkenrain par le col de Silberloch, complété, sur la rive gauche du Faux-Sihl, par la croupe de Rehfelsen. Le sommet et les premières pentes étaient, au mois de décembre, à peu près

déboisés ou très largement éclairés par huit mois de combats et de bombardements intensifs, tandis que sur les pentes sud, autour du Rehfelsen, les rochers et les arbres laissaient subsister une certaine indécision sur la nature et les emplacements exacts des défenses adverses. C'était là, sur le Rehfelsen, que devait opérer le 15e bataillon. Ce terrain chaotique, avec ses thalwegs très profonds, ses ravins abrupts et les bouleversements du sol sous l'action continue de l'artillerie, rendait la progression de l'infanterie et l'organisation du terrain conquis, difficiles, — difficiles, mais non certes impraticables.

Par des mots, par des gestes, le commandant, qui s'était levé, peignait la noire région de l'Hartmannswillerkopf, gouffre où tant de vies humaines avaient été englouties, large chaîne mouvementée, tantôt pelée et nue, aux arbres brisés et déchiquetés, faisant comme une blessure, comme une pelade claire dans le manteau fourré des Vosges, et tantôt orageuse et perfide, striée de coupures, de précipices, barrée de blocs de pierres, gardant des restes de forêts ténébreuses, propices aux guet-apens et aux surprises. On n'avait pas cessé de s'y battre depuis que la seconde retraite de Mulhouse avait ramené sur ces pentes, ces plateaux, ces sommets l'incertitude des lignes. Mais il fallait tenir les trois vallées qui étaient devenues aux yeux du monde le symbole de l'Alsace française, protéger spécialement la vallée de la Thur contre les attaques venues de la Fecht qui l'eussent prise à revers, garder Belfort à distance et maintenir notre base

d'offensive pour le cas de nouvelles opérations sur la plaine et le Rhin. Deux fois nous avions conquis la cime de l'Hartmann, reprise par les Allemands, et le 15e bataillon avait eu l'honneur d'être de ces deux victoires dont la seconde lui appartenait tout entière.

— Oui, dit Mme Bermance. C'était le 26 mars et le 16 octobre. Je me souviens. André était si fier de son bataillon. Il m'écrivait : « Le commandant et les hommes ont été splendides. »

Elle-même fut étonnée d'entendre le son de sa voix. Elle avait parlé sans y prendre garde, prise à cet historique d'un corps qui lui rendait plus sensible le passé et projetait une clarté nouvelle sur la vie de son fils au front.

— Le 16 octobre, avait tout bas répété Maria transfigurée par une sorte de vision intérieure.

Comme ces monts embrumés et maussades qu'un rayon de soleil transforme, révélant la douceur riante de leurs contours et de leurs prés fleuris, les traits de la jeune fille s'illuminaient. Elle était redevenue subitement *la plus jolie fille de Thann*, et Mme Bermance en fut frappée, car elle avait vu tout d'abord le reflet de cette beauté reparue dans le regard des jeunes chasseurs présents. Ce regard émerveillé demeurait respectueux. Mais le respect n'exclut pas le désir : il le rend plus lointain, plus voilé, plus délicat. Ainsi, du temps qu'elle était une jeune veuve autrefois, il y avait si longtemps, M. Lancey la considérait elle-même. Y avait-il si longtemps? Mais elle ne voulait pas se le rappeler.

Le commandant écarta l'éloge qui s'adressait à sa personne, mais le retint pour ses hommes :

— Oui, convint-il, le général Serret l'a dit dans son rapport : « Le 15e bataillon, selon son habitude, a été superbe. »

Il citait avec orgueil le témoignage du chef au corps tout entier, non à un individu, comme si le bataillon fût un être vivant dont la tête ne pouvait être détachée. Et parce qu'il ne pouvait parler de l'un de ses subordonnés sans parler de tous, il revint à la guerre dans la montagne. Il en montra la douleur et la grandeur : l'importance de l'homme sur cet immense secteur tourmenté où les liaisons étaient la grande préoccupation du commandement, l'attention constante des yeux, des oreilles au moindre mouvement, au moindre bruit, l'humidité tombant des arbres, suintant du sol, la boue et la neige envahissant les tranchées, pénétrant les chaussures et les vêtements, gelant les pauvres pieds transis, la tristesse des jours sans soleil, la difficulté des ravitaillements en munitions et en vivres, apportés par des mulets, par des chiens l'hiver, et en toute saison par les corvées, le pilonnage continu de l'artillerie, sur ce terrain défoncé, le fracassement des arbres s'écroulant, livrant les vues, la traîtrise des mitrailleuses et des fusils, et les âpres luttes sur un morceau de sol disputé, et le sang et la mort. Il n'épargna rien de ce tableau de vérité.

Mais le tableau de vérité devenait dans sa bouche un tableau de gloire. Oui, la guerre c'était cela, mais bien autre chose encore. Et il dit la volonté

supérieure de l'homme, dominant la souffrance physique et l'angoisse morale, subissant tous les maux, toutes les misères, sachant attendre, patienter, endurer, résister, et sachant encore se dresser, marcher, courir et conquérir enfin. L'homme accomplissait tous les travaux, bannissait toutes les craintes, bravait tous les périls et la répétition quotidienne des mêmes ennuis, s'élevait au-dessus de la mort même, parce qu'il était avec d'autres hommes, parce que la camaraderie le portait, parce que l'un ou l'autre, toujours, faisait un peu de soleil avec sa jeunesse, parce qu'on gîtait sur la même terre et partageait le même pain et la même chaleur, et parce que tous ces hommes réunis composaient le bataillon, plus courageux que chacun isolément, plus décidé, plus énergique et plus croyant.

Et il dit la responsabilité et l'intelligence du commandement, ne cessant pas d'observer, de comparer, d'améliorer, de perfectionner, de vouloir et de transmettre sa volonté des grandes aux petites unités. D'en haut venait la lumière qui peu à peu désagrégerait les ténèbres de la guerre. Et de cette lumière enfin rayonnante jaillirait la victoire.

— Cette victoire, acheva-t-il, notre chef, le général Serret, la voyait avant nous. On l'appellera dans l'histoire le vainqueur de Sondernach et de Metzeral. On aurait dû l'appeler le vainqueur de l'Hartmann. Celui-ci avait la foi et la donnait. Nous pleurons sa disparition. Lorsque, après la prise de Metzeral, — votre fils blessé nous avait quittés,

madame, — le général vint prendre la tête de mon bataillon pour le conduire en personne à son cantonnement, il y eut, entre tous nos chasseurs et lui, comme une communion d'âmes. Devant la mairie de Saint-Amarin, mes compagnies réduites chacune à cinquante hommes, toute boueuses et suivies de leurs brancards encore tachés de sang, défilèrent à une telle allure, avec un tel enthousiasme et une telle sensation de gloire, que le général ne put se retenir de pleurer. Lui, le grand guerrier stoïque, il pleura sur les morts et sur les vivants, non pour les plaindre certes, mais parce que leur puissance de sacrifice lui apparaissait comme le but suprême de la vie. Depuis lors, il a fait de nous ce qu'il a voulu.

Sur cette évocation, le commandant Duffauge parut se recueillir. Dans ce petit salon de campagne transformé en bureau militaire, une chose étrange venait de se passer. Le commandant avait appelé ces dames pour leur parler d'André Bermance. Il avait rassemblé autour d'elles ceux qui le mieux l'avaient connu, Mme Bermance et Maria étaient venues pour recueillir pieusement ses dernières pensées. Or son nom avait à peine été prononcé depuis le commencement de l'entretien, et personne, dans l'assistance, n'avait relevé cet oubli, personne, et pas même sa fiancée, et pas même sa mère. Il n'était, dans le bataillon, qu'une unité, et quand on parlait du bataillon, n'était-ce pas de lui qu'il s'agissait? Pourquoi l'aurait-on mis à part, traité à part, honoré à part? Lui-même eût refusé cette dissociation. Avec

tous les camarades, chefs, officiers, soldats, il faisait corps. Et voici que ces femmes qui l'aimaient acceptaient qu'il fût perdu dans la masse, mêlé à la troupe, compris dans l'ensemble. Elles le retrouvaient dans la misère et dans la grandeur communes. Le commandant avait dit du général : *Il a fait de nous ce qu'il a voulu.* Mais le général était lui-même soumis à une volonté plus haute, et la volonté la plus haute au commandement de la patrie, et le commandement de la patrie revêtait, dans son obligation, la forme même du précepte divin : *Fiat voluntas tua.*

Mme Bermance, au cours de son voyage, avait dû partager sa nourriture et ses pensées avec ses compagnons d'un jour et d'une nuit. En Alsace, elle avait mesuré l'opiniâtreté collective d'un peuple résolu à soulever l'univers pour obtenir liberté et justice. Voici qu'elle était assujettie à cette immense force disciplinée et anonyme que représentait l'armée. Et derrière cette force il en était une autre encore, plus mystérieuse, plus vaste, plus impénétrable, celle qui réagissait subitement dans tous les cœurs, d'un bout à l'autre du territoire, que ce fût au lavoir de Chapareillan ou à la table des Helding au-dessus de Bitschwiller, lorsque avait été prononcé ce mot unique, ce mot fatidique : *Verdun.* C'était la force nationale, venue du fond des siècles au cours desquels s'était composée et unifiée la France, *l'association profonde des vivants avec les morts et avec ceux qui naîtront,* ce qui a duré et ce qui veut durer.

Puis le commandant expliqua les nécessités de

la dernière opération qui devait dégager tout le massif de l'Hartmann. On ne cessait pas de se battre sur ces sommets et sur ces pentes. Mieux valait, plutôt que ces coûteuses actions de détail, en finir d'un seul coup, libérer de toute menace immédiate les importants observatoires des crêtes et peut-être descendre jusque dans le vallon de Guebwiller, pour prendre à revers Cernay. C'était alors le terrain conquis et préparé pour une offensive de grande envergure sur Mulhouse et le Rhin. Dès le commencement de décembre, toutes les dispositions étaient prises, les batteries en place, les troupes désignées, les boyaux, les chemins, les pistes, les postes de commandement, les abris, les dépôts aménagés, les matériaux et les munitions transportés à pied d'œuvre.

— Nous attendions d'un jour à l'autre l'ordre d'exécution. Mais le temps, détestable pendant toute la première quinzaine du mois, ne se relevait pas. Le soir du 19 décembre, j'étais rentré à mon poste de commandement après une tournée d'inspection, quand je vis arriver votre fils. Il était monté à pied de la vallée, car il voulait vaincre sa blessure. Son ordonnance devait le suivre, sa cantine posée sur un des mulets du ravitaillement. Nous l'aimions tous au bataillon, pour sa belle humeur, sa gentillesse, son entrain, sa confiance. Toutes les fois qu'il venait nous voir, c'était fête chez nous. Mais cette fois, il devait tous nous étonner. Je le vois encore touchant presque mon pauvre plafond bas de sa

haute taille, remplissant la porte d'entrée, éclairé et comme détaché en clair sur l'ombre par ma lampe que j'avais dirigée sur lui, le visage rosi par la course et détendu par le sourire, le petit béret crânement posé, découvrant le front, si jeune, si rayonnant de jeunesse et de force, si débordant de vie, de joie, de foi qu'il ressemblait, ma parole, à un archange venu nous visiter dans nos taupinières, pour nous promettre la victoire, à une sorte de saint Michel écrasant le dragon. Je n'exagère pas : l'aumônier était là.

— Nous en fûmes tous frappés et réchauffés, approuva le père Hellouin.

— A tel point, reprit le commandant, que je me souviens de mes premières paroles : « C'est vous, Bermance : vous portez le bonheur sur vous. — C'est vrai, mon commandant. Ça se voit donc? — Que venez-vous faire? En liaison de la brigade? — Pas du tout. Voici l'ordre de la division. Je viens commander une compagnie. Vous me donnerez la mienne, n'est-ce pas, mon commandant? » La chance voulut que ce fût la sienne en effet, celle qu'il avait commandée à Metzeral. Il y trouverait des vides, mais les cadres et la plupart des hommes le connaissaient. Ils l'avaient revu le 16 octobre, et bien d'autres fois en mission d'état-major. Ainsi la difficulté de prendre en main une troupe au moment d'une attaque lui fut-elle épargnée. D'emblée, rien qu'en se montrant, il rétablirait le contact.

Maria avait écouté ce récit avec passion. Ses

yeux en resplendissaient. La vision intérieure qui, tout à l'heure, l'avait illuminée, ne ressemblait-elle pas à l'image que le commandant Duffauge venait de faire apparaître sur le seuil de son poste de commandement, à la veille de la bataille?

Puis, ce fut l'affaire du 21 décembre. Le 15e et le 5e bataillon de chasseurs étaient placés au centre du dispositif, face à la croupe rocheuse et boisée du Rehfelsen, se liant à leur gauche au 152e régiment qui occupait les pentes nord de l'Hartmann, et à leur droite à la 6e brigade des chasseurs, entre le Faux-Sihl et le Ravin-sans-Nom, du côté de l'Hirtzstein. Dans la nuit du 20 au 21, l'ordre d'exécution fut transmis. Le temps avait été beau la veille. A minuit les étoiles brillaient. Mais, dès le matin, la brume recouvrit la montagne. Un peu de neige tomba, juste de quoi marquer les parapets des tranchées ennemies et souligner à l'artillerie ses objectifs. Quand cette brume se dissipa vers neuf heures, le temps apparut favorable. A 9 h. 15 le tir préparatoire commença dans de bonnes conditions de visibilité. Jusqu'à midi tout alla bien. La préparation d'artillerie devait durer cinq heures. Mais à partir de midi, la neige tira comme un rideau sur le paysage brouillé. Le vent soufflait violemment, ramassant la neige tombée et la faisant tourbillonner. Il faudrait partir dans cette tempête. La marche en serait ralentie, on avancerait comme à tâtons. A 2 h. 15 de l'après-midi, ce fut le départ pour l'assaut, tranquille, résolu, dans le vent et la

neige, comme s'il faisait beau. Mais le débouché fut difficile. Le 15e bataillon devait traverser des restes de réseaux électrifiés, rencontrait des défenses intactes, une résistance acharnée. Cependant il dépassait sur la croupe du Rehfelsen les premières organisations ennemies et débordait le Rocher par le sud, tandis que les compagnies du 23e régiment qui lui étaient rattachées réalisaient elles-mêmes une avance sérieuse sur la croupe de Fitzstamm. L'attaque du centre avait, en somme, réussi, mais plus lente, plus difficile, plus coûteuse et moins complète qu'on ne l'avait espéré. A gauche et à droite, les nouvelles étaient assez bonnes : les chasseurs des 27e et 28e bataillons, à droite, avaient franchi le Sihl et le Faux-Sihl et s'étaient portés au rocher d'Hirtzstein ; à gauche le 152e régiment avait débordé le sommet de l'Hartmann, mais sa liaison avec le 5e bataillon de chasseurs paraissait précaire. Le nombre des prisonniers était important.

— Nous les avons vus défiler à Thann, dit Maria à mi-voix. Il y en avait douze cents.

Le commandant Duffauge n'avait pu se dispenser de donner des explications précises et quasi techniques : habitude de chef qui voit l'ensemble et lui rattache les détails. Il s'en excusa et glissa plus rapidement sur les journées suivantes. Aussi bien ne tenait-il pas à élucider les causes d'un échec qui n'était pas imputable à son bataillon et qui gardait une part de mystère :

— Toute la nuit qui suivit, le vent souffla en

tempête et la canonnade fit rage. L'ennemi réagissait avec une violence inouïe. Ses voies ferrées et ses routes lui permettaient de se renforcer aisément. Il avait l'avantage des transports. Dans cette nuit où la montagne tremblait sous nous, le général Serret qui s'était installé pour la bataille au camp Rénié, proche le Molkenrain, vint me voir. Il gardait sa confiance, malgré ces démonstrations de l'artillerie allemande qui encageait tout le sommet de l'Hartmann et du Rehfelsen et qui annonçait la contre-offensive. « Il y a nos hommes, me dit-il, et Dieu. » Il comptait sur ses réserves. Je ne devais plus le revoir.

Le 22, ce fut la journée mauvaise : la puissance du feu ennemi grandissant d'heure en heure, dans la matinée, les communications téléphoniques coupées, les liaisons rompues, les coureurs tués, l'absence de nouvelles, puis l'apparition soudaine de patrouilles allemandes en arrière du 152e, le 152e coupé, cerné, au sort incertain, isolé sur le sommet de l'Hartmann qu'enveloppait un brouillard épais, ne pouvant se servir ni des fusées-signaux, ni des feux des appareils optiques, et sans doute ayant détruit son poste de télégraphie sans fil. Au centre le front restait intact. L'affaire pouvait se reprendre avec les réserves, si le 152e était dégagé. Mais l'attaque ennemie, à la faveur de la brume, avait donné des résultats inquiétants. Il avait fallu déblayer le sommet de l'Hartmann et réoccuper nos anciennes lignes, contre des détachements qui surgissaient de

tous les côtés. Et le 152e, magnifique régiment qui, le 21, avait donné un si bel exemple d'élan et d'énergie, entouré, était à peu près perdu. En revanche, la 6e brigade de chasseurs enlevait à droite les blockhaus qui gênaient sa progression et se reliait étroitement à gauche sur le Faux-Sihl avec le 15e bataillon. L'opération projetée devenait d'une exécution périlleuse. Les jours suivants, de part et d'autre les troupes fatiguées n'engagèrent aucune action. Le 26, le 15e bataillon était relevé par le 23e régiment.

— Le 24, termina le commandant, je vis encore votre fils. Le front de sa compagnie dessinait un léger saillant. C'était lui qui avait pénétré le plus avant dans les lignes ennemies. Il offrait, dans un trou d'obus, un fond de gourde à un blessé, et je l'entendis qui disait à voix basse : « C'est de l'eau-de-vie de chez moi, tu sais : de quoi ressusciter un mort. » L'homme faisait une grimace d'acquiescement. Je lui serrai la main. Nous causâmes quelques instants sur l'exécution de la relève. On ne pouvait plus songer à l'attaque, les hommes étaient fatigués. Lui, non plus, je ne devais plus le revoir vivant.

Se tournant vers le lieutenant, il ajoute :

— Paget, c'est maintenant à vous. Dites ce que vous savez.

Le petit lieutenant à la figure de collégien rougit, mais reprend bientôt son assurance. Il s'adresse directement à Mme Bermance, comme s'il n'osait pas regarder Maria.

— Je dois vous avouer, madame, que je n'ai pas vu arriver le capitaine d'un très bon œil le soir du 19. J'étais le plus ancien, je pensais prendre le commandement de la compagnie pendant les opérations.

Il était le plus ancien, et il n'a que vingt ans. Cependant il a revendiqué gravement sa priorité de grade, comme il a confessé en toute franchise son humeur contre le nouveau venu aux trois galons.

— Mais, reprend-il, il m'a tout de suite mis dans sa poche. Il avait une façon de vous prendre à quoi on ne pouvait pas résister. Pas même le Boche ! Le 21, le jour de l'assaut, il aurait dû être tué dix fois. Il était partout. Et calme, et souriant. Adroit avec ça pour éviter les mauvais coups presque sans se déranger. Comme je passais à côté de lui, conduisant ma section, il me fait, tandis que les mitrailleuses crépitaient : « En voilà un temps ! Je me suis perdu à la Grande-Chartreuse par un brouillard pareil. Ma mère était bien inquiète. Dites donc, Paget, si nos mères nous voyaient ici ! » A partir du 22, nous fîmes le gros dos sous les obus des Boches en creusant et organisant nos positions. Le capitaine s'attendait à une attaque. Il visitait sans cesse les guetteurs. Il avait découvert un arbre dont le champ d'observation était assez étendu. Chaque jour il y grimpait. Il assurait que le Boche se renforçait. L'événement lui a donné raison. Le matin du 25, après m'avoir souhaité un joyeux Noël, il monte encore à son observatoire. Tout à coup on m'ap-

pelle : le capitaine est touché. J'y vais : il était mort.

Puis c'est le tour de Coudray, l'ordonnance. Il n'avait pas quitté son officier. Il le suivait comme son ombre et ce n'était pas drôle. L'homme parle avec hésitation, ne trouve pas ses mots, raccourcit, et l'effort mental lui tend les muscles comme le plus rude effort physique.

— Le 25, au petit jour, je reçois une balle à l'épaule. « Va au poste de secours, m'ordonne le capitaine. Attends, tu porteras cette lettre. » Il prend son calepin, écrit et me donne le papier. C'est la lettre que j'ai portée à madame.

Il s'est tourné vers Maria Ritzen qui acquiesce d'un mouvement de tête. Et Mme Bermance se demande pourquoi la jeune fille ne lui a jamais montré ce billet qui contenait la dernière pensée d'André.

Le soldat Liatard était au pied de l'arbre quand le capitaine est tombé, sans bruit, sur la neige :

— Il avait reçu une balle à la tempe gauche. Il m'a regardé, il a dit : « Faut se garder. Ils sont là. » Il a levé le bras pour montrer l'endroit. Le bras est retombé. La blessure ne saignait presque pas : un petit filet de rien du tout. Je l'ai appelé : mon capitaine. Il a ouvert les yeux, il a voulu dire quelque chose et puis il n'a plus bougé.

Lui non plus ne sait pas parler. Il n'a pas ajouté un mot de regret. Il semble insensible à son propre récit qui a fait un grand silence dans la salle. Et ce silence, tout à coup, est déchiré par un sanglot,

presque pareil à un rire. Et Liatard, qui s'est dévoilé, ajoute d'une voix rauque :

— J'ai touché sa blessure. Alors le sang a jailli. Il était chaud comme du sang de chamois.

Le montagnard, tueur de chamois dans les combes ou sur les névés du Dauphiné, a donné avec admiration ce détail. Et il mêle les deux images qui se dressent au-dessus de sa vie : le chef mort sur la neige, et le fier gibier qui, dans sa passion de vivre, ne se rend jamais, et dont le sang brûle les mains qui le touchent mourant.

Mais, par un scrupule obscur de délicatesse, il regrette aussitôt ce qu'il a dit, et qui n'était pas à dire à des femmes. Il ne sait comment réparer sa maladresse. Déjà le commandant recouvre le mort pieusement :

— Ses hommes en le perdant, madame, avaient perdu le goût de la guerre. Je dus remonter, dans la journée, à sa compagnie, le citer en exemple et encourager Paget qui prenait sa place. Les brancardiers qui le transportaient au poste de secours s'arrêtèrent devant mon poste de commandement. Là je le saluai. On l'avait posé sous un sapin dont les branches vertes étaient à demi chargées de neige. Il était couché, et je le revoyais si grand, debout sur mon seuil à son arrivée. Son visage, sans altération, portait encore son beau sourire, sa jeunesse et, le dirai-je, sa joie de vivre. Le sang avait coulé en arrière. Le front était intact. Je l'ai embrassé, madame, en pensant à vous.

Personne ne parle plus. Il faut attendre que l'émotion se soit calmée. Alors Mme Bermance se lève ; elle ne peut abuser plus longtemps de l'hospitalité des chasseurs. Le soir vient, la vallée est dans l'ombre, et Thann est loin encore. Elle veut une à une serrer les mains des assistants, remercier chacun d'eux avec tout son cœur. Elle vient à l'aumônier : pourquoi, seul de tous, a-t-il gardé le silence? Elle désirerait de lui poser une question et s'arrête, interdite. S'il n'a point parlé, il a sans doute une raison qu'elle a peur de deviner. Mais le prêtre a suivi le travail de sa pensée :

— Soyez en paix, madame. C'est une bonne mort.

— J'aimerais vous voir, mon père.

— Je serai à l'hôpital de Moosch demain. Pouvez-vous y venir? ou voulez-vous que je me rende à Thann?

— J'irai, mon père.

Elle a apporté quelques objets, montres-bracelets, boussoles, couteaux, chaussettes de laine, pour les distribuer à quelques chasseurs dont elle a relevé les noms sur les lettres de son fils : Coudrey, Liatard, d'autres encore. Mais elle renonce à les séparer de leurs camarades et remet le tout au commandant :

— Je les donnerai de votre part, madame, et de la part du capitaine Bermance.

Et les deux femmes sortent du bureau où, rien qu'avec la vérité, les pairs d'André, exposés au même péril, et guettés, comme lui, dans la même

montagne, par le noir bûcheron, ont rendu plus supportable leur peine en la mêlant au travail de tous pour l'œuvre commune. Dans le soir qui, du creux de la vallée, gagne les pentes des Vosges, elles marchent côte à côte, unies dans la même pensée, et se taisent. Déjà l'air est moins froid ; il y passe des souffles avant-coureurs du printemps. A la sortie de Willer, une haie dégarnie leur laisse voir un chasseur embrassant une jeune fille à pleines lèvres, comme s'il y buvait la vie avant de retourner au pays où l'on meurt. Des ouvriers, des ouvrières qui rentrent des fabriques leur journée finie, poussent des cris et des éclats de rire. Le couple dévoilé regarde et, tranquillement, recommence, à la joie générale. Mme Bermance détourne la tête. Malgré elle, la réflexion de M. Ritzen, au déjeuner des Helding, sur les naissances irrégulières, lui revient à la mémoire. Elle l'a trouvée si déplacée ! Les choses de la chair, dans son renoncement, lui inspirent une pudeur prompte à s'effaroucher et une sorte de crainte.

Voici Bitschwiller, et voici Thann. Déjà ces dames arrivent au portail de la villa. Au moment de l'ouvrir, Maria s'arrête et, d'une voix changée, d'une voix altérée, comme si elle s'imposait une démarche infiniment pénible, elle demande à Mme Bermance :

— Je voudrais vous parler ce soir, madame. Voulez-vous me recevoir dans votre chambre, après la veillée?

— Sans doute, Maria, je vous attendrai.

Elles sont maintenant dans le petit jardin où la nuit les reçoit sous les arbres. Mme Bermance s'est sentie presque bouleversée, non par cette demande, qui est toute naturelle, mais par la gravité de Maria, par l'accent de Maria. Avant d'entrer, elle murmure à voix basse :

— Vous étiez déjà venue hier soir, Maria?

— Oui, répond la jeune fille.

Elles sont toutes les deux tremblantes. Voici de la lumière. On a entendu leur coup de sonnette, et la voix cordiale de M. Ritzen retentit à l'intérieur :

— Enfin, les voilà ! La soupe doit être mangée chaude.

VI

LE SECRET DE MARIA

La chambre de Mme Bermance donnait sur la Thur. Elle compose, avec le salon et la salle à manger, le premier étage auquel on accède par une rampe de quelques marches, le sous-sol étant réservé à la cuisine, à l'office et à la buanderie. Les Ritzen l'offraient, d'habitude, aux officiers cantonnés, à cause de sa plus grande liberté de communication. Ainsi André l'avait-il occupée à différents séjours.

Mme Bermance s'y était retirée vers dix heures du soir, à la fin de la veillée. Elle attendait la visite de Maria et, à mesure que les minutes coulaient goutte à goutte, son anxiété croissait. Comme les hululements des chouettes sous ses fenêtres à Chaparcillan, les avertissements qu'elle avait reçus avant son départ revenaient la tourmenter. *Il faut laisser les morts où ils sont*, avait conseillé M. Lancey, *nous ne pouvons plus rien pour eux.* Et avec plus de précision, il avait ajouté : *Méfiez-vous des fiancées des morts.* Tandis que la Claudine Bergeron l'engageait à renoncer au voyage : — *On a assez de misères ici. Pas la peine de se déplacer.*

Pourquoi l'avait-on détournée de partir? Pour-

quoi ces pressentiments de malheur? Les morts pouvaient-ils exiger encore quelque chose des vivants? Et s'ils réclamaient, s'ils appelaient, ne fallait-il pas tendre l'oreille pour les entendre, puisque leur voix venait de plus loin?

Sa visite à Willer l'avait laissée tout ensemble réconfortée et endolorie. Les témoignages recueillis la rapprochaient d'André, le lui restituaient pour quelques instants. Elle le revoyait, confiant et fort sous la tempête de l'Hartmann. N'avait-il pas dit, en passant, au lieutenant Paget : « Si nos mères nous voyaient !... » Comme si les mères les pouvaient perdre de vue à distance ! Mais il avait eu pour elle une pensée jusque dans le combat. Elle lui en était si reconnaissante !

Cependant le silence de l'aumônier l'inquiétait, l'obsédait. Elle aurait tant voulu savoir qu'André avait sanctifié sa fin en l'élevant jusqu'à Dieu, ne fût-ce que par un mot, par un geste, par un signe de croix. De son doute, de son angoisse religieuse elle rapprochait le contenu mystérieux de cette lettre, de ce billet griffonné à la hâte, confié à l'ordonnance blessé pour Maria qui ne le lui avait pas montré. Et c'était à l'ensemble de ces préoccupations qu'elle rapportait la visite de la jeune fille et ses confidences. Dans son ingénuité et sa foi, elle ne leur attribuait pas encore d'autre cause et surtout ne voulait pas leur en attribuer une autre. Maria partageait sa croyance ; donc elle devait partager

son doute, son angoisse religieuse. Et peut-être avait-elle des raisons plus fortes de les ressentir.

Pourquoi la jeune fille tardait-elle si longtemps? Elle habitait au second étage, à l'extrémité du corridor, à côté de ses petits frères. Luisa occupait, à l'autre bout, après la chambre de ses parents, un ancien cabinet de toilette assez vaste pour avoir été aménagé en chambrette. Mme Bermance connaissait bien le petit appartement de Maria qu'ornait une grande photographie d'André, une photographie agrandie, extraordinairement vivante, qui le représentait parmi les cerisiers en fleur de Metzeral et dont elle-même n'avait pas le double. Fallait-il attendre que tout le monde fût endormi, comme s'il s'agissait d'une démarche coupable et dangereuse, alors qu'il eût été si naturel de venir veiller avec la mère de son fiancé au vu et au su de ses parents? Ce mystère aussi contribuait à l'agiter.

Enfin elle entendit, comme la veille, l'imperceptible craquement du parquet sous un poids léger. Elle ouvrit la porte à la jeune fille avant que celle-ci eût frappé. Maria entra. Elle avait défait pour la nuit ses cheveux blonds qui tombaient en deux longues tresses sur son dos. Sa robe de chambre en laine blanche l'allongeait. Elle était pâle comme une apparition. Elle claquait des dents, comme si elle avait froid. Et les deux femmes restèrent en face l'une de l'autre, pareillement troublées, pareillement craintives, n'osant parler. Mme Bermance, la première, eut pitié de l'état nerveux de sa visiteuse

que, dans son propre émoi, elle n'avait pas tout d'abord remarqué :

— Maria, qu'avez-vous? Asseyez-vous là, près du feu. Chauffez-vous. Vous êtes glacée.

La jeune fille répéta la phrase même qu'elle avait dite au cimetière de Moosch :

— Ah ! madame, si vous saviez? Je n'ai que vous.

Cependant Mme Bermance ne voulut pas l'interroger avant de l'avoir fait asseoir et reposer. Elle oublia dans ces soins maternels — un instant — le souci qui la tourmentait. Puis, quand la jeune fille eut repris un peu de couleur, elle l'interrogea doucement :

— Ce que vous avez à me dire, Maria, concerne André, n'est-ce pas?

— Oui, madame, André et moi.

— Ce que vous avez à me dire, vos parents n'en sont pas informés?

— Oh ! non.

Et Maria eut une expression de terreur.

— Vous ne pouvez pas le leur révéler. C'est à moi seule?

— Oh ! non, pas à eux, jamais. A vous seule. A vous seule. Et je ne peux pas.

Mme Bermance cherchait les moyens de la calmer, de lui redonner confiance, et cependant un trouble si profond et si persistant était contagieux et commençait de lui inspirer à elle-même une sorte de terreur.

— André, reprit-elle, m'a dans sa dernière lettre recommandé de vous aimer comme ma fille.

— Comme votre fille? il vous a écrit cela? Ah !

madame, j'avais peur qu'il ne vous eût pas assez parlé de moi.

Et la jeune fille s'était redressée et une espérance nouvelle s'allumait dans ses yeux, brillait comme une lampe dans la nuit.

— Vous êtes, comme moi, une croyante, Maria, continuait Mme Bermance toute à son idée et peut-être volontairement toute à son idée. Est-ce la pensée d'une mort éloignée de Dieu qui vous tourmente pour André? Le silence de l'aumônier, tout à l'heure, à Willer, vous a-t-il, vous aussi, bouleversée, parce que vous savez sur mon fils des choses que je ne sais pas, et qui sont bien lourdes si vous n'osez me les dire?

Maria, surprise, regarda Mme Bermance et la flamme de ses yeux, la flamme de l'espérance s'éteignit subitement comme si le vent avait soufflé la petite lampe dans la nuit.

— Oh ! non, madame, ce n'est pas cela.

Puis elle ajouta doucement, à mi-voix, comme découragée :

— Et cependant je n'ai que vous. Mais vous êtes si retirée de la vie, si rapprochée de Dieu, que vous ne pourrez jamais nous comprendre et me pardonner. Tant de fois, j'ai voulu déjà vous parler.

— Au cimetière de Moosch, n'est-ce pas? et hier soir, répondit Mme Bermance, cette fois en contact direct avec elle, attentive et étreinte par un soupçon qui commençait d'entrer en elle et qu'elle tâchait par pudeur d'écarter.

— Et d'autres fois encore, reprenait la jeune fille de sa même voix assourdie. Si je vous ai demandé de venir, c'était pour cela. Je pensais que vous m'aideriez, que vous devineriez. Vous semblez si bonne. Mais vous êtes trop au-dessus de nous. Alors vous ne pouvez pas m'entendre, ce n'est pas votre faute. Je m'étais fait des illusions. Elles me permettaient de vivre. L'autre jour, en revenant de chez les Helding, vous avez dit que vous nous compreniez mieux. Je croyais que c'était vrai, que vous seriez indulgente, que j'oserais enfin vous dire, à vous, le secret qui m'étouffe, qui m'empêche même de penser à André avec toute ma tendresse, de le pleurer en toute liberté. Et je ne pourrai jamais, jamais, jamais.

Sa phrase s'acheva dans une crise de sanglots. Mme Bermance, qui dans ses scrupules ne voulait pas encore admettre la certitude d'une faute dont elle se reprochait déjà d'avoir accepté le soupçon, eut une inspiration et demanda :

— Maria, mon enfant, voulez-vous me donner à lire la lettre qu'André vous a envoyée par son ordonnance avant de mourir? Peut-être vous dispensera-t-elle de parler. Si vous estimez qu'elle vous dispense de parler, Maria, allez la chercher dans votre chambre.

La jeune fille, qui s'était caché le visage dans son mouchoir, la tête presque appuyée aux genoux, se releva et entr'ouvrit son vêtement. D'une poche intérieure, elle retira la lettre :

— Je l'ai toujours sur moi, madame, la nuit et le jour. C'est elle qui me porte quand je suis trop lasse et que je vais tomber. Toute ma vie est là.

— Donnez-la moi, Maria.

— Toute ma vie est là, madame, je ne puis pas vous la donner.

— Nous ne pouvons plus rester ainsi, Maria, Vous êtes venue pour me parler.

— Tenez, madame, lisez.

La jeune fille s'était décidée brusquement. Pour ne pas voir le visage de Mme Bermance lisant, elle se laissa glisser sur un coussin et appuya sa joue aux genoux de la mère d'André. Celle-ci était si absorbée par sa lecture qu'elle ne s'était pas aperçue de ce geste et ne sentait pas le poids de la tête ainsi posée.

C'était une feuille de bloc-notes pliée en quatre et écrite au stylographe. Le froid avait dû rendre la main gourde et l'écriture irrégulière. Il fallait une attention soutenue pour en suivre les caractères qui faisaient remonter les lignes de gauche à droite et révélaient à eux seuls la volonté et l'espérance de vivre. Il n'y avait ni date ni en-tête. Et peut-être, et sans doute était-ce une réponse à une lettre que Maria avait dû lui faire parvenir en pleine bataille, par une de ces combinaisons que les amoureux savent trouver.

Demain peut-être, Maria, ma chère femme, nous serons relevés. Après-demain peut-être je te reverrai. Sois donc rassurée et bien sage. Cesse de te tourmenter

à cause de moi : je vis, je vis, je vis, entends-tu, et jamais je n'ai tant aimé la vie, parce que ma vie c'est toi, ma bien-aimée.

Non, ne regrette rien, n'aie pas de remords dans ton amour pour moi. Ce témoignage suprême que tu m'as donné, ne le regrette jamais. Ton cœur, tes yeux, tes lèvres m'ont tellement ennobli et grandi. Je me découvre plus fort, plus calme. Maintenant mon avenir est fixé et ma vie est si belle qu'elle me semble déjà remplie. Tu t'es donnée à moi avec une tendresse si pudique. Ma fiancée est devenue ma femme, tu es ma chair et mon sang, tu es à moi, tu es moi.

Lorsque j'ai débarqué chez le commandant après t'avoir quittée, je devais avoir gardé sur le visage le reflet de notre joie, car il m'a salué en me disant que je lui apportais le bonheur. Ça se voit donc quand on est trop heureux? Dans ces jours terribles que nous venons de traverser, non, je ne puis dire que j'ai souffert ni de la neige, ni du vent, ni du froid, ni des balles qui passaient. Tu étais là, tu me souriais, tu me montrais ton pays, et la noire montagne devenait un lieu de délices parce que tu y étais. La chaleur de ton corps me réchauffait la nuit, et le jour tes yeux de tendresse et d'attente, je les sentais sur moi.

Et puis, vois-tu, ma bien-aimée, je me battais pour toi. Je t'apporte en partage pour nos noces prochaines, un morceau d'Alsace, de ton Alsace que j'ai conquis avec mes hommes. Nous l'avons arraché aux Boches comme des dogues arrachent avec les dents un morceau de chair. C'est une bande de rochers et de sapins, où

rien ne poussera de longtemps, ni un brin d'herbe, ni une fleur. Un jour nous irons ensemble. Là, dans ces dures journées, c'est mon amour qui a fleuri. Je te donne cette terre avec mon amour, ma femme, ma chère femme.

André.

Dès les premières lignes, dès le tutoiement, Mme Bermance avait compris le secret de Maria, ce qu'elle croyait être maintenant le secret de Maria. Elle avait hésité avant de continuer et d'achever la lecture, retenue par toutes ses délicatesses intérieures, par sa répugnance à pénétrer les intimités, par la révolte de son honnêteté contre les fautes de la chair. Si elle avait achevé, c'est qu'elle avait en vain cherché les yeux de la jeune fille pour en obtenir un aveu qui l'eût dispensée d'aller plus avant, et c'était encore parce qu'elle avait espéré rencontrer dans la suite une pensée, une phrase, un lambeau de phrase dont elle se fût autorisée pour y découvrir la possibilité du repentir et le sentiment religieux de la mort prochaine.

Mais cet homme qui avait tant vu mourir autour de lui depuis quatre jours, qui était lui-même exposé, désigné, condamné et dont les instants étaient comptés, proclamait sa certitude de vivre, célébrait la vie, exaltait la vie, adorait la vie. La mort venait donc comme un voleur jusque sur les champs de bataille où tout le monde devait l'attendre. Elle est là, et l'on s'écarte d'elle; elle

s'approche, on se détourne ; elle vous tire par le bras, et l'on ne se retourne pas. On la croit possible, on la croit probable pour le voisin, pour le camarade de combat et l'on s'imagine être soi-même invulnérable. Et cet homme qui était mort ainsi dans la passion de vivre, c'était son fils André, son fils unique, le fruit de ses entrailles, qu'elle avait élevé toute seule avec un tel souci de le préserver de tout mensonge et de toute bassesse, mais à qui elle croyait avoir donné, avec la foi, le goût de Dieu.

Tout, dans cette lettre, la devait affliger et bouleverser : et l'oubli divin, et la preuve de la faute, et la complaisance dans la faute, et la glorification de la faute, et jusqu'à ce lyrisme ardent qui, dans sa propre existence contrainte, éclatait comme un incendie dans une grange de bois mort. Elle l'avait dès longtemps terminée qu'elle la tenait encore en main, n'osant pas la rendre, ne prenant aucune détermination. Alors elle s'aperçut que la jeune fille s'était couchée à ses pieds, avait posé la tête sur ses genoux et demeurait là, sur le tapis, dans une attitude humiliée, sans bouger, comme si elle dormait, ou comme si elle était vaincue et demandait grâce.

Elle ne pouvait la laisser ainsi plus longtemps, il fallait l'appeler, lui parler. Elle se pencha sur elle, vit la masse des lourds cheveux blonds et la nuque blanche découverte et, sous l'ample robe de laine, la naissance du sillon d'ombre qui sépare les épaules. Une autre créature était là, non plus la

jeune fille de tout à l'heure qui avait offert à André son cœur virginal et son ignorance confiante et pure, mais une femme avec sa séduction, sa beauté qui se sait, avec ses caresses, ses égarements, son danger. Une femme qui avait appartenu à son fils. Et parce qu'elle en supportait le poids, Mme Bermance sentait peu à peu, dans le silence, ce poids s'alourdir et ses genoux trembler. Et des larmes qu'elle ne pouvait retenir tombaient, goutte à goutte, sur la chevelure.

Peut-être était-ce dans cette chambre même que leur rendez-vous s'était donné. Peut-être Maria était-elle descendue pour le rejoindre, la nuit, comme elle était descendue tout à l'heure, la maison endormie, en évitant de faire craquer le plancher du corridor. Déjà, la veille, elle était venue, comme si elle en avait l'habitude.

Maria sentit des larmes tomber sur elle et, relevant la tête dans la crainte et l'espérance, elle vit, penché, le visage de Mme Bermance si douloureux, si ravagé et si chargé d'un muet reproche que toute sa pudeur, vaincue par l'amour, lui revint et qu'elle en fut empourprée comme si elle avait été surprise dans sa nudité. La passion avait recouvert sa faute, comme le flot qui déferle recouvre les impuretés de la rive, et la dernière lettre, le testament d'André, qui était un hymne de gratitude et de joie, avait achevé d'embrumer sa conscience et de supprimer en elle le remords. En vérité, ce n'était point pour cet aveu qu'elle avait appelé de si loin, et d'un si

pathétique accent, Mme Bermance au secours, qu'elle l'avait retirée de sa solitude de Chapareillan, amenée en Alsace, auprès de la tombe de Moosch, et qu'elle était venue cette nuit se jeter à ses pieds. Non, ce n'était point pour cet aveu seulement. Il lui en restait un autre, plus grave à ses yeux, plus alarmant et terrible, un autre dont le premier n'était que la préparation. Et voici qu'il lui suffisait de surprendre sur Mme Bermance une expression où elle pouvait lire l'honnêteté blessée et l'estime outragée, pour lui restituer son cœur et son corps d'autrefois, et pour qu'elle cessât de comprendre, un instant, comment elle s'était abandonnée sans résistance, non à son désir, mais à sa tendresse. Pour la première fois elle pleura, non sur le mort, non sur l'effroyable tragédie où elle se débattait depuis quelques semaines, mais sur sa faute et sur elle-même. Et de sa faute, elle se chargeait seule comme si elle en prenait maintenant la responsabilité dont elle écartait l'absent.

— Ah ! madame, murmura-t-elle, pardonnez-moi.

Elle n'avait pas dit : *pardonnez-nous*. André n'avait pas besoin de pardon. André était au-dessus du pardon. N'écrivait-il pas, dans sa lettre, de ne rien regretter? André était au-dessus du mal. Sur la montagne en feu, devant la mort, il n'avait rien renié, et surtout pas cela. A lui tout devait être permis. Nul blâme ne pouvait l'atteindre ni diminuer sa mémoire. Mais elle, c'était elle la vivante, et donc la coupable. Ah ! si elle avait pu mourir comme lui !

Mme Bermance ne la repoussa pas. Elle ne l'attira pas. D'une voix brisée, elle murmura seulement :

— Ma pauvre enfant, comme c'est mal !

Et poursuivant sa pensée elle ajouta :

— Vous pouvez encore, vous, pleurer votre faute, mais lui, Maria, mais lui : il a comparu devant Dieu. Quand il vous adressait cette lettre, la mort était déjà là. Ne pouviez-vous donc le laisser partir quand il allait peut-être mourir?

Maria s'était levée toute droite, comme pour défendre son fiancé, son amant, son mari, et sans retard elle s'accusa :

— C'est parce qu'il allait mourir, madame, que je ne pouvais pas le laisser partir. C'est moi qui l'ai retenu, madame, je vous assure, c'est moi.

Et reprenant sa pose humiliée sur le tapis, elle entreprit de reconquérir, pour André et pour elle, pour André surtout, l'estime de cette femme qui, sans paroles, avec la douceur de ses larmes, l'avait rappelée au respect de sa chair.

— Écoutez-moi, madame, je vous en supplie. J'ai été une jeune fille sans reproche, comme vous l'avez été. Rien ne se serait passé, si je ne l'avais pas tant aimé.

— Chez nous, les jeunes filles aiment aussi, Maria. Elles savent attendre. Notre pauvre amour humain doit être sanctifié et béni pour porter ses fruits et supporter ses douleurs, pour être unique et pour durer jusque dans la vieillesse ou jusque dans le veuvage et la solitude.

— Je le savais, madame. Je le sais encore. Quand on aime, on ne réfléchit plus.

— Ce n'est pas aimer selon Dieu, ce n'est pas aimer en vérité et pour toujours.

— C'est aimer. Ah ! ne me jugez pas, madame, comme si nous vivions en des temps ordinaires. Avant la guerre, l'existence, ici, était paisible, régulière, calme, comme chez vous sans doute. On souffrait en commun de l'oppression allemande. On se serrait entre Alsaciens pour se défendre, mais on n'attendait rien et l'on ne cherchait pas loin son petit bonheur étroit. J'aurais épousé, le moment venu, un industriel du voisinage, le fils de Mme Siegel de Mulhouse : c'était un mariage presque arrangé, Mme Siegel y songe encore. Et puis, la guerre est venue, et dès lors on a vécu dans la fièvre de l'espérance. La vie de notre vallée, vous l'avez vue, madame. Elle est tout ardente et comme soulevée d'une prodigieuse attente. Et même, ce n'est déjà plus la vie de l'an dernier, quand les obus venaient éclater sur nous, quand nos troupes attaquaient et quand nous les voyions revenir avec tant de boue sur le corps et une telle fatigue sur le visage que nous aurions embrassé nos hommes un à un pour les remercier de se battre pour nous, de souffrir et de mourir pour nous.

Elle s'était exaltée en parlant. Son exaltation se fixa sur une image qu'elle voyait là, devant elle, que Mme Bermance voyait, elle aussi, dans cette chambre où Maria était sans doute venue rejoindre son fils.

— Il y a un an que j'ai rencontré André pour la première fois. Son bataillon était cantonné dans les villages, à Moosch, à Bitschwiller, à Willer. Il était venu à la maison avec d'autres officiers de chasseurs. Nous les aimions tous, nous ne cherchions pas à les distinguer les uns des autres. Nous tâchions de leur rendre leur temps de repos agréable, afin de les réchauffer pour leur temps de tranchées et d'assauts. Mais lui, il dépassait tous les autres : il avait plus de taille, plus de joie à vivre, plus de jeunesse, plus de richesses dans le cœur à distribuer. Dès qu'il arrivait, tout changeait, tout se transformait, c'était comme s'il y avait plus de lumière et de chaleur, et les enfants eux-mêmes le sentaient. Cependant je ne crois pas que je l'aimais déjà. A la fin du mois — c'était au mois de mars — il a repris l'Hartmann avec sa compagnie. Et au mois de juin, il a pris Metzeral et il a été blessé. Dans notre vallée, on est bien un peu égoïste, madame. Peut-être vous en êtes-vous aperçue? J'entendais constamment dire, à la maison et ailleurs : « Les Français ne se pressent pas beaucoup. Ils devraient bien avancer. Ils oublient l'Alsace. » Et moi, je voyais les Français mourir pour l'Alsace, et je trouvais que nous ne leur donnions pas grand'chose en échange, seulement notre bon accueil. Moi, j'avais donné mon cœur, mais personne n'en savait rien, moi-même pas encore peut-être. Et puis, au mois d'octobre, André, qui souffrait encore de sa blessure, a voulu repartir quand même pour reprendre

le sommet de l'Hartmann qu'un autre bataillon avait encore perdu. Quand il est revenu, ah ! quand il est revenu, madame, vous ne pouvez pas vous imaginer ce que j'ai éprouvé. Il semblait nous apporter toute l'Alsace sur ses épaules, comme ces chamois de votre pays qu'il descendait de la montagne, m'avait-il raconté. Il riait, il était content : — « Voilà pour vous, mademoiselle Maria », m'a-t-il dit. Et il m'a remis un peu de terre et une branche de sapin qu'il avait pris, là-haut, sur le sommet. Nous nous sommes embrassés, devant mes parents. Dès cet instant, j'étais à lui.

— Pourquoi ne me l'a-t-il pas écrit?

— Quand on aime, on ne pense pas aux autres.

— Pas même à sa mère?

— Non, pas même à sa mère, madame. Et pas même à qui l'on aime. On pense à soi et l'on presse contre soi son amour pour en jouir et pour en souffrir ensemble. Et il semble que ce serait le diminuer que d'en faire part. Il ne m'a rien dit alors. Cependant je savais qu'il m'aimait. Au mois de décembre, quand il a su à sa brigade que les grandes affaires de l'Hartmann se préparaient, il a demandé le commandement d'une compagnie. Le 15 décembre, il a obtenu la promesse du général Serret et il est venu nous faire ses adieux. J'étais seule. Quand j'ai connu sa décision, je n'ai pu me retenir de pleurer. Alors il m'a dit : — « Nous ne pouvons pourtant pas nous fiancer. — Et pourquoi? — Si je mourais? » Il riait en disant : si je mourais? Alors il est devenu

grave et il a dit encore : « Il y a longtemps que je voulais vous demander d'être ma femme, Maria. » Et j'ai répondu : « Il y a longtemps que j'ai accepté. »

— C'était bien ainsi, Maria. Maintenant ne parlez plus. Je ne vous demande rien.

— Oh ! si, madame, il faut me laisser achever. Il m'a remis une bague d'aluminium avec une double croix de Lorraine fabriquée dans les tranchées. Il est venu tous les jours, jusqu'à son départ. Il devait partir le 19 pour monter à l'Hartmann. Le soir du 18, nous l'avons gardé à dîner, et comme il faisait mauvais temps, nous lui avons préparé cette chambre.

— Pourquoi êtes-vous venue l'y rejoindre, Maria?

La jeune fille redressa la tête à cette question et, de nouveau, ses joues s'empourprèrent.

— Mais je n'y suis pas venue, madame. Pourquoi me traitez-vous ainsi?

— Pauvre petite, dit Mme Bermance, tout à l'heure vous vous accusiez. Vous voyez bien qu'il est le plus coupable.

— Non, madame, c'est bien moi. J'étais si faible. Il pouvait faire de moi ce qu'il voulait.

Qui donc avait prononcé une parole semblable, et dans quelles circonstances? Quel écho cette phrase faisait-elle résonner dans cette pièce où ne montaient que deux voix assourdies? Tout à l'heure, cet après-midi, le commandant Duffauge montrait le général Serret conduisant en personne

le bataillon et il avait ajouté : « Depuis lors, il a fait de nous ce qu'il a voulu... » Mais le chef disposait de ses hommes pour un but supérieur. Qui donc a le droit d'associer un autre être à sa propre volonté? Là était précisément la responsabilité d'André : de la jeune fille qui l'aimait il avait fait ce qu'il avait voulu. Là était sa faute ; en vain Maria essayait-elle de la diminuer au nom d'une faiblesse même qui venait encore l'alourdir. A quoi bon achever ce récit déjà trop douloureux? Mme Bermance tenta encore de l'arrêter :

— Maintenant je sais tout, murmura-t-elle, Maria, il faut me laisser prier.

Elle croyait tout savoir. La jeune fille, surprise, la regarda, ne comprenant pas. Elle joignit les mains dans un geste de supplication :

— Écoutez-moi encore, madame. Ne me renvoyez pas. Si vous saviez?

Si vous saviez? Pour la troisième fois elle prononçait cette phrase pleine de mystère et qui désignait l'accomplissement du destin. Mme Bermance en fut frappée. Il y avait donc autre chose encore, et dès lors elle comprit toute la vérité.

— Le soir, avait repris Maria, les adieux ne se sont pas bien passés. J'avais peur, je tremblais pour lui. Je ne puis pas dire que ce fût un pressentiment : j'étais moins raisonnable que les autres fois parce qu'il était devenu ma vie. Cependant je ne voulais pas diminuer son courage et sa confiance. J'ai dû me raidir pour cacher mes craintes. Sans

doute en avais-je le visage contracté et durci et il a cru que je lui montrais moins de tendresse. Toute une série de circonstances comme celle-ci se sont accumulées. Elles expliquent un peu ce qui est arrivé. Mes parents ne nous ont pas laissés seuls. Ils nous auraient laissés seuls un instant, cet instant nous aurait suffi pour un mot du cœur, et nous nous en serions contentés. Mes petits frères qui aimaient beaucoup André lui grimpaient aux jambes, ne le quittaient pas, se mettaient entre nous. On aurait dû les emmener coucher. Ainsi nous sommes-nous mal quittés dans le salon. Cependant nous ne devions plus nous revoir, puisqu'il devait partir le lendemain au petit jour. J'étais remontée dans ma chambre, je défaisais mes cheveux pour la nuit. J'étais si triste, comme si j'allais le perdre. Je pleurais en me dépeignant. C'est alors qu'il est entré. Il ne voulait que me dire une parole et m'embrasser, ne l'ayant pas fait en bas, et il désirait savoir la cause de ma mauvaise figure. Il fallait éviter le moindre bruit, à cause des enfants qui occupaient la chambre voisine. Je lui ai mis mes bras autour du cou. Il a vu que je pleurais. Il est resté. Il est resté jusqu'au matin. Vous voyez bien que c'est moi qui l'ai gardé.

Mme Bermance pleurait, elle aussi, mais sur la faute de son fils :

— Il n'aurait pas dû monter, Maria.

— Il ne savait pas que je serais si faible. Je ne le savais pas non plus. Il croyait que je lui résis-

terais au besoin. Je ne pensais pas à lui résister.

— Ce n'était pas lui résister que de le rappeler au respect de son amour.

— Il allait mourir, madame.

— Ah ! c'est parce qu'il allait mourir qu'il fallait montrer plus de courage.

— Je n'en avais pas, madame, c'est vrai. Je n'en ai plus. Et il m'en faudrait tant maintenant.

Elle s'arrêta, indécise, ne sachant pas si elle continuerait. Mme Bermance la regarda, puis, la relevant, elle la fit asseoir près du feu, et, après un silence où leurs deux cœurs battaient, ce fut Mme Bermance qui, doucement, acheva son aveu :

— Vous allez être mère, Maria, ma pauvre Maria. Maintenant, trop tard, vous comprenez que l'amour est chose grave et sacrée, lui qui donne la vie. Et André n'est plus là. Et vous ne serez pas sa femme. Et cet enfant ne sera pas son enfant.

Maria avait à peine écouté les paroles finales. Elle était si reconnaissante à Mme Bermance de lui avoir épargné cette révélation et si soulagée de n'être plus seule à garder son tragique secret, que pour la première fois, depuis des semaines, elle espéra le salut et, perdue dans la nuit, vit poindre au bout du chemin noir une lumière. Cependant elle se retourna vers son passé le plus récent, comme pour lui dire adieu :

— Je ne voulais pas croire. Je ne savais pas. Et j'avais peur. Je ne pouvais plus penser à André, comme aux premiers temps de la mauvaise nou-

velle. J'avais cru connaître le fond de la douleur et j'étais plus malheureuse encore. Longtemps j'ai voulu douter. La nuit, je me réveillais en sursaut : il faisait froid, et j'étais baignée de sueur. Je ne pouvais demander conseil ni secours à personne. J'étais seule, et j'aurais désiré de crier et j'étouffais mes cris. Et puis le doute même est devenu impossible. J'ai pensé à mourir, madame.

— Oh ! non, pas cela ! protesta Mme Bermance.

— J'y ai pensé plusieurs soirs. Je l'aurais rejoint, lui. Mais au lieu de m'appeler, il me semblait qu'il me rejetait vers la vie. Il aimait tellement la vie. Il a dû s'attacher à elle jusqu'à la limite de ses forces. Alors, un jour que j'étais bien lasse, découragée, désespérée, j'ai eu l'inspiration de vous écrire. Vous êtes venue. Voilà.

Sa confession était terminée. Il y eut entre les deux femmes un long silence. Une bûche, consumée aux trois quarts, s'effondra dans le brasier, et le bruit les fit tressaillir. Maria goûtait confusément cette sorte de bien-être qui suit les trop pénibles efforts. Mme Bermance arrangea le feu, puis, timidement, elle demanda :

— Personne ne s'est encore aperçu de rien, Maria?

— Non, personne.

— Ces malaises qui vous empêchent de respirer, de manger et que je me rappelle maintenant, personne ne les a remarqués?

— Non, on les attribue à mon chagrin, aux

troubles de ma santé. Je les dissimule autant que je puis. On apprend à se dominer. C'est terrible. Il y a des femmes qui sont toutes fières d'être mères et qu'on entoure de soins. Tandis que moi...

Elle se révoltait, oubliant déjà sa faute. Mme Bermance continua son interrogatoire qui cherchait dans cette impasse une issue :

— Vous ne pourrez pas cacher longtemps encore votre état. Il faudra bien le révéler à votre mère.

— Pas à maman.

— Elle paraît bonne et indulgente. Et puis, elle est votre mère.

— Pas à maman, répéta obstinément la jeune fille.

— Et pourquoi pas à elle? Je vous ai bien écoutée, moi.

— Parce que ma mère est tout entière soumise, de cœur et de volonté, à mon père. Elle m'obligera à tout dire à mon père, ou l'avertira elle-même.

— Tôt ou tard, il faudra bien, Maria, que votre père soit informé.

— Non, non, pas lui. Vous ne connaissez pas mon père. Il est violent, il est rigoureux, il est absolu.

— La vie nous change, Maria. Je n'aurais pas cru vous écouter comme je vous ai écoutée. Lui aussi vous écoutera.

— Lui? Dès qu'il saura, il me chassera.

— Vous devez vous tromper, Maria.

— Je sais, madame, je sais. Il a beaucoup tra-

vaillé pour nous, il nous a donné un rang. Nous ne sommes pas d'une ancienne famille, comme vous. Il s'est fait estimer de toute la vallée, et plus loin encore, à Colmar, à Mulhouse. Je suis devenue l'amie des jeunes filles des premières maisons. Aucune ne me recevra plus. Je serai mise à l'écart, rejetée de partout, et les miens avec moi. Mon père ne le supportera jamais. Ce serait toute l'ambition de sa vie qui s'écroulerait. Et ce serait aussi l'honneur de notre nom, d'un nom qui est sans tache. J'ai réfléchi à tout cela, madame, depuis ces dernières semaines.

Mais elle n'y avait pas réfléchi plus tôt. Et Mme Bermance se rappelait le sourire insultant avec lequel M. Ritzen avait plaisanté les naissances irrégulières : *ce sont toujours de petits Français, et les mères reçoivent une allocation*. Elle protesta, forte de ce souvenir.

— Il ne peut pas vous renvoyer. Un père ne chasse pas sa fille.

— Il ne me dira peut-être pas de partir, il m'obligera à partir. Il y a tout de même des mépris, des injures qu'on ne peut pas supporter. Et ces mépris, ces injures, à travers moi, atteindraient André. Non, je suis résolue. Si mon père l'apprend, je partirai.

— Où irez-vous, Maria?

— Je ne sais pas.

Elle reprendrait le chemin noir au bout duquel il n'est pas de lumière. Mme Bermance cherchait encore :

— Vous m'avez appelée à vous, Maria. Voulez-vous que ce soit moi qui avertisse votre père et votre mère? J'aurai ce courage, Dieu me le donnera. Et s'ils ne veulent pas vous garder, nous chercherons ensemble où vous installer.

— Je vous remercie, madame. Non, je ne veux pas, je ne peux pas, je me sauverai, je m'installerai moi-même n'importe où.

— C'est pourtant la démarche nécessaire, inévitable. Si vous l'écartez, alors pourquoi m'avez-vous appelée à l'aide, Maria? Je ne comprends pas.

La jeune fille répéta :

— Je ne sais pas. Je ne sais plus.

Et de nouveau le silence les sépara. Maria qui, de la présence de Mme Bermance, avait espéré le salut, se rendait compte de son erreur et retombait dans le pire découragement : la mère d'André ne pouvait rien pour elle, rien que l'écouter, la plaindre, lui témoigner de la pitié, lui pardonner. Elle serait seule demain comme aujourd'hui, seule avec le poids qu'elle portait. Seule elle devrait choisir sa route. Et demain, la honte la désignerait. Elle se sentait à bout ; et de nouveau elle souhaita la mort. Mme Bermance ne trouvait plus rien à offrir. Que pouvait-elle de plus? Elle était elle-même bouleversée de la confidence qu'elle avait reçue. La faute de son fils et de Maria l'accablait, comme si elle en avait la charge, comme si elle l'avait commise. Elle avait besoin de secours et ne pensait le trouver que dans la prière.

— Maria, dit-elle enfin, vous devez être fatiguée. Allez vous reposer. Je suis moi-même si lasse. Je m'attendais si peu à ce que j'ai appris. Je réfléchirai. Je chercherai encore. Je demanderai à Dieu de m'aider, de nous aider. Vous aussi, mon enfant, il vous faut prier. Allez vous reposer. Demain, peut-être serons-nous mieux inspirées.

Maria ne fit aucune objection. Elle se leva, et les deux femmes se souhaitèrent le bonsoir, comme si rien ne s'était passé. Il était près de minuit. Maria, sur le seuil, parut attendre un mot, un geste. Ses yeux imploraient : ils avaient encore leur regard d'angoisse. Puis, elle referma la porte et s'en alla sans bruit.

Mme Bermance n'avait pas pu l'embrasser. Elle avait hésité à lui tendre les bras, mais elle n'avait pas pu. La faute qui, même avec l'excuse de la faiblesse, est toujours la faute, se dressait entre elles, la faute qu'André, étendu sur la neige, au pied de l'arbre, André sans faiblesse et sans excuse, avait emportée dans la mort et ne pouvait plus réparer.

VII

MADAME BERMANCE

Mme Bermance, après le départ de Maria, vint reprendre sa place au coin du feu. Elle ne songeait pas à se coucher malgré l'heure tardive, et même elle rapprocha, presque sans y prendre garde, les bûches désagrégées dans l'intention de veiller encore. Elle se sentait endolorie et meurtrie comme si elle avait fait une chute et ne parvenait pas à mettre en ordre les pensées qui la tourmentaient. Pourquoi avait-elle été choisie pour recueillir cette confession? Comment avait-elle pu l'entendre sans l'interrompre? Ne l'avait-elle pas écoutée avec trop d'indulgence? Elle s'étonnait de n'en avoir pas été plus révoltée, de n'avoir pas eu sur la bouche des paroles plus amères. Elle se reprochait ses complaisances. Pourquoi avait-elle si facilement admis la responsabilité de son fils? Avait-elle suffisamment défendu celui-ci?

Et voici que son instinct maternel lui suscitait mille raisons de le défendre mieux. Il avait été attiré dans cette maison. On l'avait circonvenu de toutes manières : les invitations, la musique, la poésie de l'Alsace, tout avait servi à le séduire. Les

manèges de cette Maria empressée à plaire aux jeunes gens avaient aisément charmé sa jeunesse trop ardente et trop confiante. C'était la jeune fille qui l'avait amené, à la veille des opérations de l'Hartmann, à des fiançailles prématurées au sujet desquelles on ne lui avait pas laissé le temps de consulter sa mère. Lui-même en avait été surpris. Était-ce l'heure de se fiancer quand une redoutable offensive se préparait et qu'il le savait, bien plus, quand il avait demandé à quitter l'état-major de la brigade et à prendre le commandement d'une compagnie? Il ne s'attendait point alors à un échange de promesses. Donc l'initiative n'avait pas dû venir de lui. Tandis qu'il aurait eu besoin, les derniers jours, de sa liberté, de sa présence d'esprit, de son temps pour organiser son départ et en envisager les conséquences jusqu'à la mort même, il avait été distrait et accaparé par cette exigeante Maria. Et le dernier soir, on l'avait encore retenu. Combien était sage le précepte religieux qui interdit au fiancé de passer la nuit sous le même toit que sa fiancée ! Les catholiques Ritzen n'y avaient pas songé. Enfin aurait-il eu jamais l'audace de monter l'escalier et d'entrer dans la chambre de Maria, si celle-ci ne l'y avait encouragé, non cette nuit-là sans doute, mais par son attitude antérieure, par une familiarité déplacée, par ce manque de modestie qui, d'avance, désarme une jeune fille en écartant d'elle le respect?

Une jeune fille ! Mais elle-même avait été jeune, et aimante, et fiancée. Elle n'avait rien oublié de

ces courtes vacances de bonheur dans l'aridité de sa vie déserte. Et son souvenir évoquait une retenue, une réserve, une candeur qui, d'un serrement de mains ou d'un chaste baiser, tiraient un abîme de délices et comme une brûlure intérieure, et n'imaginaient rien au delà, et n'eussent rien supporté au delà. Devenue veuve en pleine jeunesse, elle avait subi, comme toute créature humaine, les pressantes, les douloureuses sollicitations de son cœur et de sa chair qu'elle ne séparait pas, dont elle ne concevait pas la séparation. Elle y avait résisté par fidélité posthume, par abnégation maternelle, et pour y résister elle s'était soumise à une surveillance stricte et à une rigoureuse observation. Mais elle n'eût pas imaginé d'y céder hors mariage. Sa dignité s'y fût opposée avant sa vertu même, cette dignité qui était l'héritage de toute une suite d'honnêtes femmes, vivant à l'abri de leur maison et y brûlant leur vie modeste, comme une lampe dans le sanctuaire. Que ces habitudes morales fussent sans sacrifice et sans mérite, toutes celles qui les ont contractées, maintenues ou transmises savent bien qu'il ne faut jamais être descendu au fond de soi-même pour le croire.

Celle qui accepte de se marier et de fonder une famille doit préserver d'avance son foyer. Elle le doit à son honneur de femme comme à son devoir, comme à son futur mari, comme aux fruits à venir de son amour. Le respect de soi précède et impose le respect d'autrui. Au nom de son passé, et du passé

des aïeules qui l'avaient précédée dans la vieille maison de Chapareillan, Mme Bermance jugeait et condamnait Maria. Sa vertu même, par une difficulté plus grande à comprendre la faute, élargissait entre elles le fossé. Elle éprouvait rétrospectivement une sorte de dégoût pour la facilité avec laquelle la jeune fille avait pu se donner. Elle revoyait, posée sur ses genoux, la tête alourdie par la masse des cheveux blonds, et la nuque trop blanche, et la naissance voluptueuse des épaules que découvrait le peignoir de laine. Et comme si la chambre eût été pleine de fleurs au parfum trop fort qui rendissent l'atmosphère intolérable, elle respirait une odeur de péché qui la mettait mal à l'aise. Sans les prescriptions rigoureuses qui obligeaient les habitants de la vallée à tenir les rideaux fermés pour ne laisser filtrer aucune lumière à cause des passages d'avions, elle eût ouvert la fenêtre afin de laisser pénétrer une bouffée d'air pur. Et même elle pensa se lever pour souffler la lampe et se pencher sur la nuit.

Mais sa scrupuleuse conscience, déjà, atténuait, modifiait, transformait l'image de la pécheresse. Cette Maria, trop belle et trop faible, qui tout à l'heure était là, à ses pieds, dans une pose humiliée, n'avait pas eu contre André une plainte. Bien plus, elle revendiquait la plus grande part dans la faute et Mme Bermance avait pu croire un instant, avait pu lui faire l'injure de croire qu'elle était descendue dans cette chambre, dans la chambre

d'André, pour le chercher, pour le rejoindre. De combien de jours et de nuits d'une mortelle angoisse la jeune fille avait-elle déjà payé quelques heures d'abandon? De combien de tristesses et de difficultés les paierait-elle encore? Bientôt elle ne dissimulerait plus son état. Après le doute, après la peur, elle connaîtrait la honte. Ou bien il lui faudrait aller cacher le fruit de sa chair, au lieu d'en tirer gloire et bonheur. L'expiation pour elle avait été immédiate et cruelle.

Et cependant elle n'était pas la plus coupable. Une femme qui aime se défend si mal, et moins encore une jeune fille ignorante, dans le désarroi de la séparation prochaine, et qui craint pour la vie de son ami. Le plus coupable, c'était celui qui était venu, la nuit, chez elle, comme un voleur, et qui n'avait pas respecté son propre amour. Aucun raisonnement ne pouvait prévaloir contre celui-là. Et Mme Bermance, écartant avec franchise tous les sophismes sur lesquels sa tendresse maternelle avait tenté en vain de s'appuyer, se cacha le visage entre les deux mains, comme avait fait Maria tout à l'heure, et murmura :

— André ! mon André !

Elle le revit, gisant sur la neige, le front troué. Et avec une précision qui la remplit d'épouvante, des lambeaux de la lettre qu'il avait écrite peu d'instants avant de tomber lui revinrent à la mémoire : *Ne regrette rien... jamais je n'ai tant aimé la vie... Mon amour est fixé et ma vie est si belle qu'elle me*

semble déjà remplie... Insensé qui exalte la vie et prétend fixer son avenir quand l'ombre de la mort le recouvre ! Et la mort l'avait pris tel quel, dans sa passion sans regret.

Quand le maire de Chapareillan, le premier jour de l'année, était venu à la Colombière lui porter la fatale nouvelle transmise par les bureaux de la division de Grenoble, Mme Bermance, du moins, avait été soutenue par l'espérance divine. Demeurée seule, elle avait récité la prière des agonisants qui se dit pendant qu'entre la mort et qui convie le cortège des Anges et des Archanges, des Patriarches et des Prophètes, des Apôtres et des Évangélistes, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges, toute la communauté chrétienne conduite par le Christ, fils du Dieu vivant, à servir d'escorte à l'âme détachée afin de la conduire au séjour de la paix éternelle. Et se rappelant la parabole de l'homme dépourvu de pain qui va à minuit frapper à la porte de son ami pour lui demander assistance, elle s'était excusée, dans cette confiance de la prière qui communique directement avec Dieu et lui parle comme s'Il était au dedans de soi, de frapper bien tard à la porte de l'Ami suprême et d'appeler bien tard à l'aide la communion des Saints pour accompagner son fils dont le décès remontait au jour de Noël. Ainsi avait-elle trouvé dans sa foi un réconfort. Il n'était pas possible que tant de jeunesse si généreusement offerte ne fût pas accueillie comme un précieux sacrifice. Mais son fils n'avait voulu d'aucune escorte. Il

avait pénétré dans le monde invisible, seul avec son amour, et laissant après lui la vie qui perpétuerait sa faute, livrant sa compagne au déshonneur et son enfant à l'incertitude.

— André ! mon André !

Elle avait cru, ce soir du premier jour de l'année, connaître la limite de la douleur, et voici qu'à nouveau cette limite était reportée. Ce soir du premier jour de l'année, elle s'en rendait compte, c'était sur elle-même qu'elle avait pleuré, sur la solitude définitive, sur toute la douceur perdue avec l'affection filiale, plus encore que sur son fils dont elle escomptait le mystérieux bonheur et le repos perpétuel. Maintenant elle pleurait d'inquiétude sur son enfant comme si elle l'eût perdu, petit, dans une foule et ne sût pas ce qu'il était devenu. Où était-il? Que s'était-il passé entre Dieu et lui? Et dans la violence de son amour maternel, elle entreprit le siège de Dieu.

Il n'était pas admissible qu'une mère fût sans aucun pouvoir d'assistance pour son enfant, présent ou absent, vivant ou mort. Quand on l'avait porté dans ses flancs et porté dans sa pensée, on ne pouvait pas être éconduite, laissée à la porte, écartée et renvoyée si l'on implorait pour lui. Oui, quelqu'un, devant elle, avait prononcé les paroles blasphématoires : *Les morts sont morts. Nous ne pouvons plus rien pour eux...* Oui, ils étaient pour toujours couchés dans la tombe, ceux qui avaient une tombe, ou mêlés au sol, ceux qui avaient été

enterrés sur place, dans la hâte de la bataille, mais leur cœur, mais leur esprit, mais leur âme? La prière irait jusqu'à eux, forcerait les frontières inconnues, les rejoindrait, les rafraîchirait, leur apporterait le témoignage de la terre qui, à défaut de la communion des Saints, les suivait, montait vers eux, et surtout elle intercéderait pour eux, agirait pour eux, fléchirait pour eux la miséricorde infinie. Et Mme Bermance se jeta dans la prière comme dans une eau bienfaisante. Mais ses supplications ne parvenaient pas à lui donner la paix.

La prière ne suffisait pas, ne pouvait pas suffire. La prière, venue d'elle, retombait sur elle. La faute que son fils avait commise n'avait pas disparu comme lui. Elle existait, elle croissait, elle serait un jour un être vivant. Non, il n'était pas vrai qu'on ne pût rien pour les morts, et la prière insuffisante révélait à Mme Bermance la voie nouvelle. On pouvait encore prendre leur place sur la terre, se charger de leur responsabilité, mériter pour eux, réparer pour eux, et faire ce qu'ils n'avaient pas fait et que peut-être, et que sans doute ils eussent accompli si le temps leur en avait été laissé.

Mériter pour lui, réparer pour lui : Mme Bermance dans sa détresse se sentit sauvée. Cette fois elle savait, cette fois elle avait découvert la vérité. André absent, elle n'abandonnerait pas Maria. Oh ! de toute évidence, elle n'y avait point songé. Elle avait cherché avec elle les moyens de la sortir de peine, elle lui avait proposé de révéler elle-même,

quelque gêne qu'elle en éprouvât, le terrible secret à ses parents, d'organiser avec eux une installation à venir. Mais cela, c'était l'assistance humaine, celle qui s'occupe des choses matérielles, qui rétablit tant bien que mal en évitant le scandale, clandestinement et médiocrement, avec toutes sortes de réticences et de précautions, les situations compromises, celle qui se donne des airs de charité, et qui humilie quand elle n'accable pas. Elle ne se contenterait pas d'un tel secours qui n'engage ni le cœur ni l'existence, elle ouvrirait les bras à Maria qu'elle avait laissé partir de sa chambre sans l'avoir embrassée, — ne la revoyait-elle pas là, sur le seuil, avec ses pauvres yeux de vaincue, s'en allant, après sa confession qui avait tant dû lui coûter, comme elle était venue, avec la même angoisse, la même terreur, le même désespoir? — elle l'aiderait à porter son fardeau.

Mais comment l'aiderait-elle plus efficacement? André l'aurait épousée, André l'aurait emmenée chez lui, — chez lui, à la Colombière. Puisqu'il n'était plus là pour rendre à la jeune fille une situation régulière, du moins elle-même la couvrirait de sa propre estime, de sa dignité, de sa situation de famille. Elle l'emmènerait avec elle en quittant l'Alsace. Personne ne s'y opposerait. N'était-il pas naturel qu'elle demandât à M. et Mme Ritzen de lui confier Maria pour quelque temps? Plus tard, quand le moment serait venu, ils apprendraient ce qui s'était passé. La distance atténuerait leur colère, la dis-

tance et aussi l'acceptation, la reconnaissance en quelque sorte par la mère et l'héritière du mort, au nom du mort.

Mme Bermance, parvenue à ce point de ses réflexions, connut presque la paix qu'elle avait tant désirée. Elle avait trouvé la solution, et il lui parut qu'elle se rapprochait de son fils, qu'elle le touchait comme du temps qu'il était vivant. Mais à peine s'était-elle réjouie de sa décision que les obstacles se dressèrent, et que les difficultés surgirent. Pourquoi vit-elle si distinctement le chœur de Chapareillan qui lui avait déconseillé le voyage et qui lui déconseillerait encore ce retour à deux? Pourquoi lut-elle si clairement sur le visage fermé de M. Lancey la désapprobation et même le sarcasme? Ne l'avait-il pas engagée à se méfier des fiancées des morts? Irait-elle aussi le consulter sur la situation des enfants illégitimes? Enfin que penseraient sa famille et la famille de son mari? Avait-elle le droit d'afficher publiquement les amours de son fils dans la guerre? Tout le monde, bientôt, saurait le secret, le divulguerait, le colporterait. Elle essuierait les sourires, les dédains, les allusions blessantes de ses relations. A quoi bon provoquer un éclat inutile dont Maria elle-même qu'elle prétendait protéger serait atteinte? Ne valait-il pas mieux chercher un appartement dans quelque grande ville où toutes deux passeraient inaperçues, à Lyon par exemple, ou à Paris, dissimuler les couches et la naissance, et élever l'enfant loin de ces mépris injustes ou de ces

fausses sympathies? Elle réaliserait une part de sa fortune terrienne — M. Lancey ne l'avait-il pas informée que le sol reprenait sa valeur? — elle quitterait sa propre maison pour venir habiter avec la jeune fille, elle renoncerait à ses habitudes, à ses goûts de campagne pour l'entourer de soins, et quand le petit viendrait au monde, elle le recevrait comme si son père était encore là pour créer le plus doux lien entre elle-même et l'innocent.

Le petit! elle s'attendrit sur l'être à venir qui prolongerait André et lui ressemblerait. Déjà elle le sentait vivre, comme si elle l'eût porté, et déjà le grain d'une tendresse future levait en elle. Mais le laisserait-elle naître dans une location de hasard et dans une ville inconnue, comme s'il le fallait cacher? Était-ce là ce moyen de réparation qu'elle avait découvert? Et son fils, par delà la mort, s'en contenterait-il? Les mérites qu'elle voulait acquérir pour lui seraient-ils agréables à Dieu? Non, ce n'était pas assez, et il convenait de renoncer définitivement à un marchandage qui tentait de concilier la crainte du monde et le souci de la justice. Elle recevrait Maria chez elle, Maria accoucherait sous son toit, sous le toit des Bermance, comme il se devait. Et l'enfant ouvrirait les yeux à la lumière dans la chambre même où son père, vingt-quatre ans auparavant, les avait ouverts. Qu'importeraient les jugements d'autrui? Qu'importeraient les railleries du lavoir de Chapareillan, et les sourires pincés de M. Lancey! Au grand jour, avoué, fêté,

choyé et d'avance élu, un petit être commencerait de vivre avec deux femmes, deux mères penchées sur son berceau. Alors, si Dieu n'en était pas secoué dans son ciel et ne pardonnait pas à André, c'est qu'il n'était pas vrai que Jésus fût né dans une étable pour le salut des hommes !

Ainsi avançait-elle, pendant cette nuit qui s'écoulait comme l'eau du torrent dont elle entendait la monotone rumeur, le siège de Dieu qu'elle avait entrepris.

Les temps aussi n'étaient-ils pas changés? Que signifiaient maintenant nos misères, nos soucis, nos tourments individuels dans la tempête dont tremblaient les nations? En voyage, elle avait partagé le pain et le cœur avec ses compagnons de route et avec la troupe désignée pour Verdun. En Alsace, elle avait connu la longue patience d'un peuple qui avait su attendre un demi-siècle son heure et qui, cette heure venue, même coupé en deux, même dans la prolongation de l'attente, gardait sous le feu sa certitude et jusqu'à sa belle humeur. Dans le petit salon de Willer enfin, elle avait compris le lien mystérieux qui unit chaque soldat au bataillon, au régiment, à toute l'armée, puissance collective et anonyme faite de l'effort de tous, de la volonté de tous, de la foi de tous. Elle se sentait si petite, si perdue, si oubliée dans le flot obscur qui la roulait comme tous les pauvres gens d'aujourd'hui ! Nos préjugés, nos opinions, nos querelles, cela revêtait si peu d'importance ! Mais

encore fallait-il que chacun pour sa part assurât la vie commune, se subordonnât à la vie commune, quoi qu'il en pût coûter.

Dès le lendemain, Mme Bermance avertirait Maria de sa décision. Dès le lendemain? Elle regarda sa montre avant de se déshabiller pour se mettre au lit : il était près de deux heures du matin. Dans quelques heures elle serait auprès de la jeune fille et lui apporterait la paix. Elle revit une fois encore les yeux de détresse posés sur elle, l'expression interrogative et découragée du visage, et il lui apparut clairement alors qu'elle apporterait enfin à Maria ce que celle-ci avait passionnément espéré quand elle l'avait appelée au secours. Elle se représenta le doute, l'inquiétude, l'épouvante peu à peu envahissant la jeune fille à mesure que passaient les jours qui lui révélaient son état, et cependant aucune plainte ne lui était venue aux lèvres contre le mort qui lui avait imposé un si lourd héritage. Alors elle se sentit envahie par une immense, une infinie pitié pour tant de douleur venue de son fils et, s'arrêtant de défaire son corsage comme si l'œuvre de sa nuit n'était pas terminée, elle s'interrogea :

« Si Maria ne dort pas, elle est plus désespérée que lorsqu'elle est descendue ici tout à l'heure, car elle n'a pas obtenu de moi la parole qui console et qui relève. Si Maria ne dort pas, elle souffre jusqu'à l'agonie pour elle et pour celui qu'elle porte en elle. Si Maria ne dort pas, je ne puis la laisser dans les ténèbres une minute de plus. Il faut que je lui porte

immédiatement la bonne nouvelle. Il faut qu'elle sache tout de suite que je l'emmènerai comme ma fille, qu'elle sera chez moi comme la femme d'André, et que je recevrai son enfant comme mon petit-enfant. Il le faut, il le faut, Maria ne dort pas... »

Sa timidité, son habitude des convenances, sa crainte d'appeler l'attention sur elle, la firent encore hésiter. Elle était de celles qui sont plus braves au dedans qu'au dehors. Cependant elle quitta ses chaussures pour moins trahir sa marche, prit un bougeoir et, le cœur tremblant, elle sortit de sa chambre.

Son fils, une autre nuit, avait suivi le même chemin. Comme lui, elle marchait lentement, se faisait légère, retenait son haleine, s'immobilisait si l'escalier craquait. Elle s'arrêta, comme lui, devant la porte. Comme lui, elle écouta un instant et comme lui elle entra sans avertir, à cause des enfants qui dormaient à côté.

Maria n'était pas couchée. Recroquevillée, réduite dans son peignoir de laine blanche, tenant si peu de place, toute penchée sur son feu mourant, que Mme Bermance dut la chercher un instant des yeux, elle tournait le dos à la porte et ne vit pas, n'entendit pas la visiteuse. André, peut-être, l'avait surprise ainsi. Dans la chambre il y avait un grand désordre : une armoire était restée ouverte, un peu de linge était rassemblé sur le lit, à côté d'un sac à main. Mme Bermance n'en pouvait douter : la jeune fille préparait son départ.

Elle s'approcha jusqu'auprès de la cheminée et, en même temps qu'elle la touchait à l'épaule, elle appela doucement Maria afin de la rassurer sur sa présence :

— Maria, c'est moi. N'ayez pas peur.

La jeune fille s'était redressée, le visage effrayé. Et peut-être avait-elle montré ce même visage à l'autre. Puis elle se mit sur la défensive, presque durement :

— Vous, madame? que me voulez-vous?

Mais Mme Bermance n'était pas venue pour se laisser rebuter par une expression hostile ni même par des paroles mauvaises :

— Vous embrasser d'abord, Maria. Je ne l'ai pas fait tout à l'heure. Et vous dire que j'ai réfléchi. Je sais maintenant ce que nous devons faire toutes les deux. Mais pourquoi ces préparatifs?

— Je veux m'en aller. Je ne peux plus rester ici. Je m'en irai n'importe où, aujourd'hui.

C'était une de ces résolutions désespérées que la volonté désemparée ne discute plus, auxquelles elle se cramponne au contraire avec ses dernières forces. Mme Bermance le comprit à l'accent et se reprocha tout bas sa lenteur à se décider : comme elle avait bien fait de monter ! Le mal s'aggrave si vite quand le cœur est touché.

— Vous partirez en effet, Maria, mais vous partirez avec moi. Il est déjà presque le matin. Aujourd'hui j'irai au cimetière de Moosch une dernière fois. Mais nous pourrons partir dès demain si votre laissez-passer est en règle.

— Je n'ai besoin de personne, répondit la jeune fille d'un ton farouche.

— Je vous emmène chez moi, Maria, là où il vous aurait emmenée.

— Chez vous?

Et cette fois Maria attentive commença de se sentir désarmée.

— Oui, chez moi, dans ma vieille maison de Chapareillan. Je vous y recevrai comme sa femme. Et votre enfant naîtra là où j'ai mis au monde André.

Les deux femmes se parlaient à voix basse, de tout près, assises côte à côte devant le feu qui s'éteignait. Maria vaincue regarda Mme Bermance pour bien s'assurer de ce qu'elle venait d'entendre, et Mme Bermance comprit d'un seul coup la séduction de la jeune fille, cette grâce non pareille qui lui venait des yeux, et, de plus loin que les yeux, de la flamme ardente brûlant à l'intérieur, car la jeune fille, se voyant sauvée, se reprenait à vivre jusque dans son deuil, et la délivrance de son esprit qui s'accomplissait avant la délivrance de sa chair la transfigurait. Elle ne répondit pas, mais elle appuya sa joue à l'épaule de Mme Bermance et se mit à pleurer.

— Pourquoi pleurez-vous, ma petite? N'est-ce pas, nous partirons ensemble demain. Vos parents y consentiront. Je leur parlerai. Ils s'inquiètent précisément de votre santé. Ils accepteront un changement d'air. Et vous verrez comme ma maison, comme la maison d'André est bonne et accueillante. Ne pleurez plus, Maria.

Ainsi la berçait-elle avec des paroles tendres, comme un enfant que l'on calme. Elle continua de la câliner ainsi, doucement, par phrases entrecoupées, lui montrant le port. A la longue, ne recevant pas de réponse, comme elle tournait la tête pour se pencher et la voir, elle s'aperçut que Maria dormait. Après tant de jours passés dans l'épouvante, la jeune fille avait retrouvé la paix. Après tant de nuits passées sans sommeil, succombant à la fatigue, et roulée dans cette paix retrouvée comme dans une chaude couverture, elle s'était endormie.

Avec mille précautions, Mme Bermance lui souleva la tête et l'appuya à un coussin. Puis elle remit la chambre en ordre, referma le sac ouvert, débarrassa le lit du linge qui l'embarrassait et quand tout fut prêt, à mi-voix, elle réveilla la jeune fille, l'aida à se dévêtir.

Et comme son fils, elle redescendit l'escalier quand le jour, déjà, pointait.

VIII

LE MYSTÈRE DE LA MORT

La maison dormait lorsque Mme Bermance en franchit le seuil : — « Je vais à Moosch, avait-elle prévenu la femme de chambre, et rentrerai pour midi. » Parce qu'elle ne s'était pas couchée de la nuit, l'air vif de ce matin de mars la glaçait, mais le soleil qui, déjà, caressait les cimes des Vosges, ne tarderait pas à atteindre le creux de la vallée, et la marche — un peu plus d'une heure de la sortie de Thann à Moosch — achèverait de la réchauffer. Son fils était parti de meilleure heure encore pour rejoindre sa compagnie au Rehfelsen.

A l'hôpital, elle fut introduite dans une salle qui servait à la fois de réfectoire et de salle de garde, et reçue par l'infirmière-major, Mme Devillars, qui était la femme d'un maître de forges de Belfort, mobilisé comme officier d'état-major à la division d'Alsace à Wesserling, dans le voisinage. C'était une de ces femmes actives, organisatrices, harmonieuses, qui tiennent un hôpital comme un salon, avec la même bonne grâce et le même à-propos. Elle était prévenue par le Père Hellouin de la visite de Mme Bermance et la voulut faire déjeuner avec elle-

même et une partie de son personnel qu'elle présenta :

— Mme Siegel de Mulhouse qui, de Saint-Amarin, vient diriger notre lingerie ; Mme Rauth, dont la vue réjouit déjà nos blessés. Vous avez, je crois, rencontré ces dames chez les Helding.

Mme Bermance reconnut en effet la dame de l'Abbaye et la jolie veuve.

— Le Père Hellouin va revenir, promit l'infirmière-major. Il est à la recherche de son ordonnance qui est un gars du Nord porté sur la boisson et qui n'est pas rentré de la nuit.

— Oui, compléta Mme Rauth en multipliant les sourires, — car deux médecins-majors venaient d'entrer, l'un, tout grisonnant, à deux galons, l'autre, rose, replet, la face plaisante et jeune encore, à trois galons tout neufs, — oui, l'aumônier ne peut s'en passer, bien qu'il soit bigame.

Bigame? le mot eut du succès. Elle en fut contente, et raconta que le soldat, marié à Roubaix et séparé de son ménage depuis le début de la guerre, s'était remarié à Masevaux pendant une permission.

— Mais, voilà, ajouta-t-elle, dans les mauvais passages, l'ordonnance prend le Père Hellouin sous le bras et le porte comme un paquet un bout de chemin. Il est vrai que le pauvre père jésuite ne pèse guère que quarante kilos.

— C'est un saint, reprit Mme Devillars. Il porte, lui, toutes les misères et les souffrances de ses chasseurs. Il a plus de cinquante ans et il a voulu servir.

Mme Bermance, fatiguée après le calvaire de la

nuit, goûtait malgré elle l'agrément de cette salle chauffée, de ce café bouillant, de cet accueil cordial. Se pouvait-il que dans les pires épreuves nous demeurions sensibles au bien-être physique et en recevions un soulagement? Cependant Mme Devillars se souvenait d'André qu'elle avait soigné quelques jours, après la prise de Metzeral, avant qu'il fût évacué sur le centre hospitalier de Gérardmer.

— Aucun blessé, madame, ne m'a jamais donné une telle impression de victoire. Il devait souffrir beaucoup et jamais ne se plaignait : à cette époque-là, nos salles étaient remplies. Quand nous étions lasses, nous passions devant son lit. Et de le voir, de l'entendre parler et rire, nous étions remontées. N'est-ce pas, madame Rauth?

— Certes, un si beau garçon, et si plein de vie!

Mais Mme Rauth était accaparée par les deux médecins-majors. Le plus jeune lui disait :

— Vous, les blessés au-dessus de quarante ans ne vous intéressent pas.

— Les médecins non plus, convint le plus âgé, non sans mélancolie.

— Vous pouvez fixer le chiffre à trente, lança la jolie veuve en riant pour les évincer tous les deux.

Et tous les deux, obstinés ou vaniteux, continuèrent de lui faire leur ingrate cour.

Mme Devillars parlait maintenant à Mme Bermance de Maria Ritzen : la plus jolie personne de Thann, autrefois rayonnante de joie et de santé, — ah! si vous l'aviez vue il y a trois mois! — et

dont le bonheur avait été si vite brisé. Elle était de ces femmes du monde qui aiment à distribuer, avec les éloges, le plaisir, comme d'autres aiment à répandre les perfidies. Mme Siegel, au nom de la jeune fille, s'était rapprochée et, avec cette facilité à se confier que la guerre a autorisée, après s'être associée aux louanges, elle avoua que son fils, autrefois, avant d'être mobilisé dans l'armée allemande, avait formé un projet que la guerre avait rompu :

— Heureusement, madame, ajouta-t-elle, il est absent.

— Vous avez enfin reçu de ses nouvelles, interrogea Mme Devillars pour changer le sujet de la conversation.

— Hier. Il s'est échappé, à travers quels dangers ! Il est en Angleterre. Il va revenir et s'engagera dans l'armée française.

Elle n'était pas fâchée de montrer que son fils était aussi un héros et, suivant son idée avec une ténacité toute alsacienne, elle ne craignit pas de demander à Mme Bermance, mais sur un ton de gravité et de tristesse qui atténuait l'audace de sa question et même la nuançait de douleur et de respect :

— Pensez-vous que Maria Ritzen oublie jamais? Une fiancée, n'est-ce pas? n'est tout de même pas une veuve. Excusez-moi, madame : le retour de mon fils me fait trembler. Et déjà, avant la guerre, la froideur de Mlle Maria le désespérait.

— Je ne crois pas, répondit presque à voix basse

Mme Bermance qui voyait avec épouvante les projets d'avenir s'échafauder devant elle et la vie reprendre.

A deux pas de leur groupe, Mme Rauth contait aux deux majors intéressés qu'elle n'avait peur ni des obus, ni des avions, mais des souris. Et il y en avait beaucoup à l'hôpital.

— C'est vrai, convint Mme Devillars qui se mêla à leur dialogue. Nous avons eu, à la fin du mois de décembre dernier, pendant les affaires de l'Hartmann, une religieuse tuée en sortant d'ici. Mme Rauth n'a montré nulle frayeur. Mais les rats la mettent en fuite, et aussi les araignées. Pendant ses séjours à l'hôpital, elle n'ose pas habiter seule dans sa chambre.

Les deux médecins considérèrent avec curiosité la jolie veuve qui ne pouvait demeurer seule la nuit et qui, les devinant, les narguait. Elle leur préférait encore les souris. Mais qu'était devenu dans sa mémoire le pauvre mort de la Marne, quand elle ne pouvait voir un jeune homme, ni même un homme mûr, ni même un vieillard, sans l'attirer, l'aguicher et l'émoustiller?

La porte qui donnait sur les salles des malades et des blessés s'ouvrit et livra passage à une paysanne haute de taille, maigre de corps, sèche de traits, qui s'approcha de l'infirmière-major et lui communiqua simplement cette nouvelle :

— Madame, il vient de trépasser.

Mme Devillars se leva et la suivit, accompagnée du médecin le plus âgé, l'autre se prévalant de ses

galons pour en prendre à l'aise avec le service et rester auprès de Mme Rauth qui prodiguait les commentaires :

— Le quinze est mort. Il y a mis le temps. Une balle dans les reins. Sa mère est arrivée de la Franche-Comté il y a trois jours. Elle ne l'a pas quitté, mais elle n'a pas versé un pleur.

Et Mme Bermance, intérieurement, eut une pensée de compassion pour cette mère qui venait, comme elle, de perdre son enfant. Du moins celle-ci l'avait-elle assisté jusqu'à la dernière minute.

Quand l'infirmière rentra un peu plus tard, elle avait le visage illuminé comme si elle venait d'être le témoin d'un miracle.

— Ah ! madame, expliqua-t-elle en s'adressant spécialement à Mme Bermance, cette paysanne m'a donné une leçon presque trop rigoureuse de grandeur d'âme et de détachement. Voici trois jours qu'elle soutient le courage de son fils sans manifester, à le perdre, la moindre émotion. Elle lui a fermé les yeux avec la même impassibilité. Un peu scandalisée, je n'ai pu me tenir de remarquer qu'elle supportait bien son malheur. « — Oui, madame, m'a-t-elle répondu. C'est un bienfait de Dieu. » Et comme je m'étonnai : « — Nous vivions sans religion, dans mon village. Dans mon village, personne n'a de religion, et pas même le curé qui expédie son office à la va-vite. J'avais bien été élevée chrétiennement, mais il est difficile de vivre autrement que les autres. Mon mari n'a vécu que pour le profit. Il

est décédé en comptant son argent. Mes trois fils sont partis pour la guerre. Dans ma misère, j'ai retrouvé Dieu. Alors je lui ai simplement demandé qu'ils meurent en bons chrétiens. S'ils rentrent au village, ils recommenceront comme leur père à ne vivre que pour le profit ou, parce qu'ils sont jeunes, pour le plaisir. Je les connais. Dieu m'a exaucée pour celui-ci. De quoi me plaindrais-je? »

— Elle est capable, dit le jeune médecin-major, de les enterrer tous les trois. Elle a dû prévenir elle-même celui-ci qu'il arrivait à terme.

— Non, répondit Mme Devillars, c'est toujours moi qui préviens les mourants. J'estime que c'est mon devoir. Et même je leur demande d'offrir leur sacrifice à Dieu pour le pays.

— Oh! reprit le docteur, il ne faut rien dire aux malades que de rassurant.

— Sans doute, approuva Mme Rauth, il est charitable de leur laisser l'espérance.

Mme Devillars regarda ses contradicteurs avec un calme qui les dominait. Tout à coup, on découvrait en elle, sous des apparences bienveillantes et distinguées, une âme de foi et de sincérité, une âme d'apôtre. Elle déclara, non sans une certaine solennité, comme si, par ses fonctions mêmes, elle eût été amenée à se poser souvent cette question :

— Quand cette espérance est réelle, il serait cruel de ne pas l'entretenir. Mais quand elle s'est retirée, il convient d'avertir un homme mortel qu'il peut, qu'il va mourir.

— S'il a des intérêts matériels à sauvegarder, consentit le jeune médecin, je veux bien. Sinon, à quoi bon troubler ses derniers instants?

— Mais parce que nos derniers instants gardent le pouvoir d'achever ou de modifier tout le dessin de notre vie. Ils nous laissent la possibilité de corriger nos fautes, de remplir nos devoirs oubliés, de retrouver le fond de notre pensée que nous laissons couler en temps ordinaire. De quel droit nous les volerait-on? C'est les voler, en effet, que de nous les abandonner dénués de leur véritable portée. L'homme qui va mourir doit agir comme un homme qui va mourir, et non pas comme un homme assuré du temps.

— Nous devons, madame, soulager la douleur physique. Le moral ne nous regarde pas. Sauf, bien entendu, si le mourant a des affaires à mettre en règle.

— Des affaires, toujours des affaires. Il en peut avoir que vous ignorez, et qui concernent son âme, la vie future, Dieu. Qui donc a résolu ces questions? Et si vous les avez résolues pour vous-même, où prenez-vous l'autorité pour les résoudre au nom des autres? La mort peut transformer la vie en la fixant.

— Moi, dit Mme Rauth, je préférerai le chloroforme. Ne pas souffrir, et ne se douter de rien. Et vous, docteur, qui êtes partagé entre le désir de flatter votre supérieur hiérarchique et de ne pas déplaire à Mme Devillars?

Ainsi interpellé, le vieux médecin n'hésita pas :

— J'ai trente ans de pratique. Je n'admets pas

que la mort surprenne un malade sans qu'il en ait été informé.

L'aumônier était entré au cours de cette controverse. Son peu de poids et sa taille exiguë ne l'avaient pas fait remarquer. Il sourit et intervint dans le conflit, non avec scepticisme, mais avec ce détachement du prêtre qui sait l'envers des choses et qui aime à s'abriter derrière des textes :

— Oui, Pascal l'a bien dit : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. »

Mme Bermance n'avait pas pris part à la discussion. Mais elle en rapportait les termes à son fils. Oui, nos derniers instants gardent le pouvoir d'achever ou de modifier le dessin de notre vie ; oui, l'homme qui va mourir doit agir comme un homme qui va mourir, et non pas comme un homme assuré du temps ; oui, la mort peut transformer la vie en la fixant. Mais, entouré de morts, André n'avait pas cru à la mort. Il l'avait regardée en face en la défiant. Elle l'avait surpris comme il s'exaltait dans son amour. Et sa faute lui survivait dans la chair qu'il avait possédée. La mort fixait sa vie dans sa passion.

Le Père Hellouin, déjà, s'excusait de son retard auprès d'elle. Mais comment l'entretiendrait-elle du sujet qui la tourmentait dans une pièce livrée aux conversations et aux allées et venues? Depuis

la guerre, fallait-il accepter toute vie en commun, et même la vie intérieure? L'aumônier devina sa gêne et lui proposa de l'emmener dans un oratoire réservé aux prêtres de passage. Dès qu'ils furent seuls, le petit homme grêle, presque pareil à une flamme sans bois, à une âme sans corps, lui épargna les questions :

— Hier, à Willer, madame, dans le bureau du commandant, je me suis tu parce que je n'ai pas assisté au décès de votre fils. Les témoins vous ont dit sa fin glorieuse et le commandant Duffauge vous l'a montré lui-même dans sa magnifique ardeur de jeune chef. Qu'aurai-je pu ajouter? Nous l'aimions tous. A tous sa présence distribuait de la chaleur, éclairait la guerre, promettait le succès. Cependant, j'ai remarqué votre inquiétude. Alors je vous ai dit : Soyez en paix.

Mme Bermance se recueillit. Elle avait besoin de tout son courage pour l'entretien intime qu'elle allait aborder :

— Monsieur l'aumônier, c'est pour cette paix que je viens. La mienne est au prix de la sienne. Et de la sienne, je ne suis pas assurée. Vous ne l'avez pas vu mourir, me dites-vous. Mais vous le connaissiez et vous avez l'expérience des hommes. Je vois bien que vous ne m'apportez que des sympathies et des paroles vagues. J'ai l'impression que vous savez autre chose. Je vous adjure de me dire la vérité. Je puis l'entendre. Il est mort en soldat, mais est-il mort en chrétien?

Le prêtre, à son tour, se recueillit devant cette insistance qui ne lui permettait pas de se dérober :

— Vous me demandez, madame, le secret de la mort. Il n'appartient à personne. Dieu se l'est réservé. Donner sa vie à son pays est une haute manière de servir Dieu. Nos sacrifices ne sont jamais perdus, et celui-là est le plus grand.

— Monsieur l'aumônier, reprit Mme Bermance, vous ne devinez donc pas que chacune de vos réponses me laisse plus troublée. Je ne réclame pas de vous ce qui est hors de notre atteinte : une certitude sur le salut d'une âme qui m'est plus chère que moi-même. Mais je vous supplie de m'aider à voir clair dans les ténèbres qui enveloppent cette mort. N'a-t-il pas, à votre connaissance, offert d'avance ce sacrifice? Ne l'a-t-il pas sanctifié? Vous le rencontriez au bataillon, vous étiez lié avec lui. Je le sais par ses lettres. Vous causiez avec lui. Rappelez-vous ces conversations : ne pensait-il donc jamais à la mort, à la vie future, à Dieu?

La pauvre femme multipliait les objurgations sans révéler le motif de son tourment. Elle ne pouvait le révéler qu'en accusant son fils et ne le pouvait accuser. Cependant le prêtre la regardait comme s'il lisait en elle, comme s'il la laissait venir à lui. Il donna les détails qu'évoquait sa mémoire :

— J'ai surtout connu le lieutenant Bermance aux affaires de Metzeral où il fut blessé. Non vraiment, madame, je ne crois pas qu'il pensât jamais à la mort. Il portait la vie en lui comme si elle lui appartenait en propre, mais sans orgueil, avec une simplicité d'enfant. Il jouait avec elle jusque dans

le combat, et c'était un jeu éblouissant. Ses camarades, ses hommes parlent de lui comme d'un prodige. Il rayonnait où il passait. Quand nous sommes entrés dans Metzeral, il y avait aux abords du village des pommiers en fleur. Ils annonçaient le printemps et ils n'ont pas porté de fruits. Bermance ressemblait à ces arbres : il annonçait la victoire et nous l'avons perdu.

— Vous ne me parlez que de sa vie, monsieur l'aumônier.

— Cette vie, madame, était si éclatante qu'on ne voyait qu'elle en lui. Il a peut-être donné plus que les autres en la donnant. Quand sa compagnie fut désignée pour l'attaque du 14 juin, j'allai la voir. Beaucoup d'hommes se confessèrent, communièrent. « — Et vous? lui demandai-je. — Est-ce la peine, monsieur l'aumônier? — La journée sera dure. — Pas pour moi. — Vous ne marchez pas? — Le premier. — Alors? — Alors j'ai de la chance. — Il suffit d'une balle. — Oh ! il en faudra beaucoup pour me descendre. Mais si cela peut vous faire plaisir. » Il riait, il s'est confessé en riant. Je vous ai rapporté ce dialogue tel qu'il m'est resté. Voilà comment votre fils était.

— Mais à l'Hartmann, monsieur l'aumônier, au mois de décembre?

— A la dernière affaire, j'étais dans l'abri du commandant quand il est monté de Willer. Le commandant vous a dit son apparition dans notre cave. Il avait fini par nous convaincre tous, rien qu'à

sa façon de porter la vie, qu'il ne pouvait pas être tué.

— Ne l'avez-vous pas revu depuis ce soir-là?

— Si, madame, le 21 décembre au matin, dans la brume et la neige, avant l'attaque. Il était à son poste, et il préparait son mouvement.

Le prêtre s'arrêta et sans doute n'avait-il plus rien à ajouter, quand précisément Mme Bermance attendait, guettait la suite qui lui apporterait peut-être enfin la lumière. Et ce fut elle qui rompit le silence se prolongeant :

— Cette fois, monsieur l'aumônier, il a refusé.

— Qu'aurait-il refusé, madame?

— L'absolution.

— Puisque je vous dis, madame, qu'il était à son poste et remplissait ses devoirs d'état, ceux qui passent avant tous les autres. Il avait la charge de ses hommes : il pensait à eux, non à lui.

Le Père Hellouin avait répondu avec courtoisie, mais presque avec impatience, comme pour donner à comprendre qu'on ne lui pouvait demander davantage. Il dut se le reprocher, car il ajouta des paroles de consolation tirées de la miséricorde divine et du patriotisme. Mais ces paroles pouvaient s'appliquer à tous les cas : au lieu de réunir, elles séparaient ; au lieu de guérir, elles faisaient apparaître, comme les remèdes insuffisants, la profondeur du mal. Et le prêtre et Mme Bermance qui, tous deux, s'étaient levés d'un commun accord, comme si l'entretien était clos, éprouvaient le malaise qui accompagne la vaine recherche de la vérité. Mais la vérité a d'autres

exigences : elle ne laisse pas ceux qui la poursuivent rompre la chasse, elle les attire, elle les réclame invinciblement. Comme elle prenait congé sans avoir trouvé l'assistance qu'elle était venue chercher, Mme Bermance aperçut dans l'oratoire un prie-Dieu séparé d'une chaise plus élevée par une petite grille.

— Monsieur l'aumônier, dit-elle, entendez ma confession.

Déjà elle s'était agenouillée. Surpris, le Père Hellouin subissait la contrainte de sa pénitente improvisée et, lui obéissant, s'asseyait de l'autre côté de la grille.

— Mon Père, commença-t-elle, je veux remplacer mon fils, souffrir pour lui, mériter pour lui. Or, il a péché gravement.

— Ma fille, objecta le prêtre, je ne puis entendre que votre confession. Les morts sont à Dieu.

— Mais il m'appelle, mon père, il n'a que moi. Si je ne puis pas lui porter secours, ce serait à désespérer de Dieu. Vous voyez bien que ma confession est sa confession.

Et l'enchaînant à la violence de sa foi, elle lui dit, sans une allusion à Maria Ritzen, ce qu'elle avait appris dans cette nuit d'agonie où les voiles avaient été déchirés, comment elle avait douté de la pitié divine, et comment elle avait reconnu son devoir qui était de recueillir celle que son fils avait séduite et de recevoir plus tard son enfant. Elle réparerait le mal du mort, mais cette réparation devait être comptée au mort.

— Prononcez une parole, mon père, afin que son péché lui soit remis.

Et le prêtre se rappelait André Bermance répondant à ses offres, le matin du 21 décembre, avant l'attaque, avec ce beau rire d'enfant qu'il avait : « — Quand la faute est trop belle, on n'a pas de remords, monsieur l'aumônier ! » Ce propos léger, que le rire même épointait il ne l'avait pas répété à Mme Bermance. Et il se débattait sous l'étreinte de cet amour maternel qui se chargeait des redoutables responsabilités empreintes dans la chair coupable et qui voulait effacer la tache avec les larmes et la sueur de l'acceptation quotidienne. Et, devenant complice d'une tentative qui écartait le temps et l'espace pour aborder l'invisible, il assembla presque malgré lui les arguments qui promettaient le pardon divin :

— Ma fille, personne n'a pénétré le mystère de la mort. Les vérités silencieuses qui, trop souvent, dorment au fond de nos âmes, qui nous dit que le choc suprême ne les éveille pas? Je vois dans votre fils une grande, une profonde charité. Quand le commandant l'a rencontré, pour la dernière fois, il donnait à un blessé le contenu de sa gourde. Au moment de mourir, il a prévenu ses hommes d'une attaque probable. Son dernier ordre, transmis par le soldat Liatard, c'est le don de soi au pays. Il ne pense pas à lui, dans le temps que la vie s'en va, mais à la troupe dont il a la charge. Tout en lui est générosité, ardeur, enthousiasme. Il a trop de jeu-

nesse, mais il n'a pas de malice, et seule la faute contre l'esprit ne peut être oubliée. Les conséquences de sa faute, vous les avez prises à votre compte. Vous recueillerez la femme coupable, vous élèverez l'enfant dans notre religion. En vérité, ma fille, Dieu, s'il ne l'a déjà fait, lui pardonnera. Je ne suis que son humble ministre, mais je puis l'invoquer avec vous, parce qu'il nous faut son pardon.

Et brusquement il s'agenouilla sur le plancher, à côté d'elle, et il pria à haute voix :

— Jésus, fils du Dieu vivant, qui avez pardonné le péché d'amour à la femme adultère, à la Samaritaine, à Madeleine, ayez pitié d'André Bermance et recevez-le dans votre céleste patrie, lui qui a donné son sang pour sa patrie de la terre comme Vous avez donné le vôtre pour le salut des hommes...

Du petit oratoire les prières de la mère et du prêtre montaient tout droit, comme la fumée de la flamme par les temps limpides et sans vent. Puis le prêtre, se relevant le premier, releva sa pénitente et la bénit :

— Allez en paix, ma fille.

Et Mme Bermance sentit en effet la paix descendre en elle. Elle n'avait rien appris au Père Hellouin qui avait tout deviné sur le visage de Maria Ritzen, rien, sinon que l'amour maternel est plus fort que la mort.

Pour s'en aller, elle traversa le réfectoire. Mme Rauth, plaisante image de l'oubli humain, y flirtait encore avec le médecin aux trois galons.

Elle chercha Mme Devillars et la trouva dans une des salles de blessés, qui achevait, avec la paysanne, la toilette du défunt. Après l'avoir saluée, elle se tourna vers la vieille femme :

— Nous sommes pareilles, madame. Je prierai pour votre fils. Promettez-moi de prier pour le mien.

— Je vous le promets.

Alors elle s'aperçut que cette paysanne impassible avait sous les yeux comme une rigole creusée par les larmes.

Hors de l'hôpital, elle prit le chemin du cimetière militaire de Moosch. Sous le soleil du matin, il avait presque un air de gaieté, avec ses buis, ses verdures soignées, ses quelques fleurs précoces, son assemblée de croix de bois clair. Un vent frais agitait le drapeau aux trois couleurs qui le dominait. Elle n'y retournerait plus avant son départ. C'étaient ses adieux. Comme les autres fois, elle réunit dans sa pensée tous les morts qui dormaient là, sous la terre, et tous les morts de tous les cimetières des champs de bataille. Elle n'avait plus d'angoisse. Elle ne se sentait plus séparée de son fils dont la faute même les unissait : elle avait accepté pour lui, elle réparerait à sa place, elle mériterait pour lui. La chair même de son fils fleurirait. Et comme Maria portait en elle le gage innocent de son amour coupable, elle portait, dans sa douleur, la paix retrouvée.

IX

EN FAMILLE

Quand Mme Bermance franchit aux alentours de midi la grille de la villa des Ritzen, elle trouva dans le jardin les petits Frantz et Nickel, nouvellement promus sur leur réclamation, car ils veulent des prénoms plus résolument français, François et Nicolas, qui, sortis de l'école, se disputaient en jouant à la guerre parce que ni l'un ni l'autre ne consentait à représenter le Boche. Lissel indifférente jugeait des coups sans intervenir, craignant sans doute de provoquer l'unité de commandement dans une alliance qui n'eût pas manqué de lui porter préjudice. Elle courut à la rencontre de la nouvelle venue, comme pour lui apprendre une grande nouvelle.

— Ah ! madame, nous vous attendions.

— Suis-je en retard, Lissel?

— Oh ! non, madame, papa n'est pas encore là. Mais cette pauvre Maria dort comme une souche ce matin. J'ai frappé trois fois à sa porte, elle ne m'a pas répondu. Je suis entrée dans sa chambre, elle ne s'est pas réveillée. Maman s'est décidée à l'appeler tout à l'heure ; elle va descendre.

— Votre sœur ne se porte pas bien, mon enfant,

dit Mme Bermance, et précisément je désirais en parler à votre mère.

Elle cherchait l'occasion et l'occasion se présentait. Ce sommeil pesant, ce sommeil réparateur que Maria lui devait et qui suivait tant de nuits tragiques, la lui fournissait, elle informa sans retard Mme Ritzen, qui venait d'inspecter la cuisine avec sollicitude et d'examiner chaque plat avec compétence, de son projet de repartir dès le lendemain.

— Pourquoi nous quitter si vite? objecta la bonne dame, n'étiez-vous pas bien en Alsace?

Un Alsacien ne comprend pas que l'on songe à quitter l'Alsace. Cependant Mme Bermance insista : elle avait pu rencontrer, la veille, à Willer, le chef et les camarades d'André, elle avait pu visiter le matin même, une fois encore, la tombe de Moosch. Rien ne la retenait plus, et sa maison de Chapareillan l'attendait. Puis elle proposa d'emmener avec elle Maria. La jeune fille paraissait très fatiguée : ce sommeil même qu'on ne pouvait interrompre en était la preuve. Un changement d'air lui serait profitable. L'air du Dauphiné, vif et salubre, lui rendrait des couleurs et la guérirait. Mais il faudrait un long séjour.

— La chère petite ne consentira pas à nous quitter, protesta encore Mme Ritzen, toujours prête à substituer les sentiments aux raisons.

— Je suis la mère d'André, reprit Mme Bermance qui rencontrait moins de facilités qu'elle ne l'avait escompté dans l'exécution de son plan, mais qui ne se laisserait pas arrêter par une résis-

tance dont elle devinait la sympathie, je suis la mère d'André, madame. Son souvenir a créé entre nous le plus doux lien de parenté. Nous parlerons de lui ensemble. Elle connaîtra son pays. Je la soignerai comme ma propre fille. Je n'ai plus qu'elle. Pour moi aussi, madame, sa présence sera un soulagement, et je vous remercierai de me l'avoir accordée.

Cet argument toucha la bonne dame toujours disposée à rendre service. C'était vrai que Maria, éprouvée par le chagrin, avait perdu sa joie et sa santé : on ne la reconnaissait plus.

— Si vous aviez habité notre maison il y a quelques mois, du temps que votre fils y venait ! Notre Maria la remplissait de sa gaieté, de ses chants, de sa musique. Maintenant, elle ne parle plus, elle ne mange plus, elle ne dort plus. Sauf ce matin toutefois ; nous ne pouvions la réveiller. Elle n'est pas encore descendue, et il est midi. Mon mari va rentrer : il n'aime pas qu'on le fasse attendre pour l'heure des repas. Pourvu qu'elle soit prête à l'heure ! Il y a ce matin une choucroute qui est cuite à point et qui demande à être servie exactement.

Ainsi mêlait-elle les grandes et les petites choses, le départ de sa fille et la régularité du service. Mme Bermance insista sur la nécessité de fortifier la jeune fille, de la distraire en la transplantant, et Mme Ritzen, s'apitoyant avec elle sur le cas de la pauvre enfant si malheureuse et dont l'amour était si touchant, convint de cette nécessité. La première crut avoir gain de cause :

— Alors, c'est entendu, conclut-elle. J'emmènerai Maria demain.

— Ah! madame, l'arrêta Mme Ritzen toute confuse et effarée, je ne puis rien décider. Il faut en parler à mon mari. Lui seul tranchera la question. Il a tant de sagesse, tant de prudence, tant d'autorité. Le voici dans le jardin. Mais, je vous en prie, madame, ne lui dites rien avant le déjeuner. Quand il a faim, il n'écoute personne. Et cette Maria qui ne descend pas!

La démarche était à recommencer. Et Mme Bermance comprit mieux la peur de Maria à la seule idée d'affronter son père : « Il est rigoureux, il est violent, il est absolu », avait-elle déclaré. Lui seul tranchait toutes les questions. M. Ritzen s'excusa de son retard avec bonhomie :

— Encore une de nos ouvrières en mal d'un petit Français! Ma parole, c'est une épidémie. Il a fallu lui donner un congé.

Et il éclata d'un large rire :

— Bientôt il nous faudra interrompre le travail.

Il s'appesantissait sur « l'accident » qu'il généralisait pour obtenir un effet oratoire, sans remarquer les yeux interrogateurs de sa fille cadette qui cherchait à comprendre comment un petit Français pouvait vous faire du mal. Il suffit d'une vierge folle pour compromettre la réputation de toutes les vierges sages du village. Mme Bermance souffrait de ce rire comme d'une allusion et bénissait l'absence de Maria dont Mme Ritzen réclamait tout bas

la présence à tous les saints du paradis, et spécialement aux saints locaux chargés de la protection de l'Alsace et, mieux encore, de la vallée de la Thur. On passa à la salle à manger. Il réclama des détails sur le menu à sa femme de plus en plus troublée, quand Maria parut enfin, le visage encore ensommeillé, les cils battant sur les grands yeux, son beau visage reposé et frais comme on ne l'avait vu de longtemps.

— Qu'elle a bonne mine ! remarqua son père.

— Elle a dormi jusqu'à maintenant, rappela Lissel jalouse des prérogatives de sa sœur.

— Jusqu'à maintenant? Oh ! la paresseuse. Le repos lui a profité. Encore dix ou vingt grasses matinées comme celles-ci, et notre fille aura repris ses couleurs d'autrefois.

— J'étais si fatiguée, expliqua Maria interloquée de ce bruyant accueil.

Elle fit le tour de la table pour saluer ses parents et, passant derrière Mme Bermance, elle lui effleura la joue des lèvres avec intention, et murmura à son oreille :

— Ah ! madame, j'ai dormi.

Mme Bermance pouvait seule comprendre tout ce que cette phrase si simple contenait de confiance et de gratitude.

Le fumet de la choucroute emplissait la salle à manger bien chaude où le soleil entrait par une baie vitrée. A ce parfum agréable et déjà nourrissant, les narines de M. Ritzen se dilataient et, tout en découpant le jambon, il prodiguait des commen-

taires encourageants sur la défense de Verdun que les Allemands ne prendraient jamais. L'usine, d'ailleurs, travaillait à plein pour la guerre, et les Boches l'apprendraient à leurs dépens.

— A bas les Boches ! proclama le petit Pierre en tendant son assiette.

Son frère l'imita. Mme Ritzen servait tout son monde avec impartialité et largesse. Une atmosphère de bien-être flottait dans cette maison comme dans la vallée, à une si petite distance des lignes. La guerre paraissait lointaine et la victoire assurée. Et dans ce cadre paisible, Mme Bermance, entourée, découvrait sa solitude ; pour elle il n'était plus de bien-être et voici que celle dont elle avait la charge, déjà transformée par une seule nuit de sécurité, l'exposait à des difficultés nouvelles et ne s'en doutait pas. Comment obtenir l'autorisation de ses parents? Son père comptait sur le temps pour lui rendre la santé et peut-être aussi pour lui apporter l'oubli : il ne se séparerait pas d'elle volontiers.

Ce déjeuner copieux parut interminable à Mme Bermance. Au café, elle crut le moment favorable venu, et de nouveau annonça son départ pour le lendemain, et de nouveau présenta sa requête au sujet de Maria. M. Ritzen, pris au dépourvu mais de belle humeur, la loua de sa charmante délicatesse, et affecta de n'y voir qu'un remerciement courtois de l'hospitalité qu'il avait offerte.

— Certainement, madame, conclut-il, nous irons vous voir dans votre beau pays dont les montagnes

sont plus hautes que les nôtres, mais plus tard, après la guerre.

Il s'exprimait correctement et péremptoirement, comme s'il avait accoutumé d'être écouté et approuvé sans discussion. Et devant un homme aussi sûr de soi, Mme Bermance se connut faible et désarmée. Elle revécut la scène de la nuit et la terreur de Maria, mais puisa dans ce souvenir la force de vaincre sa nature timide, si peu portée à imposer ses volontés. Il fallait gagner la partie à tout prix : elle s'y était engagée envers elle-même, envers son fils, envers Maria dont les yeux la fixaient avec une inquiétude nouvelle. Elle tâcha de persuader et même de plaire. Elle mit plus d'insistance à exposer son projet : la compagnie de la jeune fille lui était devenue indispensable, serait pour elle, dans son grand deuil, un appui. Il lui serait si doux de parler avec elle de leur cher mort.

— Mais Maria ne veut pas nous quitter, proclama M. Ritzen.

— J'accompagnerai volontiers Mme Bermance, déclara doucement la jeune fille.

Il la regarda avec surprise. Y avait-il donc un plan concerté? Les deux femmes tremblèrent pour leur secret.

Cependant Mme Bermance reprit l'argument de la santé de Maria, proposa encore le changement d'air profitable.

— Mais vous avez bien vu, madame, qu'une bonne nuit suffit à la remettre d'aplomb. Elle nous

est arrivée superbe à déjeuner. Regardez-la plutôt.

La jeune fille, terrifiée du refus inattendu, devant tous ces regards braqués sur elle, perdit contenance et en un instant le sang se retira du visage. Prise de nausées, à demi étouffée, elle dut s'éloigner en hâte.

— Est-ce qu'elle va mourir? demanda le petit Charles avec curiosité.

— Tais-toi, vaurien, lui déclara son père ennuyé de l'incident qui lui donnait tort et révélait une Maria plus atteinte qu'il ne le pensait.

Mme Ritzen se levait pour rejoindre sa fille et lui porter secours, mais son mari l'arrêta. Il n'admettait pas encore qu'il pût se tromper :

— Ce n'est rien, affirma-t-il. Une fatigue due à la chaleur. Ce poêle chauffe trop et nous sommes presque au printemps. Voyez ce soleil. Allez jouer, les enfants, et laissez-nous causer. Toi aussi, Lissel : tu les surveilleras.

Il mettait son petit monde en fuite, comme s'il avait à communiquer une grave nouvelle, et Mme Bermance s'effraya à l'avance de ce conciliabule. Les troubles de Maria ne finiraient-ils pas par la trahir? L'angoisse de la jeune fille était devenue son angoisse : elle éprouvait maintenant les mêmes terreurs. Ainsi portait-elle sur ses épaules la croix que son fils avait laissée.

Comment saurait-elle convaincre un souverain domestique pareillement infaillible? Elle considérait avec respect et épouvante M. Ritzen qui, cependant, ayant bien déjeuné, était souriant et comme dé-

tendu. Le brusque départ de Maria la secourait, justifiait sa requête ; il fallait en profiter sans retard mais aussi sans trop d'insistance pour ne pas attirer l'attention sur des malaises dont la fréquence pouvait donner l'éveil. Si elle perdait la partie qu'elle livrait en ce moment, c'en était fait de la sécurité de Maria et de tout l'avenir dont elle-même s'était chargée. Elle aussi, comme son fils, connaissait les affres de la bataille. Comme lui elle devait se soumettre au péril. Timidement, modestement, pour ne pas souligner l'erreur d'un homme juste et considérable, elle constata que la santé des jeunes filles laissait souvent à désirer, que la meilleure thérapeutique était encore la vie au grand air, dans un pays salubre et nouveau, et qu'elle soignerait Maria avec tant d'affection :

— Je vous la rendrai toute rose et fraîche, promit-elle.

Et intérieurement elle se reprochait l'abus qu'elle faisait de la crédulité de ces braves gens. Elle dont les lèvres étaient encore vierges de tout mensonge, était contrainte à la dissimulation et à la tromperie. La rougeur lui en vint au visage et faillit la décontenancer. M. Ritzen ne le remarqua point : il préparait lui-même une harangue.

— Votre offre est parfaitement obligeante, madame, prononça-t-il avec une déférence qui recouvrait insuffisamment le contentement de soi et avec une sorte de majesté convenable à un chef de famille. Mais les petis maux de Maria ne sont rien. « Maladies de femmes, boiteries de chiens, dit un

proverbe français, ne valent pas un médecin. » Vous la verrez revenir tout à l'heure en bon état. Cette enfant a beaucoup d'empire sur elle-même ; elle me ressemble. Permettez-moi — habitude d'homme d'affaires — de dresser le bilan de votre proposition. D'une part, j'en veux bien convenir, un accroissement de santé, une réception confortable et cordiale. Mais j'y vois un inconvénient grave, que vous m'excuserez de vous signaler. Loin de moi la pensée de vous froisser, madame. Vous comprendrez un père qui a souci de l'intérêt bien entendu de sa fille. Je ne voudrais rien dire que vous puissiez interpréter défavorablement.

Il s'arrêta une seconde. Où voulait-il en venir? et pourquoi ce luxe de précautions oratoires? Mme Bermance n'osait l'interrompre. Quant à Mme Ritzen, elle buvait ses paroles et savourait son éloquence :

— Fatalement, reprit-il, et comment s'en étonner? et comment vous en blâmer? vous entretiendrez Maria dans le culte de son fiancé. Je vous entends d'ici assembler ensemble les invocations d'une litanie quotidienne. Quoi de plus naturel? André sera l'objet de toutes vos conversations. Son pays deviendra le pays de ma fille. Certes, nous eussions été heureux et fiers d'une alliance avec une famille aussi honorable et aisée que la vôtre. Nous aimions tous ici, grands et petits, votre fils qui était un charmant garçon et qui nous représentait si bien la France plaisante, vivante, et un peu imprudente.

Mme Ritzen, émue à ce souvenir rappelé avec

un tact qu'elle admirait, essuya une larme, et son mari en fut satisfait. Il allait enfin aborder le véritable sujet de son discours :

— Mais vous estimerez comme moi qu'une fiancée n'est pas une veuve. Le lien n'est pas le même. C'est un lien purement sentimental qui s'atténue avec le temps. L'union n'a pas été consommée et la jeune fille ignorante est demeurée jeune fille. Alors nous avons le devoir, nous, parents qui préparons l'avenir, de nous préoccuper de l'établissement de Maria. Le moment n'est pas venu, c'est évident. Encore faut-il que ce moment ne soit pas écarté, que l'occasion ne soit pas perdue. Encore faut-il que l'excès d'une douleur, respectable et respectée, je vous assure, ne compromette pas cet avenir. Je vais vous parler, madame, comme si vous étiez de la famille. Je vous mettrai au courant d'un projet qui, vous l'apprécierez, n'est pas irréalisable. Ce n'est pas à vous qu'il conviendrait d'en faire part ; je le sais et je me le reproche. Les circonstances m'y amènent, afin que votre influence qui est grande sur ma fille ne s'exerce pas au détriment de son bonheur futur.

Mme Bermance commençait d'être atterrée. Elle devinait, elle pressentait ce qu'elle allait apprendre. Comment déferait-elle le réseau où Maria était prise? Elle sentait l'étreinte se resserrer autour de la jeune fille et n'osait faire un mouvement pour la dégager.

— Avant la guerre, continua M. Ritzen qui jugea les circonlocutions suffisantes, Mme Siegel de

Mulhouse que vous avez rencontrée à la réception des Helding, la propriétaire de l'Abbaye, à Dornach...

— Oui, je la connais, murmura faiblement Mme Bermance. Je l'ai vue ce matin même à l'hôpital de Moosch.

— Elle doit venir voir ma femme cet après-midi avec Mme Helding, au sujet d'un ouvroir à créer à Thann. Eh bien ! avant la guerre, Mme Siegel désirait pour son fils une union qui nous eût comblés d'aise.

— Pour être juste, ce n'était pas Mme Siegel, observa Mme Ritzen confuse de sa propre audace, mais capable de se compromettre pour la vérité.

Un regard du maître la fit rentrer sous terre. Il tint compte néanmoins de l'interruption :

— En effet, ce n'était pas Mme Siegel. Son fils Anselme s'était épris de notre fille, mais il avait fini par obtenir le consentement de sa mère.

— Et celui de Maria? demanda Mme Bermance résolue à se défendre malgré sa timidité et sa frayeur.

— Maria avait ajourné sa réponse quand la guerre éclata. Elle ne disait ni oui ni non.

Une fois encore, Mme Ritzen brava la toute-puissance de son dieu, soit en souvenir d'André dont elle avait, inconsciemment sensible elle-même à tant de jeunesse et d'entrain, favorisé les amours, soit par délicatesse naturelle et par sympathie pour Mme Bermance à qui le rappel de cet ancien projet ne devait pas être agréable :

— Notre fille se désolait, tu le sais bien. Le

jeune homme ne lui plaisait pas. Mais tu insistais à cause de la situation.

— Sans doute j'insistais, répliqua M. Ritzen avec une nuance d'irritation. Comment n'aurais-je pas insisté? M. Anselme était un brillant parti. Et surtout il était parent de toutes les grandes industries de Mulhouse. Un tel mariage eût achevé de nous poser en Alsace.

Il ne se défendait pas d'une ambition légitime. Parti de bas, il s'était élevé par son propre mérite. Pour couronner son ascension dans le pays, il fallait des relations, des alliances, l'appui des familles autorisées et dès longtemps établies. Et Mme Bermance voyait clair dans ses déclarations, se rappelait avec une terreur grandissante les confidences de Maria la nuit précédente : « Je suis devenue l'amie des jeunes filles des premières maisons. Aucune ne me recevra plus. Je serai mise à l'écart, rejetée de partout, et les miens avec moi. Mon père ne le supportera jamais. Ce serait tout l'échafaudage de sa vie qui s'écroulerait. Et ce serait aussi l'honneur de notre nom, d'un nom qui est nouveau, qui a besoin d'être sans tache... » Avec son imperturbable autorité, M. Ritzen achevait de dévoiler son plan :

— Or, Mme Siegel a reçu des nouvelles de son fils. Il a réussi à déserter sur le front oriental, il a pu s'embarquer en Russie pour la Norvège, et il est maintenant en Angleterre. Prochainement il rentrera en France pour s'engager. C'est bien, c'est très bien. Mais avant de repartir il obtiendra sans nul

doute une autorisation pour venir voir sa mère qui est installée à Saint-Amarin. Je tiens de Mme Siegel en personne qu'il n'a pas oublié notre fille. Sa lettre contient une allusion. Ne dois-je pas tirer de là une indication pour l'avenir? Alsacienne, notre fille épouserait un Alsacien de vieille race. Je me résume et je vous fais juge, madame. D'une part, il y a cet heureux changement d'air que vous nous proposez avec tant d'aimable insistance, il y a la vie en France et votre société dont Maria saurait reconnaître la noblesse et l'élévation. Vous voyez que je fais large mesure...

Ayant souligné lui-même ses compliments qu'il croyait diplomatiques, il conclut :

— De l'autre il y a la possibilité de reprendre cet ancien projet qui nous était cher à plus d'un titre. Les jeunes filles sont difficiles à établir aujourd'hui, avec le nombre des morts. Vous comprendrez ma sollicitude et vous saurez l'apprécier.

Tout, dans cet exposé, était naturel, normal, humain. Non, une fiancée n'était pas une veuve et pouvait se reprendre à la vie, même avec un pieux souvenir au fond du cœur. Un *établissement*, selon le terme commercial employé par M. Ritzen, dans le voisinage, à Mulhouse plus tard libérée, et dans une famille connue, estimée, honorée dont l'alliance servirait un jour et le mariage de Luisa et la carrière des petits, devait attirer, retenir des parents soucieux à juste titre d'un avenir que la guerre rendait plus précaire. Tout, dans ce programme, était naturel, normal, humain. Et tout,

dans ce programme, froissait, blessait, bouleversait Mme Bermance. On échafaudait ce bel avenir sur l'oubli de son fils. On la prenait à témoin de la possibilité, de la nécessité de cet oubli, elle, la mère, celle qui n'oublie pas. On gardait Maria sous la main comme un otage, pour l'intérêt et la prospérité de tous. Et en la gardant, voici qu'on laissait peser sur elle la menace la plus redoutable, car elle ne pourrait cacher longtemps encore son secret.

Mme Bermance, tout à coup, en face de M. et Mme Ritzen qui, maintenant, se taisaient, satisfaits, tranquilles, assurés de leur jugement, de leur droiture et même de leur délicatesse, fut saisie d'épouvante, comme si le destin fût là, devant elle, fatal, inéluctable, inexorable, qui lie et qui brise, qui joint et qui broie, sans que nous puissions rien contre sa force, et, dans son saisissement, elle eut peur de se trahir et de crier les paroles de vérité : « Mais, comprenez donc que votre fille et mon fils ne sont qu'un, une même chair, un même sort. Il revit en elle. Elle est à lui pour toujours. Insensés qui ne voyez rien et qui faites vos combinaisons comme si la vie vous appartenait... » L'effort de domination qu'elle exerça sur elle-même pour se contenir, sa nuit sans sommeil, la chaleur de la chambre faillirent se coaliser pour lui ôter toute résistance. Son impuisance lui apparut dans toute son horreur. Elle eut conscience de porter la faute de son fils, et même, exécutant sa promesse, elle se réjouit d'expier pour lui parce qu'il en serait sou-

lagé. De la terre, elle communiquait avec lui par la souffrance. Mais allait-elle abandonner Maria condamnée? La jeune fille lui avait dit : *Je n'ai que vous.* Et c'était vrai. Suffirait-elle à cette tâche, quand tout semblait irrémédiablement perdu? Cependant elle parla, et fut surprise d'entendre le son de sa voix :

— Écoutez, monsieur Ritzen, je crois que vous vous trompez.

Mme Ritzen, scandalisée, la considéra, malgré sa sympathie, avec effarement. M. Ritzen pouvait omettre des détails, modifier le sens des mots, arranger des situations ; mais il ne pouvait pas se tromper. Il eut un sourire de condescendance et invita son interlocutrice à continuer. Mme Bermance eut la finesse de comprendre qu'elle avait mal débuté et, de la meilleure grâce du monde, elle rectifia :

— Ou plutôt vous avez raison : une fiancée n'est pas toujours une veuve, et je n'ai pas le droit de vous blâmer si vous préparez l'avenir de vos filles. Mais, pour Maria, le moment n'est pas venu. Je ne sais s'il viendra jamais. Elle vit dans la pensée et le souvenir d'André. Je croyais que ce serait pour toujours. Il est possible que ce ne soit pas. Vous avez peut-être plus d'expérience que moi. Il est possible que vous ayez raison et qu'elle oublie. Oui, je sais, il est des veuves qui se remarient. Mais il y a aussi des femmes qui sont fidèles et qui se gardent à un mort.

— Des exceptions, convint presque dédaigneusement M. Ritzen.

Mais il s'inclina aussitôt. Il avait devant lui une

de ces exceptions, une de ces femmes fidèles qui, frappées en pleine jeunesse, se gardent à un mort et à l'enfant de ce mort. Avec un grand respect, — car il s'efforçait de comprendre et de ressentir les sentiments nobles, ce qui faisait partie à ses yeux d'une ascension sociale, — il ajouta, et sa femme, une fois encore, s'extasia intérieurement sur son tact et sa délicatesse :

— Nous en connaissons d'admirables. Mais nous en avons convenu tout à l'heure : une fiancée n'est pas une veuve.

— Maria est toute à sa douleur.

— Maintenant, mais plus tard?

— L'avenir ne nous appartient pas, monsieur Ritzen. Mais laissez-moi vous assurer que votre amour paternel vous égare en ce moment. Maria accueillerait avec indignation, avec dégoût toute ébauche ou tentative de nouvelles fiançailles, tout projet d'union. Plus tard, il est possible que sa jeunesse oublie. Mais maintenant, croyez-moi, n'essayez pas de l'écarter du souvenir qui est son cœur et sa vie. Ne la détournez pas d'André. Ne la troublez pas. Ne la contrariez pas. Ne lui présentez pas M. Anselme Siegel. Ne lui parlez pas de M. Anselme Siegel. Elle s'irriterait, elle se buterait, et vous n'obtiendriez rien. J'ai causé avec elle longuement ces derniers jours. Mon fils l'occupe tout entière. Je ne m'abuse pas. Croyez-moi et confiez-la-moi. Je ne lui donnerai que de bons conseils, je vous le promets.

Elle s'étonnait elle-même de parler si longtemps et avec tant de chaleur. Dans le train ordinaire de la vie, elle cherchait si peu à imposer sa volonté. Mais elle défendait Maria en danger, Maria et son précieux fardeau.

Elle comprit qu'on l'avait écoutée avec attention, que la bonne foi de M. Ritzen était ébranlée. Un nouvel effort emporterait peut-être sa conviction. Malgré la fatigue, elle le tenterait, elle irait jusqu'à la limite des forces, elle tomberait plutôt que de renoncer, comme son fils au pied de l'arbre dans la neige. Et déjà elle repartait à l'assaut — car elle livrait aussi son obscur combat — lorsque Mme Helding et Mme Siegel, qui avaient annoncé leur visite pour la fondation d'un ouvroir à Thann, furent introduites. Leur présence brisait la conversation, ajournait la décision, la rendait plus insaisissable, plus aléatoire. C'était à désespérer. Et Mme Bermance, dans cet instant d'infinie détresse, vit entrer au salon Maria toute pâle qui la fixa avec ses yeux de la veille, ses grands yeux interrogateurs, chargés d'angoisse. Elle ne pouvait la rassurer, elle détourna la tête, et la jeune fille alla s'asseoir sans une parole.

L'abandonnerait-elle après lui avoir promis de la sauver? Mais pouvait-elle l'abandonner? Mme Siegel n'avait pas essayé, comme à la Roseraie, de s'approcher de Maria. De l'autre bout du salon, elle l'observait avec une attention profonde. Et Mme Bermance se souvint de la demande qu'elle avait osé lui adresser à l'hôpital de Moosch : « Pensez-

vous que Maria Ritzen oublie jamais? » Elle eut alors une inspiration, et, résolue à tout mettre en œuvre, elle invoqua le témoignage de ces dames qui précisément avaient remarqué le teint décoloré de la jeune fille. Pour la troisième fois, elle proposa un changement d'air. Mme Helding l'approuva avec sa bonté coutumière :

— Oui, madame, emmenez cette enfant. Elle a la vie devant elle.

Et plus bas, de façon à n'être entendue que de celle qui pouvait l'entendre :

— Nous seules, nous pouvons souffrir longtemps à la même place sans qu'on s'en aperçoive. Et c'est bien ainsi.

Mme Bermance s'était plus d'une fois reproché comme une faute d'avoir pris part au déjeuner de la Roseraie. Elle lui devait ce concours inattendu et cette sympathie agissante.

M. Ritzen, quoique sensible à l'opinion de Mme Helding qui était la femme de son chef d'industrie, se tourna vers Mme Siegel pour obtenir son appui. Mais la dame de Mulhouse, soit qu'elle eût pitié de la pâleur de Maria et s'inclinât devant son amour, soit qu'elle cherchât, comme avant la guerre, à détacher son fils d'un mariage dont elle n'était point satisfaite, approuva elle aussi le projet de départ. Son avis tranchait la question ; il ôtait à M. Ritzen son principal argument. Celui-ci se rendit d'assez bonne grâce, quoiqu'il lui en coûtât. Il s'efforçait, devant ces dames, de prendre un ton

cavalier qu'il croyait en usage, ce qui le contraignit à une courtoisie de bon ton :

— Vous avez gain de cause, madame. Mais vous guérirez notre enfant.

— Je vous le promets.

Et Mme Bermance, n'y tenant plus après tant d'inquiétude, se levant de sa place, vint embrasser Maria. Ce geste affectueux fut apprécié. Mais seules, les deux femmes en pouvaient comprendre la signification.

...Elles partirent le lendemain, dans l'automobile des Helding, pour la station de Bussang. Maria, à la portière, se pencha plus d'une fois pour voir, et voir encore la flèche ajourée de Saint-Thiébaut de Thann, le cimetière de Moosch, les pentes de l'Hartmann, et, entre les sapins du col, le torrent et la vallée qui s'amincissaient, — son pays et son cœur.

— Maria, dit Mme Bermance, vous pleurez. Qu'avez-vous?

— C'est l'Alsace, madame. Quand la reverrai-je?

Le tunnel de Bussang supprima l'Alsace. A la sortie, la jeune fille, d'un geste câlin, appuya sa joue à l'épaule de sa compagne :

— Je n'ai que vous.

Et cette fois hors de danger, libre enfin de respirer, et de respirer pour deux, elle murmura, dans un élan de tout son être, le nom qui résumait sa gratitude et sa confiance et qui faisait d'elle la femme et la veuve d'André :

— Je n'ai que vous, ma mère.

X

LE RETOUR A LA COLOMBIÈRE

Martia, le peigne à la main, ses cheveux blonds décoiffés et répandus sur les épaules, sortant précipitamment de sa chambre qui était au second étage de la Colombière, appela Mme Bermance :

— Madame, madame, venez voir.

Mme Bermance rentrait de la messe et, à défaut de Gertrude, allumait elle-même le feu à la salle à manger qui servait aussi de salon. Elle ouvrit la porte pour recevoir la jeune fille et commença par la gronder amicalement :

— Doucement, Maria, doucement. Il vous faut prendre garde à l'escalier qui est glissant.

— Oh ! glissant, il ne l'est guère. Chez nous, c'est mieux ciré.

Et la jeune fille sourit pour atténuer la portée de sa critique. Elle ne demandait qu'à sourire, mais l'air de la maison sentait la tristesse et le renoncement. Les recommandations qui lui étaient adressées visaient à protéger le petit être qu'elle portait, qu'elle était maintenant libre de porter et qui naîtrait dans quelques mois au pays d'André. Or, c'était le pays d'André qu'elle découvrait. Elle s'était appro-

chée de la fenêtre, attirait à elle Mme Bermance et lui montrait le paysage avec émotion :

— Là-bas, cette neige dans le ciel, c'est le mont Blanc, n'est-ce pas?

Ces dames avaient débarqué à Chapareillan par le mauvais temps, et depuis cinq jours qu'elles étaient arrivées, le soleil ne s'était pas encore montré. Des formes tourmentées et noires, un horizon limité, sous un ciel bas qui aspirait à rejoindre le sol, c'était là tout ce que Maria avait pu voir du cadre de sa nouvelle vie. Elle avait éprouvé la même déception que Mme Bermance descendant du col de Bussang en Alsace, mais cette déception se prolongeait. Était-ce là cette fière nature décrite avec enthousiasme par son fiancé? Et voici que, subitement, le vent ayant tourné, le rideau s'était tiré d'un coup sur le décor. Elle en avait eu, dans sa chambre, comme un éblouissement et bien vite, avec cette spontanéité qui lui donnait un charme de vérité, avait éprouvé le besoin de faire part à quelqu'un de sa découverte.

Au confluent de trois vallées, Chapareillan voit s'ouvrir la Savoie entre le mont Granier et la Roche du Guet, et s'allonger la plaine où coule l'Isère, tandis que plus à droite se dentellent les Alpes dauphinoises. Dans le matin limpide, la neige de ces Alpes se teintait de rose, comme les arbres fruitiers en fleur, tandis que la plaine, recouverte d'une brume légère, pareille à la fumée bleue qui monte des toits pour le repas du soir, perdait son aspect dur et la précision de ses champs.

Et tout au fond, dans la direction du fleuve dont le cours régulier et canalisé étincelait, un profil de montagne blanche aux reflets bleus, à peine esquissé, et d'une délicatesse infinie, semblait comme suspendu en l'air, les pentes inférieures s'enfonçant dans un pâle brouillard.

— Le mont Blanc? avait désigné Maria.

— Oui, convint Mme Bermance surprise, comment le savez-vous?

— *Il* me l'a dit. Devant nous, c'est la Roche-du-Guet. A gauche, tout à fait à gauche, c'est le Nivolet de Savoie avec sa croix. Il a encore un peu de neige. De l'autre côté de l'Isère, la grosse forme noire, c'est la chaîne d'Allevard. Au-dessus, je m'y perds, car il y en a beaucoup : les Sept-Laux et Belledonne, probablement.

— Belledonne a trois pointes : voyez. Vous connaissez toutes nos montagnes.

— Je connais aussi la plaine, madame. Les abîmes de Myans sont à notre gauche. Il paraît qu'il y a encore des sorciers par là, et vers le lac Noir. Cette grosse maison carrée au bout de la route, sur un coteau, c'est le château des Marches. Cette motte de terre ronde, au pied de la Roche-du-Guet, c'est Montmélian, une ancienne forteresse de la Savoie. Elle a subi le choc des armées de Sully et de Catinat. Vous voyez que je sais. On s'est beaucoup battu par ici, comme en Alsace. Les Savoyards étaient de rudes soldats, mais nous, nous avons Bayard. Montrez-moi son château, madame, je

ne le distingue pas, et je sais qu'il n'est pas loin.

— Il est caché par un pli de terrain. Je vous y conduirai un jour. Il faut traverser l'Isère à Pontcharra. Mais de l'ancien bâtiment il ne reste pas grand'chose : de vieilles tours rondes que l'on a recrépies et un corps de logis carré avec des fenêtres à meneaux. André lui rendait visite chaque année. Je l'y ai accompagné.

— Et le fort Barraux?

— Il est tout près de nous, sur la même rive, mais les gorges du Cernon nous empêchent de le voir.

— Il paraît qu'on y enferme des officiers boches.

— En effet.

— Ils sont trop bien : on leur donne le mont Blanc à regarder.

Gertrude la servante, portant le plateau du déjeuner, entra comme il était question des officiers allemands et jeta sur Maria un regard soupçonneux. Elle supportait mal l'intrusion d'une étrangère et son service, déjà médiocre, s'en ressentait. La jeune fille s'excusa de sa toilette :

— J'ai été distraite par le soleil. Ces jours derniers, ce n'était pas le pays d'André.

Mme Bermance considérait avec une affection retrouvée le visage reposé et détendu sous la blonde chevelure dénouée :

« Comme mon fils, songeait-elle, une belle matinée suffit à la réjouir. Il pensait à Dieu dans la joie. Elle est comme lui, ardente à vivre. Elle est

déjà de chez nous : n'a-t-elle pas dit, et si gentiment : — Nous avons Bayard? »

Et intérieurement elle se reprocha de n'avoir pas accueilli la jeune fille avec assez d'élan et de tendresse. Ne pouvait-elle atteindre le bien que par petites étapes? Comme elle était lente à s'en approcher ! Comme ses premiers mouvements étaient peu engageants et peu bienveillants ! Elle avait été reprise, dès l'arrivée, de ses scrupules et de ses craintes. Qu'allait-on penser d'elle au village, et plus tard à Grenoble? Sa famille lui donnerait tort et peut-être se détacherait d'elle. Sa sœur, Mme Rochard-Aubier, qui avait épousé un soyeux de Lyon, très estimé et apparenté à la meilleure bourgeoisie, et qui était d'une vertu rigoureuse, devait prochainement venir à la Colombière. Qu'adviendrait-il de cette visite? Elle entrait dans les complications et les difficultés sans nombre. Et cette Gertrude qui bougonnait, comme si elle travaillait davantage? Et ce brouillard qui achevait le mauvais accueil? Est-ce ainsi que son fils eût voulu recevoir dans la vieille maison de famille celle qu'il avait élue? Maria avait quitté son toit, sa chère vallée, et toute cette familiarité des gens et des choses qui transforme le coin de terre où l'on a longtemps vécu. Il fallait lui éviter l'hostilité des figures nouvelles qui nous épient, l'indifférence des lieux qui ne sont pas échauffés par nos souvenirs, il fallait l'aider à s'acclimater. Or, on ne l'avait pas encore aidée, quand les souvenirs d'André suffisaient à secouer l'indifférence des lieux.

— Alors, lui dit-elle avec douceur, il vous a parlé de nos montagnes?

— S'il m'en a parlé, madame! Il me les avait dessinées sur une grande feuille que j'ai gardée. C'est ainsi que je les ai reconnues.

— Écoutez, Maria, reprit Mme Bermance en tâchant de sourire, — et son sourire était pareil à ces rayons d'automne qui entrent dans les bois dépouillés dont ils ne peuvent chasser la mélancolie, — nous allons changer un peu notre genre d'existence, si vous voulez bien. Celle que je mène ici est trop austère pour une jeunesse comme vous. Le contraste avec celle que vous meniez à Thann est trop brusque.

— Celle que je menais à Thann, madame, rappela Maria étonnée de la proposition qui lui était faite, était affreuse, et vous m'en avez libérée. Ici, je respire.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, expliqua Mme Bermance qui rougit de cette allusion. A Thann, il y a tout le mouvement de la guerre. On mêle ses maux particuliers à l'angoisse commune, et chacun réconforte l'autre. Ici, nous sommes très seules. J'ai à Grenoble de bonnes amies.

— Vous oubliez, madame, que je ne puis me montrer, murmura Maria qui se cacha le visage dans les mains.

Cependant Mme Bermance avait deviné juste; le contraste avait été rude entre les habitudes alsaciennes plus confortables, plus amènes, plus empreintes de cordialité et de bonhomie, et la

sévérité et la méfiance dauphinoises. La jeune fille, au village, s'était heurtée, dans ses avances, à des paysannes fermées et taciturnes, comme ses regards s'étaient heurtés au ciel bas. Une matinée de soleil dissiperait ces malentendus. Et puis, n'était-elle pas délivrée de la pire inquiétude? Mais que répondre à son objection? Mme Bermance lui caressa les cheveux :

— Nous ouvrirons le salon, Maria. Vous y trouverez un excellent Érard qui doit être désaccordé. Mais nous réclamerons l'accordeur, un vieil aveugle très expert. Vous ferez de la musique. Le printemps est proche : je vous conduirai aux environs, à Myans où il y a une Vierge miraculeuse, sur la colline de Bellecombe, au château de Bayard. Les promenades seront utiles à votre santé. Nous irons ensemble à Grenoble. Nous y chercherons une femme de chambre. Parce que Gertrude...

La jeune fille releva la tête et, comme le soleil les gouttes de pluie, le rire sécha ses larmes :

— Oh ! oui, votre Gertrude !

— Une femme seule a peu de besoins.

— Je crois bien, madame ; c'est vous qui faites sa besogne.

— Mais non, mais non, je vous assure. Autrefois, du temps de mon mari, puis du temps de mon fils, la maison était gaie. Maintenant, elle ne l'est plus, je m'en rends compte, plus assez pour ce qui doit arriver.

Ce qui devait arriver, sans cesse elle y pensait. Et sans doute avait-elle pitié de Maria, pauvre

bel oiseau aux ailes brisées ou repliées venu de si loin et échoué chez elle comme dans une cage, et désirait de la distraire, mais elle désirait aussi d'organiser, pour la future jeune mère, une hygiène qui fût favorable à sa santé physique et morale. Elle-même, qui croyait ne plus vivre qu'avec ses morts et pour la mort, se préoccupait de la petite vie qui lui était confiée à l'avance.

— Pensez-vous à *lui* quelquefois? demanda-t-elle timidement.

— Toujours, répondit Maria surprise.

Mais Mme Bermance ajouta :

— Ce n'est pas d'André que je parle. A lui, ou bien à elle.

La jeune fille se recueillit :

— Je ne sais pas, madame. Non, pas encore. Maintenant qu'*il* est sauvé, je n'y pense plus. Cela viendra.

Ces dames se rendirent à Grenoble par le tramway qui suit une route à flanc de coteau au-dessus de l'Isère et qui, sur tout son parcours, offre, comme d'une longue terrasse, les perspectives du massif de Belledonne. Le mouvement de Grenoble, ville industrielle et prospère comparable aux cités du Rhin, fut agréable à Maria qui se rappelait un voyage à Strasbourg et un autre à Mayence en compagnie de son père :

— Le Rhin est plus beau, dit-elle, mais il n'y a pas ceci.

Elle montrait le cirque lointain et immense des

Alpes dont la neige brillante semblait une dentelle d'argent appliquée sur l'horizon. Devant le Palais de Justice qui est l'ancien château des dauphins, l'avocat Lancey, qui sortait de l'audience, une serviette sous le bras, les croisa et, reconnaissant Mme Bermance, il s'approcha pour la saluer. Celle-ci dut le présenter à sa compagne :

— Un ami de mon mari, M. Lancey. Mlle Ritzen, la fiancée de mon fils.

Le regard pointu, le regard en vrille de l'avocat se posa sur la jeune fille qui rougit, comme si elle se sentait fouillée. Cependant l'inspection dut être favorable, car elle lui valut un compliment. Déjà il ajoutait la promesse d'une visite de sa femme et de sa fille à la Colombière, et par habitude professionnelle, il s'informa :

— Vos fermiers se décident-ils à payer leurs redevances?

— Pas tous, avoua Mme Bermance indifférente.

— Il faut les contraindre, ou vous débarrasser d'une part de ces immeubles. Le prix de la terre monte, à cause des émissions de papier.

— J'irai vous consulter.

Elle s'était mise sur la défensive, se rappelant le conseil qu'il lui avait donné et qu'elle avait refusé de suivre : *Méfiez-vous des fiancées des morts*. Et en se mettant sur la défensive, c'était Maria qu'elle protégeait.

Ces dames engagèrent à Grenoble, par l'entremise d'une œuvre religieuse, une jeune femme de

chambre du nom de Léonie qui, plus occupée de sa toilette que de son service, acheva le désordre de Gertrude. Elles rapportèrent, à d'autres voyages, un complément de trousseau et de toilette qui était bien nécessaire à Maria partie d'Alsace avec peu de bagages, et que la jeune fille confuse et contente n'accepta pas sans se faire beaucoup prier. Mme Bermance retourna seule à la ville pour commander une layette dans un magasin où elle était inconnue.

Cependant, par une intervention imperceptible et quotidienne, la vieille maison changeait d'aspect. Des plats inédits et savoureux se confectionnaient à la cuisine sous l'œil courroucé de Gertrude. Le salon s'ornait, en attendant les fleurs, de branches stérilisées. Des meubles Empire, aux tapisseries intactes, trouvés au grenier, avaient été descendus. Sur le piano rouvert, les casiers de musique avaient vidé successivement du Beethoven, du Gluck, du Schumann. Maria exprimait sa peine par la voix des vieux maîtres, et en l'exprimant la supportait mieux. Quand elle chantait la plainte d'Iphigénie, elle trouvait de la douceur à sa douleur amoureuse.

Au cours d'une promenade, ayant pénétré dans l'église désaffectée de Chaparcillan-le-Vieux, elle découvrit l'orgue abandonné. Un gamin fut chargé du soufflet, et, les jeux mis en mouvement, elle remplit les murs vides de toute une orchestration puissante et pathétique. Les habitants du village qui s'étaient groupés pour l'entendre, quand elle

sortit après le concert qu'elle s'était donné, s'éclipsèrent comme devant une sorcière. Elle avait pourtant séduit son monde, en commençant par les mioches. Puis les vieux s'étaient laissé prendre, sensibles, malgré l'âge, au rayonnement de la voix et du visage, à l'harmonie des gestes. Les femmes avaient montré plus d'hostilité. Claudine Bergeron s'était rendue la première, à cause de Julien dont on lui parlait si convenablement, qu'on avait peut-être connu : « Il en venait tant chez nous ! » Puis ce fut le tour de Martine Glénat qui reçut un colis pour l'envoyer à son mari dans la région de Verdun. Le fils de Pauline Grattier, pour avoir revécu les tranchées avec elle, convertit sa mère. Seule, Virginie Grenouillet et Anastasie Mollard, la première parce que son fils non combattant était dédaigné, et la seconde par une jalousie de vieille fille aigrie, se réservaient.

Le printemps venait, tardif et lent comme il vient dans les pays de montagne où il ne faut pas compter sur lui avant le mois de mai, où il s'annonce pourtant dès avril par des souffles tièdes et des caresses d'autant plus recherchées qu'elles sont plus rares. Puis, un beau jour, on ne sait par quel sortilège, tous les vergers fleurissent à la fois, tandis que la neige borde encore l'horizon. Ce chant de la plaine dans l'hiver des cimes fait un contraste comparable aux joues d'une jeune fille sous des cheveux poudrés.

— Si vous voyiez l'Alsace en fleur ! soupira pourtant Maria.

Ce fut la seule comparaison où elle mit un regret. Elle avait emporté la grande photographie d'André prise dans les pommiers fleuris de Metzeral. Elle la regardait plus souvent, songeant au printemps de l'année précédente qui lui avait révélé l'amour. Les printemps d'Alsace sont timides, puis exubérants, et celui-là avait ouvert son cœur.

Comme elle avait constaté le mauvais état du potager et du jardin, elle demanda l'autorisation de s'en occuper à Mme Bermance qui tâcha de l'en dissuader :

— C'est le fermier, Jérémie Bosset, qui en a la charge.

— Eh bien ! il s'en acquitte mal. J'irai le trouver.

— Mais il ne paie déjà pas.

— Justement : qu'il cultive du moins le jardin.

La jeune fille s'en fut à la recherche de Jérémie Bosset qui profitait d'une permission agricole, non pour remettre en état ses terres que sa femme et ses filles entretenaient à merveille, mais pour fréquenter le cabaret. Elle le secoua tant et si bien qu'elle lui fit peur. Il craignit de perdre son bail qui lui était fort avantageux et, sous la surveillance de ce nouveau propriétaire exigeant, il transforma les plates-bandes, fuma et buta l'aspergère, sema les aubergines et les haricots, repiqua les céleris et les tomates, sans compter la plantation des corbeilles aménagées pour le plaisir des yeux.

Plusieurs fois, Maria avait surpris Mme Bermance penchée sur ses livres de comptes :

— Voulez-vous que je vous aide? avait-elle proposé.

Et en peu de temps elle avait discerné les points faibles de l'administration. Mme Bermance se laissait gruger par ses fermiers, et même par tous les paysans de Chapareillan-le-Vieux qui passaient sur ses terres, ramassaient son bois, lui vendaient leurs produits plus cher qu'à Chapareillan-Bourg quand ils évitaient la course et gagnaient du temps, évaluaient leurs journées à un tarif plus élevé que le cours normal.

— Je le sais, convint Mme Bermance, mais qu'y faire? Une femme seule est toujours exploitée.

— Il faut se défendre. Voyez, madame : ils vous prennent votre argent, ou votre bois, ou vos fruits, et n'en profitent même pas. J'essaie de leur montrer comment on tient l'intérieur d'une maison, ils ne s'y intéressent pas. Les villages sont malpropres, au lieu de reluire et de rire comme chez nous. Chez nous, la vie est différente.

— Ils économisent, Maria. Les femmes, en France, sont très économes.

— Oui, ils attendent que vous vendiez vos terres pour les acheter. Alors ils les cultiveront mieux, mais ils continueront d'habiter leurs taudis. Ils ont l'espace, ils ont la fortune, mais ils n'ont pas le goût. Ils n'aiment pas assez la vie ou ils la gâtent.

Elle jugeait avec sévérité, comme il arrive à la jeunesse. Mais c'était vrai qu'en Alsace la vie était différente. Là on aime les fenêtres fleuries, les boi-

series claires, les intérieurs bien tenus et plaisants, la bonne chère, le vin léger, les propos galants, les belles cérémonies religieuses ou laïques ordonnées avec pompe, les traditions et les tombes qui nous relient au passé, et la danse, et la musique, et le sentiment, et la joie amoureuse, et la famille que de nombreux enfants égaient et prolongent dans l'incertain avenir. Il semble que les dieux grecs, en se retirant de la civilisation antique révolue, aient pris un soir, comme gîte d'étape, ce pays du nord et soient même entrés dans une cathédrale avec politesse pour bien marquer leur déférence envers le culte catholique.

Mme Bermance ne défendait pas son administration. Elle s'entendait à ne pas dépenser, non à mettre en valeur sa terre ou son argent. Pour elle-même elle avait si peu de besoins. Ses charités étaient plus exigeantes : elle s'imposait alors des économies pour les satisfaire. Maintenant qu'elle avait des charges de famille, elle comprenait mieux l'importance de sa fortune. Elle consulterait M. Lancey à Grenoble : Maria avait raison, non que Maria se fût plainte ou se fût mêlée d'apporter des modifications, mais par sa seule présence elle révélait une autre façon de comprendre et de mener la vie qui écartait le renoncement et la gêne volontaires.

Les lettres qui venaient régulièrement de Thann, toujours un peu appliquées et trop correctes, ne manquaient pas de remercier Mme Bermance de

ses soins et attentions pour la jeune fille et s'informaient du progrès de celle-ci en santé. Maria en recevait qui donnaient plus de détails et la rattachaient à la vallée par le récit de tous les menus événements qui s'y passaient : le secteur était devenu calme, on entendait moins le canon, les troupes continuaient à prendre le chemin de Verdun, et même on voyait avec quelque impatience et quelque inquiétude le front se dégarnir : des régiments fatigués et jusqu'à des territoriaux étaient maintenant chargés de l'occuper. Pourrait-on se fier à ces nouveaux défenseurs? Ce n'était plus le temps du général Serret et des opérations du Sudel, de Metzeral ou de l'Hartmann. L'égoïsme alsacien transparaissait, mais aussi la volonté alsacienne. On regrettait jusqu'aux bombardements de l'année précédente qui semblaient présager la reprise de la marche en avant.

Les premières lettres contenaient aussi des allusions à la visite d'Anselme Siegel autorisé à voir sa mère avant de s'engager dans l'armée française. Le jeune homme avait bien changé, il n'était plus reconnaissable : sans doute avait-il beaucoup souffert sur le front oriental et il n'avait pu déserter qu'au prix de mille dangers dont le récit était prodigieux ; néanmoins il s'était fortifié et il avait pris un air plus assuré, plus résolu, moins gauche et timide. On le vantait ingénument. M. Ritzen n'abandonnait pas son projet. Il avait une tête carrée, en bon Alsacien qu'il était, mais il man-

quait de finesse. Maria ne montra pas cette correspondance-là à Mme Bermance et la brûla. Elle se souciait bien d'Anselme Siegel, comme si l'on pouvait aimer deux fois quand on avait aimé André ! Et les lettres les plus récentes lui demandaient la date de son retour.

Un matin de juin, Mme Bermance entra dans la chambre de la jeune fille et lui annonça la venue de Mme Rochard-Aubier que sa fille Émilie accompagnait :

— Mme Rochard-Aubier est ma sœur aînée. C'est la grande maison de soiries Rochard-Aubier de Lyon. Émilie doit avoir presque votre âge, mais c'est une enfant.

— Oh ! madame, objecta Maria bouleversée, comment les avez-vous laissées venir?

— Depuis la mort d'André elles en avaient formé le projet. Comment les en aurais-je empêchées?

— Je vois bien que ma présence vous est pénible.

— Je vous défends de parler ainsi, Maria. Vous verrez que tout se passera bien.

Mme Bermance, en affirmant que tout irait bien, cachait mal sa contrariété. Elle avait invoqué tous les prétextes pour détourner sa sœur de cette visite, objectant tour à tour la mauvaise saison, sa santé, celle de la jeune fille qui lui était confiée. Et peut-être eût-il mieux valu brusquer les choses, pendant que l'état de Maria pouvait encore se dissimuler. Mais pourquoi le dissimuler, puisque tôt ou tard il le faudrait bien avouer? La pauvre femme n'était pas

encore accoutumée à la situation irrégulière qui lui amenait tant de complications. Le chemin droit qu'elle avait toujours suivi dessinait maintenant une courbe qu'elle ne se décidait pas à prendre. Elle laissait faire le temps, comme les timides qui n'osent aborder de front les résolutions, ou les abordent toujours avec un peu de retard.

Mme et Mlle Rochard-Aubier arrivèrent de Grenoble en automobile, et la rencontre des deux sœurs fut toute à l'émotion de se retrouver : à peine s'étaient-elles vues, depuis le deuil de Mme Bermance, le jour du service religieux célébré à la mémoire d'André. Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Dans les catastrophes nos affections d'enfance reparaissent intactes.

— Valentine.

— Suzanne.

Valentine Bermance avait eu en don plus de grâce naturelle et de charme physique, mais, comme sa terre et sa fortune, elle ne s'entendait pas à les mettre en valeur. Suzanne Rochard-Aubier montrait plus d'assurance, plus d'habitude du monde, plus d'à-propos. Elle cherchait à plaire et y réussissait mieux que sa fille Émilie qui avait toute la gaucherie, mais aussi toute la simplicité sans fard des sorties de couvent. Après ces effusions elle se tourna aussitôt vers Maria :

— Voilà donc cette mystérieuse fiancée d'Alsace qu'on s'ingénie à nous cacher. Mon neveu avait bien choisi.

Ces dames devaient passer quelques jours à la Colombière. Maria, qui avait reçu en partage la plus belle chambre de la maison, spacieuse et confortable, avec deux fenêtres donnant sur l'Isère, les Alpes dauphinoises et le mont Blanc qu'on voit par temps clair, avait insisté pour la leur céder, car on y pouvait aisément placer deux lits et l'on disposait d'un vaste cabinet de toilette. Elle-même s'était retirée dans une pièce plus petite. La première journée s'écoula dans une intimité paisible et cordiale. Le soir, on fit même un peu de musique, — comme Mme Helding, Mme Bermance avait mis son fils en chapelle au fond de son cœur et laissait la vie autour d'elle reprendre son cours normal, — et la voix au timbre chaud et passionné de Maria, qui n'avait consenti à chanter un air de Gluck : *O malheureuse Iphigénie!* que sur les instances répétées de ces dames, bouleversa la sensible Émilie et fut très appréciée de Mme Rochard-Aubier :

— Une voix de théâtre. Comme elle interpréterait Dalila ou Manon !

Et, au moment des adieux pour la nuit, elle prit à part sa sœur :

— C'est une perle, une vraie perle. Elle est bien belle de visage, si elle est un peu épaisse de tournure. C'est peut-être cette robe qui la désavantage. On ne s'habille pas élégamment en Alsace.

Elle avait fait de bonne foi cette remarque. Mais le surlendemain elle était fixée sur l'état de Maria, soit qu'elle se fût aperçue de la déformation de sa

taille comme aussi de ses fatigues et de ses décolorations subites, soit qu'elle eût causé avec Gertrude peu portée à la bienveillance envers l'étrangère qui avait osé envahir la cuisine et utiliser le fourneau pour des mets inconnus et trop appréciés. Elle emmena sa sœur du côté de la ville, sous le prétexte d'affaires de famille, et quand elles furent hors de vue, elle engagea la conversation :

— Pourquoi m'avoir trompée, Valentine?

Mme Bermance, à cette accusation directe, se recueillit au lieu d'écarter le reproche, puis, dans le calme qui lui était rendu avec sa loyauté naturelle, elle répondit :

— C'est vrai, j'ai eu tort, j'aurais dû te prévenir. Tu ne serais pas venue. Mais comment écrire?

— Je ne serais, dans tous les cas, pas venue avec ma fille, reprit l'aînée révoltée de ce calme. Nous partirons aujourd'hui même. J'ai réclamé l'automobile à Grenoble par télégramme. Je ne puis paraître approuver ta conduite. Mon mari ne l'admettrait pas : sur les principes il est intransigeant.

Et comme ce blâme sévère ne provoquait aucune protestation, elle précisa :

— Tu devrais du moins m'expliquer comment tu t'es laissé enjôler. Chez nous, les fiancées ne sont pas des maîtresses. Celle-ci est habile. Elle t'aura fait croire...

— Je t'en prie, Suzanne.

— Tu n'as pas songé au scandale qui risque de rejaillir sur ta famille, sur nous. Demain ce sera

la fable du village. Après-demain celle de Grenoble où le nom de ton mari jouissait de l'estime générale. As-tu réfléchi à toutes ces menaces?

Mme Bermance écoutait parler sa sœur avec une surprise attristée. Il n'y avait aucune proportion entre les propos qu'elle entendait et le drame intérieur qui avait précédé et imposé sa résolution. Comme elles étaient loin l'une de l'autre, bien que nées de la même mère et façonnées par la même enfance qui semble marquer à tout jamais les âmes d'une origine commune! Et cependant elle tenait sa sœur pour une femme vertueuse, intelligente, de bon conseil, et qui dans ses deuils lui avait apporté un soutien affectueux. Mais peut-être elle-même eût-elle jugé et parlé ainsi avant la nuit où le voile s'était déchiré. Peut-être ne nous penchons-nous sur les abîmes de la vie que si nous y sommes contraints. Oui, peut-être, avec de la bonne foi et de la bonne volonté, acceptons-nous les circonstances mauvaises et les lourdes croix. Elle mit une grande douceur et une grande mélancolie dans ses explications :

— Ne dis pas de mal de cette enfant, Suzanne. Elle aimait mon fils.

— Le respect doit accompagner l'amour. Sans quoi le mariage perdrait son caractère sacré et social.

— Oui, je sais. Je pense comme toi là-dessus. Je n'ai pas changé. Mais mon fils a été le plus coupable. La mort l'a empêché de réparer sa faute. Du moins est-il mort bravement pour son pays, pour nous. Ce qu'il aurait fait, je le fais.

— Es-tu bien sûre qu'il l'aurait fait?

— Par le souvenir de notre mère, je te le jure. Je connais mon fils, peut-être. Alors ce qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir, je l'accomplis à sa place. J'ai reçu cette femme comme sa femme, je recevrai l'enfant comme son enfant.

— Mais je ne te dis pas de l'abandonner. Il y a des asiles, des maternités, des cliniques. Tu aurais pu assurer à cette demoiselle un sort convenable. Au besoin, nous t'aurions aidée.

— Ce n'est pas un problème d'argent. C'est une question d'amour.

— En effet.

Le ton de Mme Rochard-Aubier accentuait ses dédains. Comment la convaincre? Après quelques essais timides, Mme Bermance dut y renoncer. Et cependant, quand l'automobile s'arrêta devant la Colombière, pendant que les valises étaient chargées et que Maria conduisait à la voiture Émilie qui lui témoignait une sympathie presque exaltée, comme en ressentent volontiers les toutes jeunes filles, la sœur aînée prit encore une fois sa cadette à part :

— Écoute, Valentine, tu as peut-être des raisons que je ne comprends pas bien. Il est certain que cette Maria exerce un attrait singulier. Elle est dangereuse : regarde ma fille, la petite sotte. Emmène-la dans une grande ville où la naissance irrégulière passera inaperçue. Va à Paris : je t'aiderai.

— Non, Suzanne, remercia Mme Bermance avec un doux entêtement, mon choix est fait. J'ai pensé

comme toi. Ce n'est qu'une étape. Et peut-être, et sans doute penserais-tu et agirais-tu comme moi à ma place.

— Je ne le crois pas. Tu me fais beaucoup de peine. Je suis l'aînée : tu devrais m'écouter. Et tu n'as que moi dans la vie. Réfléchis encore. Vois dans quels embarras tu vas tomber. Tu ne peux pas garder cette jeune femme de chambre.

— En effet, je n'y avais point songé. Je la renverrai. Je te remercie.

— Tu n'as pas envisagé les conséquences de ta détermination. Tu t'es décidée à la légère. Quand on est sorti de la ligne droite, on erre à l'aventure. Réfléchis encore.

— Mais c'est moi qui suis la ligne droite, celle de la vérité.

— Il n'y a pas de vérité hors des lois.

— Il n'y a pas de lois hors de la vérité.

Quand l'automobile eut démarré et pris la route de Chapareillan-Bourg et de Grenoble, Maria vint à Mme Bermance, car elle avait tout compris :

— Ah ! madame, les abandons commencent. Je vous ai apporté le malheur et la solitude.

— Mais non, mon enfant, mais non. Il faut bien que nous expiions notre faute.

— Vous, vous n'êtes pas coupable.

— André l'était. Cela est juste, et nous ne pouvons pas nous plaindre si nous ne sommes pas comprises de ceux qui ignorent les mauvais chemins ou de ceux qui n'ont pas souffert.

Cependant une lettre vint d'Alsace qui réclamait instamment le retour de Maria et demandait à quelle date ce retour pouvait être fixé. M. Ritzen se rendrait en personne à Lyon où Mme Bermance conduirait la jeune fille. Les deux femmes se regardèrent, interdites. De loin, le danger les poursuivait, les atteignait.

— J'ai peur, murmura Maria. Et comme instinctivement, tout bas elle ajouta le nom de celui qui l'eût préservée : André.

— C'est moi qui écrirai, dit Mme Bermance. Surtout, ma petite, n'ayez pas peur. Je ferai de mon mieux, à sa place.

XI

LA SOLITUDE DANS LA FOULE

Les campagnes du Grésivaudan, étagées sur les deux rives de l'Isère, bleues et or sous le beau soleil, — on était aux derniers jours d'août, — retentissaient d'un bourdonnement continu, pareil au bruit d'une multitude d'avions dans les airs. Parfois ce bourdonnement s'arrêtait ici ou là, et les oreilles y étaient si accoutumées que ce silence les surprenait. Puis un sifflement prolongé annonçait la remise en marche. Les batteuses étaient toutes en action. Le blé moissonné, lié, séché et engrangé, allait devenir le grain que les moulins attendaient. Autour de chaque machine, dans la cour des fermes, un peuple s'empressait. De noirs charbonniers nourrissaient la locomobile, tandis que, de la grange voisine, une équipe, au bout des tridents ou à pleins bras, apportait les gerbes pour les donner à manger au monstre. Par le tiroir ouvert, les grains roux coulaient comme un vin épais et une jeune fille, précieusement, les recueillait dans un sac, bientôt gonflé comme une outre, tandis que, debout sur la meule qui montait, de petits gars rangeaient et pressaient la paille. Une poussière

dorée s'épandait, comme d'un sablier renversé, sur ce tableau dont elle mêlait les détails familiers en une vision d'apothéose, ainsi qu'il convenait à la scène qui couronne la suite heureuse des labours, des semailles et de la moisson.

Jamais cette moisson n'avait été si impatiemment attendue. Car on avait connu, dans la riche France, la pire inquiétude : l'inquiétude du pain quotidien. La guerre sous-marine noyait les blés d'outre-mer au fur et à mesure des transports. Aussi les nôtres étaient-ils l'objet d'une sollicitude passionnée. Les deux récoltes parviendraient-elles à se joindre? Faudrait-il pratiquer le rationnement, ou la farine serait-elle distribuée en quantité suffisante, la belle farine de froment qui, hier négligée, devenait maintenant le luxe envié du paysan?

Cependant les équipes des batteuses étaient démobilisées et, malgré Verdun et la Somme, les permissions agricoles étaient accordées en plus grand nombre. Ainsi, dans l'ancienne cour d'honneur du château déchu des marquis de Pisançon, devenue une ferme qui dépendait du domaine de la Colombière, nourrissant la machine, charriant les gerbes, pressant la paille ou recevant le grain, l'un ou l'autre soldat en congé se pouvait reconnaître à ses molletières et à sa culotte bleue — car les vestes avaient été jetées bas — parmi le troupeau des femmes et des jeunes garçons qui, depuis la guerre, prenaient en charge les soins de la campagne.

Encadrant ces bucoliques, les montagnes semblaient se prélasser dans la lumière. Au fond de la vallée d'où l'Isère descendait, s'apercevait, dans la buée bleuâtre des beaux jours, le mont Blanc au profil d'empereur couché.

Jérémie Bosset présidait la cérémonie. Par toutes sortes de trucs et de recommandations politiques, il trouvait le moyen de passer plus de jours chez lui qu'au service et, l'œil allumé, il calculait mentalement le prix de tant d'hectolitres sur lesquels il ne donnerait pas un centime à Mme Bermance, sa patronne. Le mari de Martine Glénat avait été rendu provisoirement à sa nombreuse progéniture, et le troisième fils de Claudine Bergeron, Christophe, à sa mère veuve en raison des deux aînés tués à l'ennemi. Celui-ci n'était pas un soldat de l'arrière, comme Bosset ou Glénat, bons pour les corvées de ravitaillement ou les stations-magasins, mais un vrai poilu, peu bavard, pas vantard et très grognon. Il arrivait tout chaud de Verdun où il venait de reprendre le village de Fleury-devant-Douaumont avec les marsouins. Il n'en eût pas soufflé mot sans les questions des femmes qui prenaient part à la manœuvre de la batteuse, ou plutôt de l'une d'elles qui le considérait les yeux écarquillés, et c'était Pierrette Noir de Bellecombe.

— Ça s'appelle Fleury, daigna-t-il expliquer pendant une pause, et ça ne se voit seulement pas. On vous dit : Vous êtes à Fleury. Où ça, Fleury? Un village, ça a des maisons. Un village bombardé et

démoli, ça se connaît tout de même, on en a tant vu ! Eh bien ! ce village-là, plus de toits, plus de maisons, plus de murs, ni pierre, ni brique. Rien. Comme si on avait écrasé un fruit sur la terre : ça fait une tache, et voilà. Un officier a déployé un plan et il disait, tout bas, parce que c'est toujours un mauvais coin : Voilà la route, voilà l'église, voilà la mairie. On regardait : pas de trace de route, ni de mairie, ni d'église. Est-ce qu'il se f... de nous? Pas du tout. Mais le village n'était plus dehors, il était dedans.

Et avec philosophie, presque avec belle humeur, il conclut :

— Ils nous arrangent bien notre pays, les Boches !

Virginie Grenouillet et Pauline Grattier, jalouses de son succès, l'une pensant à son boiteux, et l'autre à son pied gelé, sautèrent sur ce dernier mot pour détourner la conversation :

— On en a pris un hier, ici même, un officier.

— Il s'était sauvé du fort Barraux, avec deux autres qu'on n'a pas rattrapés.

Et la première, perfide, glissa :

— Il paraît qu'on leur a fait des signaux.

— Des signaux? pouffa Christophe goguenard. C'est peut-être du fort de Douaumont.

— Je sais ce que je sais, prononça l'énigmatique Virginie, à qui cette phrase menaçante et mystérieuse venait aux lèvres volontiers.

Et le chœur était parfaitement disposé à croire

qu'on eût fait des signaux pour favoriser l'évasion des trois officiers allemands : tous les regards fixaient Virginie dont on attendait des précisions. Mais elle ne daigna pas satisfaire la curiosité publique qu'elle n'avait pas craint d'allumer et qu'elle excita encore en répétant son *je sais ce que je sais* et en regardant, comme par hasard, du côté de la Colombière. Mme Bermance passait sur le chemin, dans la direction du bourg.

— Elle a son parapluie malgré le soleil : elle va à Grenoble, constata Anastasie Mollard, toujours curieuse des faits et gestes d'autrui. A ce qu'on prétend, elle veut tout vendre et s'en aller. A ce qu'on prétend.

— Naturellement, appuya Virginie comme si elle était au courant des besoins et des volontés de Mme Bermance.

Sur ces mots, Jérémie Bosset, abandonnant le groupe non sans avoir ordonné la remise en marche de la machine qui reprit aussitôt son bourdonnement interrompu, s'avança, se précipita sur la route où il devança la patronne et, le chapeau bas, avec un air bien humble et bien soumis, il la salua et s'informa d'elle.

— Comme ça, vous allez à la ville. Et si ce qu'on dit est vrai, c'est dommage.

— Qu'est-ce qu'on dit, Jérémie?

— On dit bien des choses. On dit que la dame vend la Colombière et qu'elle quitte le pays.

Surprise, Mme Bermance rougit devant son fer-

mier. On s'occupait donc beaucoup d'elle à Chapareillan, et peut-être aussi de Maria. Quitter le pays? Elle eut peur tout à coup de ces machinations paysannes qui encerclent obscurément une propriété et en font le siège avec lenteur jusqu'à ce qu'elles aient obtenu la dépossession ou la fuite. Cependant elle ne se doutait pas du genre de machination qui se montait. Elle n'avait fait part à personne de son projet de diminuer l'importance du domaine, trop lourd pour un gouvernement de femme, en détachant et aliénant une des fermes. Comment devinait-on les pensées?

— Mais non, Jérémie, déclara-t-elle de bonne foi, tout en se reprochant ses restrictions mentales, je ne vends pas la Colombière.

— Parce que, reprit le paysan qui suivait son idée fixe, si vous vendiez quelques petites choses, ici ou là, un morceau ou un autre, ma ferme par exemple, je connais quelqu'un qui pourrait vous en débarrasser.

— Votre ferme, Jérémie, n'est pas un petit morceau : elle a quinze hectares. Mais puisque je ne cherche pas.

— On ne cherche pas et on trouve. Quand l'occasion est bonne, il faut la prendre. C'est comme les truites dans le ruisseau, quand on les pêche à la main : il faut serrer les doigts aussitôt, parce que ça glisse et passe. Je connais quelqu'un.

— Et qui donc, Jérémie? demanda tout de même Mme Bermance impressionnée. Cela est toujours bon à savoir.

— Quelqu'un de sûr et qui n'est pas loin, et que la dame connaît bien.

— Mais qui?

— Mais moi, pardi, madame. Si la dame veut vendre, j'achèterai bien.

Mme Bermance indignée se rappela d'un coup les allusions pincées de M. Lancey, qu'elle allait consulter, sur la faiblesse de son administration, et aussi les gentilles critiques de Maria. Elle ne sut pas cacher son dégoût :

— Alors, vous ne payez pas vos redevances et vous achetez les terres maintenant.

Le paysan prit son air le plus patelin et protesta :

— Je ne paie, je ne paie pas, c'est bientôt dit. D'abord, j'ai fait le jardin. Je ne paie pas : d'abord c'est la loi. Je ne paie pas, mais je peux payer. Pas pour louer, mais pour acheter. Pas en tas, mais par petits paquets. Et tout ça, c'est pour rendre service à la dame.

— Je vous remercie, Jérémie : si je vends jamais cette ferme, ce ne sera pas à vous.

— A la bande noire, alors?

— Plutôt à la bande noire. Au revoir.

Elle pressa le pas afin de ne pas manquer le tramway de Grenoble. Jérémie Bosset s'en revint, tout penaud, à sa batteuse. Pour prendre les devants il avait fait une fausse manœuvre. C'était la faute de toutes ces péronnelles qui jasaient, jabotaient, péroraient, et l'avaient poussé par les épaules à s'offrir comme acquéreur avant que personne y eût

pensé. Anastasie, toujours à l'affût, remarqua sa mine déconfite et la signala à l'attention générale, dès la première pause de la machine.

— Tu as le nez long. La dame ne vend pas.

— Mêle-toi de tes affaires, répliqua le fermier en courroux.

Mais déjà Virginie, lâchant une part de son secret, annonçait à mi-voix, comme une ténébreuse prophétie :

— A moins que la dame y soit forcée.

Tous les regards se tournèrent vers elle, et du coup Jérémie perdit sa mauvaise humeur : les yeux en vrille et les oreilles en bataille, il s'était rapproché sournoisement, d'un air indifférent, pour ne rien perdre.

— Et pourquoi qu'elle serait forcée? interrogea Claudine Bergeron qui tenait pour la dame.

De son ton le plus insinuant et le plus fielleux, Virginie lança l'accusation qui mijotait dans son cerveau comme un plat sur le feu depuis longtemps, depuis que Maria Ritzen avait dédaigné de parler à son fils le boiteux, parce que celui-ci ne s'était pas battu :

— Rapport à cette demi-Boche qu'elle a ramenée de là-bas et qui porte un gosse du capitaine, — du capitaine ou d'un autre, est-ce qu'on sait jamais?

Et la calomnie jusqu'alors impondérable et imperceptible, qui se cherchait sans trouver la forme où s'incorporer, se fixa dans ses détails, se précisa, s'enfla, comme un crapaud visqueux qui se gonfle

d'air. Gertrude, la cuisinière de Mme Bermance, restée seule à l'office, après le départ de Léonie, la femme de chambre, avait répandu, la première, les mauvais bruits qui peu à peu s'étaient assemblés : l'Alsacienne était enceinte, l'Alsacienne était peut-être une Boche, car elle fabriquait de drôles de plats et mangeait de la confiture avec la viande, l'Alsacienne, à table, ne parlait que des officiers allemands enfermés au fort Barraux. Puis l'une ou l'autre femme de la commune, Anastasie peut-être, Anastasie sûrement, car elle était toujours aux aguets, avait rencontré Maria qui se promenait du côté du fort. Enfin la jeune fille s'enfermait dans l'église abandonnée, soi-disant pour y jouer de l'orgue. Du dehors on voyait le vitrage éclairé. Un soir, le gamin qui maniait le soufflet l'avait conduite au sommet du clocher, avec une bougie. Cette bougie était devenue une lanterne. Or quelqu'un — on ne disait pas qui, mais c'était pour ne compromettre personne — avait vu ce soir-là une lumière au sommet du clocher, et cette lumière s'était abaissée et relevée trois fois. Donc on avait fait des signaux, c'était indiscutable.

A ce récit la troupe, médusée, avait oublié de remettre la batteuse en action. Jérémie Bosset, malgré sa ladrerie, octroya une ration de vin rouge. Les uns écoutaient debout sur les meules, les autres des gerbes en mains et les charbonniers roulaient des yeux blancs dans leur face noire, quand tout à coup un rire sonore vint rompre le charme lancé

par l'envoûteuse : c'était Christophe Bergeron, le soldat, qui éclatait. Scandalisé, le chœur toisa l'incrédule. Seule, Pierrette Noir fut tentée de sourire, à le voir s'esclaffer de si bon cœur. Et l'on réclama impérieusement des explications à ce compère qui s'ébrouait dans la tragédie :

— Eh bien ! cria-t-il enfin, non sans reprendre des accès qui le secouaient comme un arbre fruitier à la récolte, vous en avez de bonnes, à l'arrière ! Mais montez donc sur votre clocher, et vous verrez.

— Qu'est-ce qu'on verra sur le clocher?

— Vous verrez qu'on ne voit rien.

— Comment ! on ne voit rien !

— On ne voit rien du côté de Barraux. Y a les gorges du Cernon qui nous séparent. Alors, les signaux, c'était perdu. Autant faire des saluts à une vache.

Ces militaires, la vie de tranchées les rend totalement abrutis, et ça veut donner des leçons aux gens raisonnables et informés ! Comme si l'on ne pouvait transmettre des signaux à distance, et les renvoyer d'une rive à l'autre de l'Isère? L'évasion des trois prisonniers était chose certaine. Ils ne s'étaient pas évadés tout seuls d'un fort aussi bien gardé. Quelqu'un y avait prêté la main. Qu'il y eût des traîtres, on n'en pouvait douter. Il y en avait toujours eu et dans toutes les guerres : la preuve, ce Bazaine qu'on avait pendu en 1870, et ce général qu'on avait encore fusillé à Verdun tout dernièrement.

— Mais on n'a pas fusillé de général à Verdun, protesta Christophe le soldat.

— Qu'en sais-tu, Christophe? Tu nous racontes que tu vis dans un trou d'obus, et que tu ignores ce qui se passe à cent mètres de là. On ne t'a pas mis au courant, bien sûr.

Non, les prisonniers ne s'étaient pas sauvés tout seuls. La police en avait découvert un, tout près de Chapareillan-le-Vieux, dans un pré de Mme Bermance. Mais les deux autres? Il fallait bien croire que quelqu'un les avait cachés, et qu'ils avaient des complices.

La Claudine Bergeron voulut prendre fait et cause pour son garçon qu'on malmenait sans tenir compte de sa conduite à la guerre. Mais on lui rappela que Mme Bermance n'avait même pas trouvé la tombe de son fils Julien au cimetière de Moosch, tandis qu'elle avait bien su trouver celle du capitaine André.

— M. André! susurra Anastasie pour mettre le mort à part du conflit.

Le soldat, cette fois, se fâcha :

— Puisque Julien n'est pas enterré à Moosch.

— Alors, où donc qu'il est?

— Ailleurs, ou bien autre part. Les cimetières militaires ne manquent pas.

— Oui, nos fils à nous, personne ne les enterre. C'est bon pour les riches et les officiers.

— Bien sûr, déclara Christophe, que les officiers sont avantagés. N'empêche que le capitaine Ber-

mance était un chic poilu. Mais vous autres, vous nous sortez trop de bêtises, et je m'en vas. Viens-tu, Pierrette?

Sans façon il emmena la jeune fille. Le chœur fut plus à l'aise pour interroger Virginie sur son feuilleton. Ce matin-là on travailla moins autour de la batteuse...

Dans le tramway de Grenoble où Mme Bermance avait pris place, il n'était question que du prisonnier allemand cueilli dans un pré au-dessus de Chapareillan-le-Vieux.

— C'est bien chez vous qu'on l'a pincé, lui demanda la mercière qui allait à la ville pour des emplettes. Comment était-il fait?

— Je ne l'ai point vu, madame, et j'apprends à l'instant son évasion et sa capture.

— Il en reste deux à prendre. On les prendra : ils ne savent que l'allemand et ne trouveront pas grand monde à qui parler. Il y a tout de même des gens...

La mercière n'acheva pas sa phrase. Il sembla à Mme Bermance que cette phrase contenait d'obscures allusions à la présence de Maria chez elle, mais elle ne s'attarda pas à approfondir une insinuation aussi stupide. D'autres ennuis, plus réels, l'absorbaient. Par suite des nouveaux emplois créés dans les usines de munitions et de leur rétribution anormale, la crise domestique sévissait dans toute la région. Elle n'avait pu remplacer Léonie, la femme

de chambre, et puisqu'il ne lui fallait engager qu'une femme d'âge, une veuve ou une femme de mobilisé, pour ne pas scandaliser une jeune fille, le choix plus restreint rendait les recherches plus embarrassées. Elle eût souhaité, par surcroît, de trouver une cuisinière et de se débarrasser de Gertrude, dont la méchante humeur et la paresse croissaient de semaine en semaine, spécialement vis-à-vis de Maria. Maria elle-même devenait plus nerveuse à mesure qu'approchait le moment de sa délivrance dont elle ne pouvait plus être séparée que par une vingtaine de jours. Le médecin spécialiste qui avait été retenu à Grenoble avait été subitement rappelé dans un service sanitaire de l'avant : on manquait de médecins à l'intérieur, tandis qu'on les répartissait mal dans les ambulances du front et dans les hôpitaux de l'arrière.

Mme Bermance, silencieuse, assemblait ces difficultés et tâchait à les résoudre. D'avance elle ordonnait ses courses en ville, afin de rentrer de jour, par le tramway qui la ramènerait à Chapareillan pour le dîner. Un autre souci, plus grave encore, la tourmentait, et aussi la pensée d'une consultation à prendre chez Me Lancey. Le souci lui venait d'Alsace, et la consultation visait l'avenir.

Sur les instantes prières de Maria, qui redoutait la colère de son père et reculait l'aveu, elle avait obtenu délais sur délais pour garder plus longtemps la jeune fille auprès d'elle. Mais ces remises perpétuelles avaient fini par éveiller l'attention de

M. et Mme Ritzen privés de leur enfant depuis six mois bientôt : avec courtoisie, mais avec fermeté, ils avaient réclamé une date fixe, puis M. Ritzen avait annoncé brusquement qu'il allait partir. Il avait fallu l'arrêter par télégramme et se décider à la révélation. Mme Bermance s'en était chargée : son âge, sa situation respectée, son intervention et son pardon couvriraient la coupable. Que cette lettre lui avait coûté de peine à écrire ! Elle avait dû invoquer l'imprudence et la jeunesse d'André, sa foi dans la vie, sa certitude de redescendre de l'Hartmann et d'épouser Maria. Elle excusait celle-ci dont l'amour et la confiance avaient pour un instant vaincu les délicatesses aussitôt revenues, et qu'il ne fallait pas laisser dans le désespoir. Qu'on fût sans inquiétude sur l'événement qui était proche. Elle-même était là, elle veillerait sur la jeune mère, comme sur sa propre fille, et si cela se pouvait, à défaut d'une reconnaissance et d'une légitimation que la mort écartait, elle adopterait l'enfant de son fils. Mais, pour que Maria fût dans la paix, le pardon de ses parents était nécessaire. Il importait essentiellement de ne pas la troubler, de ne pas l'effrayer, de ne pas l'attrister quand la pauvre enfant avait besoin de tout son courage.

La lettre était partie depuis plusieurs jours. Elle attendait la réponse de Thann qu'elle eût désiré de recevoir hors de la présence de la jeune fille, afin d'en prendre connaissance la première, et, si elle était défavorable, d'en atténuer la rigueur. Et

même elle avait retardé son voyage à Grenoble pour donner à cette réponse le temps de lui parvenir. Ne pouvant remettre indéfiniment ce voyage, elle s'était décidée et craignait de loin le passage du facteur, porteur des bons et des mauvais messages.

Sa première visite à Grenoble fut pour soumettre à Me Lancey un étrange projet qui, peu à peu, avait germé dans son esprit. Préoccupée d'une réparation qu'elle voulait complète, elle avait imaginé de donner son nom au nouveau-né et de lui assurer l'avenir dès sa naissance. Ne pouvait-elle l'adopter et le désigner d'ores et déjà pour son héritier? L'avocat la renseignerait sur les lois. Mais il lui faudrait auparavant exposer tout le drame de famille. Elle eût préféré le révéler à un homme d'affaires inconnu. Cependant elle n'osa écarter son conseiller habituel et accepta de braver ses ironies. Elle insista sur le secret professionnel et le mit au courant du passé. Il la loua d'avoir donné l'hospitalité à Maria : sous les louanges, elle devina le blâme et l'étonnement discret et presque amusé. Quand elle en vint à développer son plan, il ne put réprimer un sourire où il mit, sans qu'elle s'en doutât, une indulgence presque impertinente et une admiration attendrie :

— C'est de la folie maternelle, madame, déclara-t-il. Heureusement la loi est plus sage.

L'adoption était impossible. La loi exigeait le consentement de l'adoptant et celui de l'adopté majeur. Restait la tutelle officieuse, acte juridique

par lequel une personne, en se soumettant aux obligations qu'impose la tutelle ordinaire, contracte en outre, envers le pupille, celle de le nourrir à ses frais et de le mettre gratuitement en état de gagner sa vie : articles 364 et 365 du Code civil. Elle permettait ensuite une adoption privilégiée.

— Je suis prête à contracter cette obligation, offrit Mme Bermance reprise à l'espérance.

— C'est tout aussi impossible, dut lui expliquer Me Lancey.

Pour la tutelle officieuse, il fallait le consentement des père et mère du mineur, en l'espèce de la mère.

— Elle consentira, assura Mme Bermance.

— En êtes-vous sûre? C'est une abdication. La tutelle officieuse fait passer au tuteur officieux le gouvernement de la personne et l'administration des biens du mineur, dans le cas même où ce dernier a encore ses père et mère. Il est vrai que mademoiselle, comment l'appelez-vous?

— Maria Ritzen.

— Que Mlle Ritzen reprendrait sa liberté et pourrait, vous laissant l'enfant, refaire sa vie et se marier.

Mme Bermance protesta :

— Il n'en est pas question. Jamais elle ne quittera son enfant : jamais je ne lui demanderai pareil oubli de son devoir. Mais jamais elle ne se remariera.

L'avocat esquissa un geste indifférent. On ne pouvait préjuger l'avenir, surtout dans les affaires

de cœur. Sa profession était d'éclairer les cas obscurs. Mais dans le cas même où la mère consentirait à abandonner une partie de ses droits sur son enfant, Mme Bermance ne remplissait pas les conditions voulues. Pour se charger de la tutelle officieuse, la loi exigeait cinquante ans accomplis, et l'absence de tout enfant ou descendant.

— Vous n'avez pas cinquante ans, madame.

— Hélas ! non, avoua-t-elle comme une autre eût revendiqué sa jeunesse.

— Vous ne les aurez pas avant sept ou huit ans.

— Cinq ans.

— C'est la première fois, dit-il galamment, que j'entends une femme désirer de se vieillir.

Déjà elle s'était levée pour prendre congé. Il la reconduisit jusqu'à la porte avec cette déférence qui portait encore chez lui les traces d'un ancien culte et se nuançait imperceptiblement d'une compassion presque tendre.

Ainsi la loi des hommes ne pouvait rien pour l'enfant d'André : elle n'autorisait pas la réparation pour les morts. Mériter pour eux n'était pas légal.

Elle s'en alla à travers la ville à la recherche d'un médecin et d'une servante. Les médecins non mobilisés étaient surmenés. Elle en découvrit un, après bien d'infructueuses démarches, réputé à la fois pour son habileté d'accoucheur, son snobisme et ses prix. Il consentait à se déranger pour venir à Chapareillan sur un télégramme, mais ne serait libre

que dans une dizaine de jours, car il surveillait la maternité prochaine d'une jeune femme de la plus haute aristocratie industrielle de Grenoble, la fille d'un gantier. Maria attendrait-elle jusque-là? C'était plus que vraisemblable, et Mme Bermance s'en fut, à demi rassérénée, de cette visite.

Quant aux domestiques, elles devenaient introuvables dans un pays d'usines où les salaires ouvriers progressaient selon une hausse mal proportionnée aux sacrifices des soldats et de leurs familles.

Ainsi Mme Bermance revenait-elle, bien lasse, après tant de courses épuisantes et vaines. Sur le chemin qui du bourg conduit à la Colombière, elle aperçut de loin, à la hauteur du pigeonnier, le groupe des femmes qui, leur journée terminée et la batteuse rassasiée, ne pouvaient se séparer au carrefour et causaient encore avec animation comme si quelque grave nouvelle était discutée. La conversation s'amortit dès qu'on la vit venir. On chuchotait quand elle passa. Elle salua tout ce monde de son habituel bonsoir, cordial et familier, et ne reçut en réponse que des bonsoirs évasifs. Puis elle dépassa Claudine Bergeron qui, seule, rentrait chez elle. En la dépassant elle lui souhaita un bon retour à la maison. La Claudine répondit poliment, mais comme si elle n'était pas d'humeur à cheminer de compagnie avec la dame en faisant la conversation.

« Qu'a-t-elle donc ce soir? se demanda Mme Bermance. Qu'ont-elles donc toutes? Les ai-je contra-

riées? C'est peut-être Jérémie Bosset qui leur a monté la tête contre moi à cause de cette vente... »

Déjà elle entrait dans la cour intérieure de la Colombière et un autre sujet de préoccupation s'imposait à elle, qui, dans le tramway, l'avait tracassée au retour plus encore qu'à l'aller. En son absence la lettre de Thann était-elle venue? Elle avait recommandé à Gertrude de déposer son courrier dans sa chambre où elle se rendrait directement. Elle sonna, mais personne ne vint lui ouvrir.

« Gertrude, pensa-t-elle, sera sortie. Elle a la manie de circuler dans le village et de causer avec les uns et avec les autres. Cependant je lui avais recommandé de ne pas quitter la maison. Les chemineaux qui passent ne sont pas sûrs. Et puis, il y a ces officiers allemands qui se sont évadés du fort Barraux et qu'on recherche. Je n'ose pas sonner encore une fois de peur de déranger Maria. Mais la porte n'est pas fermée à clé. Cette Gertrude est bien imprudente. Elle ne tient jamais compte de mes observations... »

Elle entra. Le vestibule, la cuisine étaient vides. Rien n'était préparé pour le repas du soir : le feu n'était même pas allumé. Une malle avait été traînée dans le corridor. On n'entendait aucun bruit dans toute la maison. Elle gagna sa chambre au premier étage ; le courrier n'y avait pas été déposé, la couverture n'était pas faite. Inquiète de ce pesant silence et de cet abandon, elle monta au second et frappa à la porte de Maria. Un faible : « Entrez »,

lui répondit. Elle trouva la jeune fille décolorée et tremblante, resserrée, recroquevillée sur un fauteuil, comme elle l'avait trouvée, une nuit, à Thann. Elle s'efforça de l'interpeller sans témoigner d'anxiété :

— Eh bien ! mon enfant, comment la journée s'est-elle passée?

— Oh ! bien mal, madame, bien mal. Gertrude m'a montré tant d'insolence que j'ai dû la renvoyer, non pas dans huit jours, mais sur-le-champ. Je lui parlais gentiment, pour lui demander une tasse d'infusion, me sentant fatiguée. Elle m'a insultée, me reprochant mon état, refusant de servir une fille comme moi, et pour finir elle m'a dit que j'étais une Boche. Cela, je n'ai pu le supporter.

Mme Bermance mesura la gêne où les réduisait le départ de l'unique servante en un pareil moment. Cependant elle approuva sans réserve :

— Vous avez bien fait. Il y a longtemps qu'elle méritait son renvoi. Nous nous arrangerons demain. Je préparerai, ce soir, le dîner. Calmez-vous, Maria, N'attachez pas d'importance à d'aussi basses injures. Je saurai vous faire respecter.

La réaction venue de cette protection provoqua chez la jeune fille une crise de sanglots, en sorte que Mme Bermance n'osait la quitter pour descendre à la cuisine, et déjà le jour baissait. La large vallée était baignée d'ombre. Seules, les montagnes autour de l'horizon retenaient encore une lumière qui, peu à peu, gagnait leurs cimes d'où elle s'élancerait comme d'un piédestal dans le mystère du soir partout répandu.

— Ce n'est pas tout, soupira Maria quand elle put à nouveau parler. Il y a cette lettre de Thann. Elle me brûlait les doigts. Je n'osais pas l'ouvrir, puisqu'elle vous est adressée. Tout va mal aujourd'hui. Je n'ai pas d'illusion. Je devine, je devine. C'est fini pour moi de ma famille et de mon pays.

— Laissez cela, Maria. Ne vous tourmentez pas. Je lirai cette lettre tout à l'heure, après le dîner, et vous dirai son contenu.

— Non, madame, je ne puis plus attendre. Il faut la lire maintenant. Je vous en prie, lisez-la.

Elle était si exaltée que Mme Bermance hésitait à la contrarier.

— Eh bien ! je vais la lire en bas, dès que j'aurai allumé le feu.

— Ah ! vous aussi, vous avez peur. Vous n'osez pas la lire devant moi. Vous savez d'avance qu'elle me condamne et qu'elle me repousse.

— Vous vous trompez, Maria. Je ne sais pas et j'espère. Mais j'aurais préféré vous éviter toute émotion.

Dans cet énervement, mieux valait connaître la vérité sans retard. Mme Bermance, contrainte, ouvrit donc la lettre devant la jeune fille.

M. Ritzen avait tenu la plume avec toute son autorité, et même sa majesté de chef de famille. Il ne se départait pas d'une politesse appliquée où se cachait tant bien que mal la blessure d'orgueil, et dans l'effort une tension trop grande et une correction trop apprêtée eussent rendu parfois le style obscur, si le

sens général n'en eût été d'une clarté aveuglante. Le ton était digne et désolé, mais dogmatique. Sa fille était bien coupable, qui avait eu d'elle-même, et de ses parents, et de sa sœur Lissel, et de ses frères réunis sous le même toit, si peu de respect et leur infligeait cet injuste affront : elle déshonorerait les siens, si la nouvelle se répandait dans la vallée. Mais combien plus coupable encore, celui qui avait abusé de l'hospitalité offerte et trahi la foi promise ! Ainsi les officiers fêtés et choyés s'introduisaient-ils dans les maisons comme des malfaiteurs, et venaient-ils escroquer l'honneur des jeunes filles clandestinement. Cependant on remerciait Mme Bermance d'avoir compris la faute de son fils et, puisque l'irréparable était accompli, de garder, comme elle le devait, Maria et l'enfant à naître. C'était le parti le plus raisonnable et le plus équitable, celui auquel il convenait de se rendre. Les parents infortunés, du moins, n'avaient pas à se plaindre d'elle qui, dans une certaine mesure, atténuait le mal venu de son fils, et même ils l'associaient à leur infortune. Ils lui confiaient leur fille qui ne pouvait songer à revenir en Alsace et même ils lui proposaient une pension pour couvrir ses dépenses. Il fallait éviter à tout prix que le scandale éclatât, car il rejaillirait sur des innocents comme Lissel et les deux petits. On expliquerait dans la vallée que Maria, malade, devait, pour sa santé, résider à la montagne, ou dans le midi de la France. Mais le secret devait être fidèlement gardé, afin de ne pas compromettre la situation

d'une famille honorable qui s'était élevée par son propre mérite. Plus tard, les circonstances plus favorables permettraient peut-être à M. et Mme Ritzen de revenir sur une détermination qui leur était imposée. Plus tard : on ne pouvait prévoir l'avenir. La victoire des Alliés pouvait amener de grands bouleversements sociaux en Alsace reconquise, des transformations de carrières, et peut-être une transplantation de toute la famille à Strasbourg ou à Mulhouse où elle serait moins en évidence. Mais il demeurerait difficile, sinon impossible, de reprendre, d'accepter l'enfant. La famille était un bloc qu'on ne pouvait laisser effriter. Misérables étaient ceux qui cherchaient à le détruire. Et tout à coup, à son accent moins ferme et moins absolu, la douleur du père, atteint dans sa dignité et dans son amour ensemble, se laissait deviner, — le temps d'une phrase : comment Maria avait-elle pu manquer ainsi à ses devoirs et montrer si peu d'affection aux siens, qui s'étaient dévoués toute leur vie pour assurer son bonheur? Puis la fin solennelle assurait Mme Bermance d'une confiance qu'elle du moins n'avait pas trompée.

Mme Bermance avait lu d'un trait cette longue lettre dont la souffrance était dissimulée sous la décision du chef et la crainte du scandale, et Maria l'avait pu lire sur son visage qui ne savait pas feindre.

— Ils ne veulent plus de moi, n'est-ce pas? conclut la jeune fille.

— Mais si, Maria, mais si. Plus tard, plus tard. Pour le moment ils nous approuvent et m'autorisent à vous garder, à garder le petit. N'est-ce pas ce que nous désirions?

— Laissez-moi lire.

— Demain ; ce soir vous êtes fatiguée.

— Ah ! vous voyez bien. Vous avez peur. Ils sont donc bien sévères? Donnez-moi la lettre. J'aurai du courage.

Mme Bermance, une fois encore, dut céder. Et pendant que Maria prenait connaissance de l'arrêt qui la condamnait, elle-même intérieurement protestait : « Comme ils sont durs pour mon fils ! Tout de même, il a donné sa vie pour leur Alsace... » Et même elle se souvint du rire de M. Ritzen sur les ouvrières de sa fabrique en mal d'un petit Français. Mais peut-être, avant la nuit de Thann, eût-elle ressenti les mêmes indignations, enduré les mêmes humiliations que la famille Ritzen.

Maria avait terminé sa lecture.

— Vous voyez, reprit-elle, ils me chassent. Ils ne me recevront jamais plus, ni moi, ni le petit. C'est fini. Je ne les reverrai pas, ni ma vallée. Et pas un mot de pitié, pas un mot de tendresse. Et maman qui n'a rien ajouté !

Calmant ce désespoir, comme elle l'avait calmé à Thann, Mme Bermance défendit Mme Ritzen :

— Votre père ne lui aura pas permis d'écrire. Mais elle vous aime toujours autant. Une mère n'abandonne jamais son enfant : vous le saurez un

jour, bientôt, Maria. Votre père lui-même est plus touché qu'il ne le dit. Ayez confiance.

— Ah ! sans vous, murmura-t-elle.

Puis redressée, bouleversée tout à coup, épouvantée, elle frissonna toute et poussa un cri, le cri qui vient aux lèvres dans les grandes détresses, le cri que jettent les mourants sur le champ de bataille avant d'être ramassés, et que jettent les femmes prises des douleurs pour la première fois devant le mal inconnu dont jaillit la vie :

— Maman !

Bien que cette invocation ne lui fût pas adressée, Mme Bermance, devenue toute pâle, avait compris. Le moment était venu un peu avant le terme. Les émotions de la journée l'avaient précipité. Puis le visage crispé de la jeune fille se détendit ; la douleur avait passé. Mais elle revint, arrachant le même cri. Cette fois, il ne pouvait plus y avoir de doute. Alors, comme son fils dans le danger, dans la tempête de l'Hartmann, n'avait pensé qu'à ses hommes, Mme Bermance oublia sa fatigue et ne pensa plus qu'à celle dont elle avait assumé la charge.

— Maria, déclara-t-elle avec une autorité nouvelle. Je vais vous aider à vous coucher. Puis j'irai chercher le médecin.

— C'est *lui*? demanda-t-elle plaintivement. Comme *il* fait mal ! Et je suis toute seule.

Mme Bermance, déjà, la déshabillait :

— Non, vous n'êtes pas seule. Je serai votre maman.

— Et Gertrude est partie : il n'y a plus de servante.

— Je serai votre servante.

Elle borda la jeune fille après l'avoir installée dans son lit, alluma l'électricité, comme la nuit était venue, sans songer à fermer les persiennes, puis elle sortit en hâte pour chercher du secours. Maria, comme abandonnée, gisait dans la grande maison vide où vingt-quatre ans auparavant, André Bermance était né comme un petit roi.

XII

LE MIRACLE DE LA VIE

Il est trop tard pour télégraphier ou téléphoner au médecin de Grenoble : le bureau de postes de Chapareillan ferme à sept heures du soir. Mme Bermance n'a plus qu'une ressource : aller chercher au bourg la sage-femme dont les paysannes en couches utilisent les bons offices, et la ramener avec elle sans retard.

Cependant, pour ne pas laisser Maria toute seule, elle heurte l'huis d'Anastasie Mollard qui est sa voisine et demande à la vieille fille, comme un service, de préparer le dîner et de veiller sur la jeune fille pendant sa courte absence. Mais Anastasie refuse, invoquant des obligations pressantes. Il en est de même de Virginie Grenouillet qu'elle visite ensuite :

— Vas-y, dit le boiteux à sa mère.

Mais la mère, à peine polie, éconduit la dame. Reste Claudine Bergeron qui n'habite pas loin. A défaut de Claudine Bergeron, il faudrait remonter dans la direction de l'ancienne église et cela prendrait du temps. Claudine est entourée de sa nombreuse nichée, les uns petits, les autres grands. Dans l'âtre de la cheminée, surveillant la soupe, Pierrette

Noir est accroupie, et Christophe le soldat, assis près d'elle, raconte des histoires pour amuser les gosses. Dans un coin d'ombre, un berceau fait une tache claire. Mme Bermance, pressée, demeure sur le seuil et formule sa requête. Le soldat et Pierrette, absorbés, ne se dérangent pas. La Claudine lève les bras au ciel :

— Ah ! pauvre dame, c'est impossible ! Le monde est si méchant !

Celle-ci, plus franche, livre le secret des conspirateurs. La lumière se fait instantanément dans l'esprit de Mme Bermance : il y a un complot ourdi contre elle dans la commune. Sans doute Jérémie Bosset en est-il l'instigateur afin de la contraindre à partir et à vendre ses terres. Dès lors, il devient inutile de frapper à d'autres portes : elle les trouverait toutes verrouillées. Mieux vaut courir à Chapareillan et revenir au plus vite auprès de Maria. Pourvu que les douleurs ne s'accélèrent point ! Angoissée, la sueur au front, repoussée de tous comme une mendiante, elle s'en va dans la nuit qui, dans ces fins du mois d'août, tend subitement ses voiles sur la plaine. Au ciel, les étoiles s'allument, serrées et scintillantes, assemblées comme des amies au-dessus de la terre où l'on peut être si seul dans la foule humaine. Elle franchit rapidement les douze cents mètres qui la séparent du bourg et trouve la pancarte qui désigne Léocadie Gindre, la sage-femme diplômée. Celle-ci achève de dîner. Moyennant la promesse d'une bonne rétribution

elle consent à laisser une croûte de fromage au bord de son assiette, mais elle boit un coup de vin pour se donner du cœur à l'ouvrage.

— Pauvre dame, hasarde-t-elle, l'appelant du titre même que lui a décerné Claudine Bergeron, je savais bien que vous viendriez me quérir un jour. Un jour ou une nuit, parce que ça vient sans crier gare. J'avais vu passer la demoiselle, il y a déjà beau temps, et je m'étais dit à part moi : Ça, c'est une cliente pour Léocadie.

— Hâtons-nous, madame, je vous en prie.

— On y va, on y va.

Mais, comme les prêtres et les médecins, elle ne se presse pas : la vie et la mort ne se précipitent point tant, ou l'on n'y peut rien. Elle vérifie sa trousse. Après quoi, elle se verse une dernière rasade et conclut :

— Maintenant, je suis à vous.

En chemin, elle s'informe de la layette, du berceau, du citron pour les yeux. Mme Bermance marche deux pas en avant, l'entraînant comme un chef de troupe fatiguée et molle. Les fenêtres éclairées de la Colombière, dont les persiennes n'ont pas été fermées, découpent dans l'obscurité de grands carrés lumineux qui se voient de très loin.

— Vous avez illuminé d'avance pour le mioche, constate Léocadie. Ce sera un garçon.

Elle annonce toujours des garçons pour plaire à sa clientèle. Après la délivrance, les mères se contentent bien des filles, s'il les faut détromper.

Quand les deux femmes franchissent enfin le seuil, Maria, en proie aux grandes douleurs, gémissait au fond de la maison vide comme une bête blessée cachée au fond des bois, et de la route on pouvait entendre ses plaintes. Elle est prise d'un rire nerveux mêlé de larmes en apercevant Mme Bermance :

— Vous, vous, crie-t-elle. Je vous ai appelée et vous n'êtes pas venue. J'ai cru que vous aussi vous m'aviez abandonnée.

Elle avait connu la terreur de la solitude en face du grand mystère où l'être se déchire. Les deux femmes s'empressent autour d'elle, hâtant les préparatifs nécessaires, transportant le berceau dans la chambre, et la baignoire où le nouveau-né sera lavé, disposant sur un meuble le molleton de laine qui lui servira de maillot, les bandes qui le serreront sous les bras, la petite chemise-brassière. Puis Mme Bermance descend à la cuisine allumer le feu et faire bouillir l'eau. Elle sera la mère et la servante de celle que son fils a séduite. Dans le plus humble service, elle méritera pour lui, elle réparera à sa place. Ne l'a-t-elle pas promis au prêtre dans l'oratoire de Moosch?

— Je vous l'avais prédit : c'est un garçon, déclare quelques heures plus tard, d'une voix de chambellan, Léocadie Gindre, en présentant le nouveau-né qui, reçu un peu avant terme, est menu mais bien construit.

— André ! murmure Mme Bermance.

Et de son lit la femme délivrée répète faiblement :

— André !

La chair du mort a refleuri. Le miracle de la vie s'est accompli, non dans les ténèbres et dans un lieu de hasard, mais sous la protection du toit familial où les Bermance étaient venus au monde.

Cependant la route qui passe sous les fenêtres de la Colombière s'emplit d'un grand tumulte. Une charrette roule en grinçant. Elle doit être accompagnée de toute une population, à en juger par le mélange des voix dont la plupart aux timbres aigus décèlent une troupe en jupons. Le cortège s'arrête devant la porte d'entrée. Mme Bermance, entendant qu'on ébranle le loquet, et se rappelant qu'elle a oublié de pousser le verrou, descend en hâte l'escalier à la rencontre de ces visiteuses nocturnes inattendues. Elle en est aux dernières marches quand une bande nombreuse, sept ou huit femmes pour le moins, pénètre chez elle avec des lanternes sourdes. En arrière, dans l'ombre, se tient un groupe de quelques hommes.

— Qu'est-ce que c'est? demande-t-elle. Que voulez-vous à pareille heure?

— Ce que je veux ! vocifère Gertrude qui marche en tête. Prendre ma malle qu'on m'a volée.

— Taisez-vous ! ordonne Mme Bermance.

Et le ton dont elle a parlé intimide instantanément la domestique mal libérée de servir. Elle ajoute :

— On ne vient pas la nuit prendre une malle, et l'on n'a pas besoin de tant de monde.

Elle reconnaît derrière Gertrude toutes les femmes du lavoir au grand complet : Virginie et Anastasie au premier rang, Martine Glénat et Pauline Grattier derrière, et en queue la Claudine Bergeron elle-même accompagnée de cette Pierrette Noir qui ne la quitte plus. A la lueur de l'une des lanternes elle aperçoit des figures d'hommes qui lui paraissent moins excitées, le boiteux de Virginie, le fils au pied gelé de Pauline Grattier, et le soldat Christophe qui rit tout fort comme on rit d'une bonne farce, et Jérémie Bosset qui se cache comme le machinateur venu pour admirer son ouvrage et nier sa part, et d'autres visages moins familiers. Ces bouches, un instant fermées par un mot de commandement, se rouvrent déjà pour crier quand Mme Bermance réitère son ordre :

— Plus bas. Il y a une malade dans la maison.

Mais cet avertissement déchaîne le tumulte qu'elle pense apaiser. De tous côtés fusent des invectives. Anastasie et Virginie dirigent le concert d'imprécations :

— La Boche !

— Garde ta Boche !

— Et les officiers boches?

— Ils sont peut-être cachés ici !

— Elle leur a fait des signes, avec ses fenêtres illuminées.

La Virginie, fidèle à son feuilleton, a lancé cette dernière apostrophe qu'un gros rire — celui de Christophe le soldat — accompagne. Que signifient ces

ineptes injures? Il est impossible d'obtenir le silence. Maria, là-haut, va prendre peur, et le nouveau-né, que va-t-il devenir? Mme Bermance, épouvantée, est prise d'une inspiration subite. Elle tente d'ordonner encore : Attendez, puis s'élance dans l'escalier. La troupe, pour un instant contenue, attend un instant. Mais déjà l'on monte, comme à l'assaut, envahissant la maison, quand Mme Bermance reparaît, éclairant la rampe, s'arrêtant au premier étage, tenant dans ses bras le petit être emmailloté qui vient de naître et dont les paupières battent comme des ailes d'oiseau sur les yeux à peine ouverts.

— Mon petit-fils, dit-elle simplement, l'offrant à la ronde.

Et cette troupe de femmes avides et exaltées, venues pour l'insulter et fouiller sa demeure, s'arrête, se fige, extasiée, devant le petit morceau de chair, le louant, l'admirant, lui souriant, lui tendant les bras, avec une adresse particulière pour éviter de le toucher et de lui causer le moindre bobo ou la moindre crainte. Ces figures crevassées, ridées, fanées par le souci et le labeur quotidien, basanées et brûlées par les saisons et les intempéries, se tendent, se tirent en caresses qui veulent être gracieuses, et jolies, et fines.

— Donnez-le-nous, madame, propose Claudine au nom de toutes.

Mme Bermance n'hésite qu'une seconde et ose le leur confier. Il passe de mains en mains, et les mains calleuses, noueuses et noires se font expertes et agiles pour le tenir dévotement et le bercer avant

de le passer aux suivantes. Seules, Gertrude et Anastasie, qui n'ont pas été mères, tremblent devant lui et, le respectant, refusent avec tristesse le cadeau. La dernière roucoule même tendrement :

— Monsieur André !

— Il est plus beau que le nôtre, déclare la Claudine en le rendant.

— Vous en avez un? demande Mme Bermance surprise.

— Sans doute, celui de Pierrette Noir ici présente et qui va rentrer au plus vite pour s'en occuper. La Pierrette était la promise de mon pauvre Étienne. Alors nous avons pris la mère et le petit, parce que les parents Noir n'en veulent pas.

Ainsi le même douloureux problème de famille s'était posé chez la paysanne, et la paysanne l'avait résolu tout simplement.

— Claudine, nous avons bien fait. Mais vous valez mieux que moi.

— Ah ! que non, madame, proteste la pauvre femme. On est venu ici méchamment. C'est cette Virginie qui nous a monté la tête. Mais on va maintenant vous servir. Ma fille aînée veut se placer. Je vous l'amènerai demain. Et si vous avez besoin d'une nourrice, la Pierrette est bien pourvue ; elle en allaitera deux.

Importante et solennelle, Léocadie Gindre apparaît au sommet de l'escalier :

— Pas tant de vacarme ! lance-t-elle.

Aussitôt la troupe muselée, la bouche cousue,

marchant sur la pointe des pieds, se retire sans bruit, doucement, furtivement, comme pour s'excuser de son entrée insolite et en obtenir bien humblement le pardon. Seule, Gertrude, confuse et honteuse, demeure dans la cuisine et, à minuit, prépare son dîner en retard.

Le lendemain, le vicaire de Chapareillan vient ondoyer le petit André, trop délicat pour être conduit à l'autel. L'Église se dérange pour admettre le plus chétif dans la communauté des fidèles et tracer sur son front le signe rédempteur. Qu'ils soient pauvres ou riches, nés dans un palais ou dans une écurie, et qu'ils soient légitimes ou illégitimes, entourés d'une nombreuse parenté qui leur garantit l'avenir, ou réduits au courage de leur mère toute seule, elle les reçoit tous pour en faire des âmes vivantes sous le grand souffle de Dieu et égaliser leurs origines par le signe de la croix.

Et voici que le fils des Bermance reçoit, comme un roitelet, sa cour et les offrandes de sa cour. Le boiteux de Virginie apporte une douzaine d'œufs, le fils au pied gelé de Pauline Grattier un lapin, Christophe Bergeron un poulet, le mari de Martine Glénat une livre de beurre. Quant à Jérémie Bosset, il croit que personne ne l'a vu dans le cortège de la veille et juge toute dépense inutile, mais, pour se donner de l'importance, il fait annoncer que les deux officiers allemands évadés ont été repris au bord du lac Noir et que la sentinelle, cause de leur fuite, passe en conseil de guerre.

Maria, dans son lit, regarde avec une tendresse onnue son fils et, informée de tous ces cadeaux, rmure :

— Comme ils sont bons, tous ! Il n'y a que là-...

Là-bas, c'est l'Alsace dont elle a la nostalgie. ne Bermance lui donne de l'espoir avec ces oles :

— Les bergers, Maria, ont toujours précédé les s Mages. Les pauvres gens en savent plus long, ause de leur pauvreté. La Claudine m'avait bien ancée.

Et, prenant l'enfant dans ses bras, elle l'élève l'air :

— Mon petit, dit-elle, que Dieu pardonne à ton e à cause de toi. Et que ta naissance soit pour s une bénédiction !

ous le toit des Bermance, une vie nouvelle et ervée recommence. La chair est ressuscitée dans ein d'une femme, et par l'amour d'une autre me qui a vaincu la mort.

Chalet du Maupas,
Août-décembre 1919.

FIN

TABLE

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. 8, RUE GARANCI.